

PRÉCIS
HISTORIQUE
DE LA VIE
ET DU PONTIFICAT DE PIE VI.



P R É C I S
H I S T O R I Q U E
D E L A V I E
E T D U P O N T I F I C A T D E P I E V I ,

Par M. BLANCHARD, Bachelier de Sorbonne
et Curé de Saint-Hippolyte, Diocèse de
Lisieux.

Pontife révéré, Souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle, et du monde et du ciel,
Il honore à la fois par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse, et le trône et l'autel.

Par M. l'Abbé DELILLE.

S E C O N D E É D I T I O N.

A L O N D R E S ,

De l'Imprimerie de Ph. LE BOUSSONNIER et C. e ,
N°. 5 ; *Hollen Street* , Soho Square.

1800.

1700 15 9
1700 15 9
1700 15 9





P R É C I S
H I S T O R I Q U E
D E L A V I E
ET DU PONTIFICAT DE PIE VI.

P R E M I È R E L E T T R E.

*RÉFLEXIONS préliminaires sur les
Mémoires Philosophiques.*

MONSIEUR,

Vous avez lu *les Mémoires Historiques et Philosophiques sur PIE VI et son Pontificat* qui viennent d'être imprimés à Paris. Ils ont, sinon détruit, du moins beaucoup affoiblit l'opinion avantageuse

A

que vous aviez du caractère personnel de ce Pontife. L'Auteur vous paroît instruit et modéré. Il est difficile , dites-vous , de ne le pas croire sur des faits qu'il développe avec tant d'intelligence. Un écrivain qui s'est chargé de rassembler des matériaux pour l'histoire, a dû être scrupuleux dans leur choix , et on peut sans doute avoir en lui quelque confiance.

De telles préventions me paroissent trop injustes pour que je ne cherche pas à les détruire. Vous aimez la vérité , votre cœur est digne d'elle : mais malheureusement on l'enveloppe souvent de bien des nuages. En général il faut se défier des faiseurs de mémoires , mais combien ne devons-nous pas être plus en garde , quand un Auteur qui se donne hautement pour un philosophe, écrit la vie d'un homme distingué par ses vertus et par sa religion ? Il faut nous défier souvent de nous-mêmes , en lisant ces sortes d'ouvrages. Avouons - le , nous lisons précipitamment , nous parcourons plutôt les livres que nous ne les lisons. Nous adoptons légèrement les réflexions critiques et malignes d'un Auteur ; pour peu qu'il ait



ce l'art de les colorer. Notre paresse nous empêche de les examiner à fond et de remonter aux sources. Ainsi les préjugés et les erreurs s'accréditent dans le monde. La censure a des charmes secrets. Elle est bien plus persuasive que la louange, et elle n'est jamais plus dangereuse que lorsqu'elle paroît plus modérée.

Je me propose donc, M., de vous faire, dans une suite de lettres le précis de la vie et du pontificat de PIÉ VI, et de vous montrer que ce Pontif est au-dessus de tous nos éloges, comme de tous nos regrets. Je puisserai les faits dans des sources qui ne sont pas suspectes. L'Auteur des Mémoires lui-même m'en fournira un grand nombre. Je n'ai pas craint de m'approprier ce qu'il dit d'honorables à la mémoire d'un Pontife qu'il semble avoir pris à tâche de flétrir. Je tiens les autres faits de personnes respectables qui en ont été témoins, J'en rétablirai quelques-uns qui ont été altérés et défigurés par l'Auteur patriote. Je vous montrerai le peu de fondement de ses réflexions prétendues philosophiques. Mais, pour être moins arrêté dans le cours de ma narration, j'examinerai

d'abord, dans cette lettre, *si l'Auteur des Mémoires est recevable dans les accusations qu'il intente contre PIE VI.*

Je sais qu'on obtient souvent des éloges qu'on mérite peu, qu'il est des réputations usurpées, et qu'il n'est pas impossible, avec du manège, d'acquérir, sans aucun mérite, une sorte de célébrité; mais ce n'est pas sur le Chef de l'Eglise que peut s'égarer ainsi l'opinion publique. Le rang élevé qu'il occupe, l'expose à tous les regards. Il ne peut en imposer ni pour les talens, ni pour les vertus. L'univers a sans cesse les yeux ouverts sur lui; toute sa vie est publique; il n'agit, il ne parle, pour ainsi dire, qu'en présence du monde entier; et pour être généralement loué, même de son vivant, il faut nécessairement qu'il mérite de l'être. Or c'est un fait, M., que PIE VI, tant critiqué par l'Auteur patriote, a su se concilier l'estime de tous ceux qui l'ont vu et qui l'ont approché de plus près. Les hommes de votre Nation les plus respectables n'en parlent, d'après leurs connaissances particulières, qu'avec un profond respect. C'est le langage de tous les papiers publics, spécialement

d'un journal françois écrit par une main im-partiale , je parle du Mercure Britannique. Il n'est pas un ouvrage déjà publié sur ce Pontificat mémorable , qui ne nous repré-sente ce Pape comme un grand homme , et comme un grand Pontife. Peut-être jamais personne n'avoit réuni plus de suffrages en sa faveur , et des suffrages plus unanimes. De tous ces suffrages particuliers s'est formée l'opinion générale de l'Europe entière ; opi-nion infiniment honorable au Pontife, et que l'Auteur des Mémoires voudroit détruire. Il n'y réussira pas. Il est seul. Il a contre lui trop de témoins. Ces témoins sont irrécu-sables. Ce seroit perdre le temps , et leur faire injure que de le prouver.

Lorsque j'ai lu dans les Mémoires ces pa-roles si dignes d'une belle ame : « A Dieu ne » plaise que nous voulions le peindre (PIS » VI) sous de trop odieuses couleurs. Ce se- » roit une injustice , quand même il seroit » encore en possession de son rang éminent; » ce seroit une lâcheté , après la catastrophe » qui l'en a précipité. (*) » Je m'attendois ,

(*) Tome I , pag. 90.

et je devois m'attendre à trouver des égards pour la mémoire du Pontife. Je pensois que si l'Auteur lui reprochoit des fautes, elles seroient plutôt adoucies qu'envenimées. Le malheureux est pour toute ame honnête et sensible un objet sacré. Il n'est personne qui ne soit naturellement porté à user envers lui de toute l'indulgence que la justice peut lui permettre. Mais l'Auteur ne paroit pas connoître cette délicatesse de sentimens, et ce que promet le début de son ouvrage, il est bien loin de le tenir.

En effet les événemens les plus étrangers à PIÉ VI, l'Auteur les lui impute dès qu'il les trouve repréhensibles. Les actions les plus louables en elles-mêmes, il les tourne de manière à lui en faire des crimes. Il le rend même responsable des attentats de ses oppresseurs. PIÉ VI a éprouvé bien des malheurs ; à entendre le critique, c'est qu'il les méritoit. Les exactions des Républicains François ont jeté de l'embarras dans les finances. Si vous en croyez les Mémoires, ce sont les dissipations du Pontife qui en sont la véritable cause. Dans tout l'Etat Ecclésiastique on a révolté les sujets contre

le Souverain ; l'Auteur vous dira que les sujets ont brisé d'eux-mêmes le joug sous lequel ils gémisssoient. Selon lui , le plus doux des gouvernemens étoit une tyrannie , et le meilleur des Princes un tyran. Cet auteur va jusqu'à s'arroger le droit de sonder les cœurs , pour démêler dans celui du Pontife le secret de ses vues. Il suppose que le Chef de l'Eglise n'a pu faire des actions vertueuses que par des motifs qui ne l'étoient pas. En un mot , il ne rapporte presque jamais une action glorieuse au Pontife , qu'il n'en aille chercher la source dans des intentions peu honorables.

De là les deux poids et les deux mesures dont il se sert pour juger les personnes et les choses. Quelque légitime et juste que soit une action , elle est censurée , dès que le Souverain Pontife l'a faite. Quelque injuste et odieuse que soit cette action , elle ne mérite aucun reproche , dès que les Républicains François en sont les auteurs. Le Souverain de Rome menacé par une République ambitieuse et usurpatrice , fait quelques foibles préparatifs de défense , se ménage des alliés , avertit les autres Souverains

de leur commun danger. Ces démarches sont un crime impardonnable. Il a mérité d'être détrôné pour avoir tenté de défendre son trône. L'invasion des François est suffisamment légitimée. Les généraux de la République font avec lui des traités solennels qu'ils jurent d'observer. Pie VI y est fidèle. Eux, ils les violent ouvertement dans les articles les plus essentiels. Pie VI se repose sur la foi de ces traités. Eux, ils s'en servent pour le surprendre et pour l'accabler. Ils ne font toutefois que ce qu'il a mérité, et ils n'exercent qu'une justice sévère à laquelle il devoit bien s'attendre.

Si, non content de ce coup d'œil général, je veux analyser les Mémoires, j'aperçois aisément que les critiques sémées par-tout se réduisent aux reproches flétrissans d'avarice, de népotisme et de vanité. Voilà les trois grandes inculpations que l'Auteur fait à Pie VI, et qui partent toujours de la même source. Il suffit de quelques réflexions pour vous convaincre combien les unes sont outrées, et combien les autres sont injustes.

L'ame de Pie VI étoit trop élevée pour se livrer à la vile passion de l'intérêt. Il est bien

incroyable que des Républicains qui n'ont vaincu que pour voler , qui ont porté leurs mains avides , barbares et sacriléges sur les richesses des Rois , sur la subsistance des peuples , sur les revenus du Sanctuaire , sur le Sanctuaire même , osent l'en accuser. Il est , dis-je , incroyable que de tels hommes osent mettre sur le compte d'un Pontife généreux ce bas sentiment d'intérêt qui les possède. **PIE VI** n'a pas grevé son peuple pour amasser des trésors. Il a fait un noble usage de ceux qu'il a trouvés. Ses établissements publics en sont la preuve subsistante. Il n'a pas épargné les dépenses nécessaires. Il en a fait qui n'étoient commandées que par les bienséances , au point que l'Auteur patriote l'inculpe lui-même à cet égard. Sur quel fondement lui fait-il donc cette accusation d'avarice qu'il dit être la plus grave que l'on puisse lui faire ? Ecoutons - le.

« Lorsque , dit-il , les apologistes de **PIE VI** veulent sauver la gloire de son Pontificat , en citant la restauration de la voie Ap- pienne , le desséchement des marais Pon- tains , et la protection qu'il a accordée aux Arts , on leur ferme la bouche en leur

» rappellant la succession de Lepri. » (*)

Quelle est donc cette affaire si flétrissante ? Amansio Lepri , Prêtre , et dernier rejeton mâle d'un Milanois qui s'étoit enrichi dans les douanes de l'Etat Ecclésiastique , fit aux neveux du Pape une donation en bonne forme de tout son patrimoine , ne se réservant qu'une pension de cinq cents écus romains par an. Quelles étoient ses vues , en dépouillant ainsi sa famille , et en se dépouillant lui-même pour enrichir une famille étrangère ? Ce n'est pas là ce dont il s'agit. Ses vues pouvoient être pures , et je dois les présumer telles. Après tout , quand elles n'auroient pas été exemptes de quelque intérêt ou de quelque ambition , que m'importe , dès qu'il ne paroît rien dans la conduite du Pape , qui ait pu les faire naître ou les encourager. Lepri n'auroit eu qu'une générosité intéressée ; Lepri seroit seul coupable. Quoi qu'il en soit , il avoit droit de disposer de son héritage , et il en disposa en effet.

Mais la donation étoit trop considérable,

(*) Tome I , pag. 112.

elle frustroit trop les espérances de la famille du donateur pour ne pas éprouver quelque contradiction. Aussi la Marquise Victoire Lepri l'attaqua-t-elle au tribunal de l'Auditeur de la Chambre. Mais cette Dame ayant été déboutée de sa demande à ce premier tribunal, elle interjeta appel au tribunal de la Rote.

Le tribunal de la Rote mérite tous les éloges que lui donne l'Auteur des Mémoires. Au milieu de la corruption générale, il avoit conservé sans atteinte, tous ses droits à l'estime publique. Renommé pour son inflexible équité, ses décisions faisoient, pour ainsi dire, loi, même hors de l'Etat Ecclésiastique. Il étoit composé de douze juges qu'on nommoit Auditeurs et qui sont appelés par un auteur Anglois, *les glorieux conservateurs de l'ancienne Jurisprudence Romaine*. Trois de ces Auditeurs étoient Romains, un de Bologne, un de Ferrare, un Vénitien, un Milanois, un Allemand, un François, et deux Espagnols. Au reste, l'ordre établit dans ce respectable tribunal, étoit qu'on ne pouvoit appeler de la Rote qu'à la Rote même. La partie mécontente

du jugement prononcé par une partie des juges , pouvoit demander que la cause fût portée devant un plus grand nombre de juges ; mais lorsque les douze Auditeurs avoient opiné , leur jugement étoit définitif et irrévocable.

Après cette courte digression qui m'a paru nécessaire , je reviens à la Marquise Lepri. Quatre Auditeurs devoient juger de l'action qu'elle avoit intentée contre les neveux du Pape. Ces quatre juges trouvant la question qui leur étoit soumise trop épineuse , s'en associèrent deux autres , et le 2 Juin 1785 , ils rendirent un jugement favorable à la Marquise. La donation dont elle se plaignoit fut déclarée nulle.

Les neveux du Pape , mécontents à leur tour de ce jugement , présentèrent à la Rote une demande en révision. Cette demande fut acceptée. Tous les juges assemblés examinèrent ce grand procès , et après une mûre délibération , ils rendirent une sentence définitive qui confirmoit la donation et condamnoit la Marquise Lepri aux dépens. Cependant cette Dame trouva le moyen de recommencer le procès , et les

parties alloient s'engager dans de nouvelles procédures, lorsque PIE VI intervint comme médiateur, et leur proposa un accommodement dont voici les termes : Le Duc de Braschi dévoit garder tous les effets mobiliers, et jouir pendant six ans seulement du revenu de tous les capitaux. Ce tems expiré, tous les capitaux seroient retournés à la famille Lepri. Il semble qu'un tel tempérament devoit être fort agréable à une famille qui, après un jugement si solemnel ne pouvoit guères se flatter d'obtenir de plus grands succès. Mais elle le refusa, et fut sur le point de renouveler le litige. Alors, toujours conciliant, le Pape fit de nouvelles propositions d'accommodement. Cette fois elles furent acceptées de part et d'autre, et la succession d'Amansio Lepri fut enfin partagée par moitié entre la Marquise Lepri et les neveux de PIE VI. Voilà le fait dans toute sa simplicité.

En quoi peut-il être honteux au Pape ? Vous remarquerez d'abord que ce n'est pas à lui, mais à ses neveux que la donation est faite. Ce n'est pas lui qui plaide, ce sont ses neveux. Il ne paroît dans cette cause que

pour y faire un personnage digne de son caractère, que pour faire accepter des arrangemens conciliatoires. Un Pontife avare n'auroit pas dépouillé sa famille de la meilleure partie d'une riche succession qu'un jugement définitif lui avoit confirmée. Rien d'ailleurs ne l'inculpe. Il n'a pas sollicité le donateur. Il n'a employé aucun moyen honteux pour le décider. Il n'a récompensé ses bienfaits par aucun grade, aucune dignité. Il n'a pas usé du crédit que lui donnoit sa place pour faire pencher la balance de la justice du côté de ses neveux. L'Auteur des Mémoires voudroit le faire croire ; mais il n'en donne point de preuves : et si Pie VI eût abusé ainsi de sa place, les preuves se seroient multipliées sous sa plume. Une telle prévarication n'auroit pu demeurer cachée. Elle n'eût pu se consommer sans agens. Les complices en auroient tôt ou tard divulgué le secret, ou du moins l'auroient laissé échapper. La malignité, qui épie sans cesse les actions des Grands, n'auroit pas gardé le silence. Les crimes d'un Pontife ont encore plus de publicité que ses vertus.

Mais il auroit dû, dira-t-on, ordonner à

ses neveux de renoncer à la donation. Peut-être l'a-t-il fait, qu'en savons-nous? Mais s'il avoit droit de demander, il ne l'avoit pas d'obtenir. D'ailleurs est-il donc bien vrai qu'il dût exiger de ses neveux un pareil sacrifice? Ne se devoit-il pas au contraire à lui-même, ne devoit-il pas à sa famille de vouloir que la justice prononçât, que la conduite de ses neveux fût examinée, que l'univers sût que la donation dont on leur faisoit un crime, n'étoit le fruit ni de la séduction, ni de l'intrigue, sauf à user ensuite de générosité à l'égard des parens du donateur? Enfin, pourquoi auroit-il exigé que ses neveux eussent renoncé à la donation libre qui leur avoit été faite? Etoit-ce une opprobre pour eux d'user d'un titre que la loi ne condamne pas, et l'honneur défend-il jamais de soutenir ce que l'honneur n'a pas défendu d'accepter?

L'Auteur des Mémoires accuse encore PIE VI de népotisme. Heureux sans doute le Pontife qui, inaccessible à la voix de la chair et du sang, s'intéresse moins à sa propre famille qu'à cette grande famille dont il est le chef! Mais d'un autre côté, il

est si naturel d'aimer les siens , qu'il est peut-être pardonnable de les associer à sa fortune et à sa gloire. Faire du bien à des proches , est un tribut que les plus grands Papes ont payé à l'humanité. Les coeurs froids ont pu leur en faire un crime. Les ames sensibles se sont gardées de blâmer ce qu'elles auroient eu de la peine à ne pas imiter. **PIE VI** , nous l'avouons avec franchise , aimait ses parens , mais il les aimait en sage. Il ne leur distribua point les dépouilles sacrées de l'Eglise , il ne vexa point ses sujets pour les enrichir. Ce qu'il fit pour leur fortune , ne passe point les bornes d'une modération ordinaire.

Il avoit deux neveux du côté de sa sœur. De toute sa famille il n'appela qu'eux à Rome. Le jeune , qui étoit dans le Clergé , devint riche par les bénéfices ecclésiastiques dont il fut pourvu. L'ainé , qui étoit laïque , le devint , partie par les charges qu'il occupa , partie par son mariage. Les Romains virent sans peine l'ecclésiastique élevé aux honneurs. Il ne manquoit pas de talens. Il étoit sur-tout paisible , modeste , d'un excellent caractère , infiniment aimable. Il étoit gé-

néralement aimé. Tout le monde s'intéresse-
soit à lui et désiroit son avancement. La Cour
de Versailles apprécia son mérite, lorsqu'il
y vint apporter le chapeau de cardinal au
grand Aumônier de France, et le recom-
manda à son oncle qui, en l'avancant, ne
fit ainsi que seconder le vœu public. Pour
l'ainé de ses neveux, son élévation et son
mariage révoltèrent si peu les esprits, qu'il
reçut, à cette occasion, les présens les plus
magnifiques, des Seigneurs Romains et de
presque tous les Princes Catholiques. Ces
présens, avec la donation de Lepri dont j'ai
parlé, furent la principale source de ses ri-
chesse. Les dons que le Pape lui fit, se ré-
duisirent à l'achat d'une terre seigneuriale, à
des présens de noces, à la concession, pour
une somme convenue avec la Chambre Apos-
tolique, d'une portion des Marais Pontins
déjà desséchée.

Je passe à la troisième inculpation la plus
injuste et la plus téméraire de toutes, c'est
ce principe imaginaire de vanité auquel
l'auteur des Mémoires attribue tout le bien
que fit PIUS VI.

A l'en croire, la vanité étoit l'ame et le

mobile de toutes les entreprises du Pontife. Il ne voulut jamais qu'illustrer son Pontificat, qu'immortaliser son nom. Avec un cœur naturellement bon, avec une piété sincère que l'écrivain patriote reconnoît lui-même, on seroit tenté de penser que dans ce grand nombre d'établissements profanes ou religieux qu'il fit, il se seroit, au moins quelquefois, proposé le bonheur de ses sujets et l'utilité de la religion. Cette vue paroît digne de lui, et conforme aux dispositions dans lesquelles on nous le représente. Point du tout. C'est une erreur de penser ainsi ; l'Auteur des Mémoires a découvert, à n'en pas douter, que Pie VI n'envisagea jamais que sa gloire personnelle et les basses jouissances de l'amour propre. La preuve qu'il en donne, est sans réplique. Le nom de Pie VI se trouve inscrit sur tous les établissements qu'il a faits. Il est dès-lors bien clair qu'il n'a eu d'autre vue que de l'y faire placer, et qu'il n'a pas fait les inscriptions pour être mises sur les établissements, mais qu'il a fait les établissements pour y mettre les inscriptions. Ce raisonnement est concluant ; et ne vous avisez pas d'y trouver le petit inconvénient

d'exposer la mémoire des plus grands hommes. L'Auteur suppose évidemment qu'il est une manière toute particulière de juger les Prêtres, spécialement les Souverains Pontifes, laquelle ne peut assurément s'appliquer à d'autres. Ni lui, ni sa République ne voudroient sans doute être jugés par les règles qu'il a suivies pour flétrir le Pontife Romain.

Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il n'est permis à un écrivain de déprimer une action d'ailleurs estimable en elle-même que sur les motifs les plus évidens; que ces motifs n'existant pas, l'action doit rester en possession de toute la gloire qu'elle paroît mériter; un historien ne doit parler qu'avec réserve des hommes qui jouissent de l'estime publique. Il n'a que trop de crimes à raconter, et trop d'actions honteuses à exposer à une juste censure. Je l'excuserois plutôt de se laisser surprendre à une vaine apparence de vertu que de le voir attaquer une vertu réelle et solide, et lui imputer légèrement un motif indigne d'elle. Juger témérairement les grands hommes, ce n'est pas leur ôter leur mérite, c'est exposer le sien. Le mérite des

grands hommes peut être obscurci pour un temps , mais il perce bientôt les nuages , brille avec un éclat nouveau , et le censeur est déshonoré. C'est l'accusateur injuste qui , venant à être découvert , subit la même peine qu'il vouloit faire infliger à l'innocent.

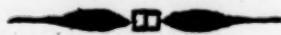
L'Auteur des Mémoires paroît nes'etre pas souvenu de ces principes. Ils étoient pourtant bien dignes d'un Philosophe , ainsi que du titre fastueux et bien nouveau sans doute de *Mémoires Philosophiques*. Mais un dernier trait qui caractérise l'écrivain et l'ouvrage , c'est que l'un paroît absolument étranger aux premières notions de la morale , et que dans l'autre il n'y a que désordre , confusion , contradictions perpétuelles , renversement de toutes les idées et de tous les principes.

Je crois avoir suffisamment détruit l'impression qu'une lecture trop rapide de cette dangereuse production avoit faite sur vous. Je commencerai dans ma première lettre le précis que vous attendez de moi.

Je suis ,

MONSIEUR,

SECONDE LETTRE.



*ÉLECTION de PIE VI. Commencement
de son Pontificat.*

MONSIEUR,

Le Pontife dont j'ai à vous parler, tient un des premiers rangs parmi cette foule de grands hommes qui ont occupé le siège de St. Pierre. Son règne est un des plus intéressans. C'est le plus long de tous, et peut-être le plus traversé par des peines de toute espèce, et par les chagrins continuels que lui donnèrent ceux-là mêmes dont il ne devoit attendre que des consolations.

La philosophie moderne, long-temps obscure et cachée, levoit déjà un peu la tête, à l'époque où il fut élevé au trône Pontifical. Pour essayer les grands bouleversemens qui ont effrayé l'Europe, elle arma contre lui presque toutes les Puissances Catholiques, sous le spécieux prétexte de faire des réformes utiles et désirées. Le Pontificat

de PI^E VI a été une lutte perpétuelle. Ce grand Pape a maintenu , sans altération , le dépôt sacré de la Foi et de la discipline ecclésiastique , contre tous les efforts de cette philosophie inquiète et turbulente qui , pour se venger , a renversé sa puissance temporelle , l'a chassé de ses États , s'est emparée de sa personne , a promené d'une manière barbare , de prison en prison , ce vieillard octogénaire , et l'a fait mourir lentement au milieu de ses persécuteurs.

Successivement et souvent à la fois aux prises avec l'Espagne , avec Naples , avec la Toscane , avec l'Allemagne , avec la France , vous verrez le Pontife , sortir toujours victorieux du combat , tantôt par la modération , par la patience , et en temporisant pour ne pas aggraver les maux ; tantôt , quand cela étoit nécessaire , par une fermeté que rien n'étoit capable d'ébranler. Ainsi il prévint , dès leur naissance , les projets désastreux qui devoient entraîner la ruine du Christianisme dans de grands royaumes , ou du moins il en adoucit les effets. Vous le verrez ne craindre ni les veilles , ni les travaux , ni les fatigues des

plus pénibles voyages ; et ne pas rougir , pour prévenir les malheurs dont la Religion étoit menacée , de descendre aux plus humbles prières. Je ne puis douter que le respect que ce Pontife savoit se concilier , et la profonde vénération qu'il inspiroit , ne soient entrés dans les vues de Dieu , et n'aient été un des principaux instrumens dont il s'est servi pour défendre son Eglise , dans des temps si orageux. Voilà un spectacle bien digne d'un cœur chrétien , et qui doit fixer toute votre attention.

Vous admirerez enfin le courage magnanime que dans un âge si avancé , et dans un corps infirme , il a déployé , la dernière année de sa vie , au milieu des maux de tout genre , d'une persécution qui n'a pas eu de terme , et des dangers les plus capables d'ébranler sa constance. Il faut l'avouer , la crise où nous sommes a endurci nos cœurs ; les maux qui ont fondu sur nous ou qui nous menacent encore , nous ont rendu froids et insensibles pour les malheurs des autres ; nous ne sommes plus accoutumés qu'à voir des débris et des ruines , qu'à entendre parler d'outrages , de meurtres et

d'assassinats ; cependant le sort que l'on a fait éprouver à ce vieillard vénérable , a touché toutes les ames honnêtes. Et vous n'y serez sûrement pas insensible vous-même.

Clément XIV , prédecesseur de Pie VI , mourut le 22 Septembre 1774. L'univers Catholique attendoit avec impatience le choix de son successeur ; mais on ne s'accordoit pas sur les dispositions qu'on désirroit dans le Pontife qu'on devoit élire. Les uns vouloient un Pape qui fût dans la résolution de maintenir et de faire exécuter le fameux Bref de la destruction des Jésuites , et c'étoit le désir des Cours de Madrid et de Versailles , qui cependant n'avoient dans leur parti qu'un petit nombre de Cardinaux. Les autres vouloient un Pape qui , s'il ne rétablissoit pas la Société éteinte , du moins ne pressât pas l'exécution du Bref. Tel étoit , on aura peine à le croire , le vœu bien prononcé de deux Princes qui ne devoient , ce semble , prendre aucune part aux intérêts de l'Eglise Romaine. Je parle de Catherine II , Impératrice de toutes les Russies , et de Frédéric II , Roi de Prusse. La majorité du Sacré Collège partageoit ce vœu. Dans ce corps

corps respectable où , suivant l'Auteur des Mémoires , *la philosophie , même au dix-huitième siècle , n'avoit pu trouver un asile ,* le plus grand nombre qui d'ailleurs réunissoit plus de talens et plus de vertus , étoit opposé aux prétentions de la maison de Bourbon. Ces Cardinaux opposés aux Cours de Versailles et de Madrid , on leur donnoit le nom de *Zélés*.

Parmi ces *Zélés* étoit le Cardinal Jean Ange Brachi , né à Césene , petite ville de l'Etat Ecclésiastique , le 27 Décembre 1717. Elève de Benoît XIV , dont il avoit mérité l'estime et l'affection ; c'étoit un heureux préjugé en faveur de sa sagesse. Il avoit été décoré de la pourpre romaine par Clément XIV , et après avoir successivement passé par divers emplois , il étoit enfin devenu trésorier de la Chambre Apostolique. Cette place répond à celle de Ministre des finances parmi nous ; (*) charge importante où il avoit montré de grands talens ;

(*) Le Camerlingue étoit bien président de la Chambre Apostolique , c'est-à-dire premier Ministre des finances , mais cette charge n'étoit guères qu'un titre sans fonctions.

charge délicate à remplir dans laquelle il s'étoit distingué par une parfaite intégrité. Ce Cardinal joignoit à une figure noble , à une taille imposante , de l'esprit , de la pénétration , beaucoup de connaissances , une modération reconnue , et sur-tout une vertu rigide et éprouvée.

Telles étoient les dispositions des esprits , et tel étoit celui qui devoit être élu , lorsque le Conclave s'ouvrit le 5 Octobre 1774.

Les Couronnes de France et d'Espagne ne s'oublièrent pas dans ce Conclave. Elles firent , par leurs Ministres respectifs , des efforts incroyables pour faire tomber le choix sur l'un de leurs partisans. Tous ces efforts furent inutiles. Dans les nombreux scrutins qui eurent lieu , aucun de ceux qui leur étoient dévoués , ne réunit le nombre de voix suffisant pour être élu. Alors les Ministres de ces Cours demandèrent un délai. Il leur fut accordé. Ils en profitèrent pour faire venir des Cardinaux de France et d'Espagne , afin de s'assurer plus de voix ; mais ce renfort ne leur servit encore de rien.

Celui des Cardinaux qu'on portoit le plus à la Thiare , étoit le Cardinal Pallavicini , proche parent du Marquis de

Grimaldi , alors Ministre d'Espagne ; et ce fut Pallavicini qui mit véritablement la Thiare sur la tête du Cardinal Braschi , voici comment : Pallavicini voyant le Conclave se prolonger à son sujet , sans qu'on en pût prévoir le terme , eut la modestie de déclarer nettement et avec toute l'énergie dont il étoit capable , qu'il répugnoit à se voir la cause de tant de délais. Le Cardinal de Bernis , Ministre de France eut beau l'animer et l'encourager , en lui disant : « Nous ne nous rebuterons pas , nous res- » terons plutôt encore six mois dans nos » cellules , si cela est nécessaire. » Pallavi- cini fut inébranlable , et ajouta même qu'il refuseroit le Pontificat , s'il y étoit nommé. Il fit plus. Il indiqua à l'assemblée le Car- dinal Braschi , comme plus propre à concilier les esprits. Le Cardinal Brachi avoit eu , à diverses reprises , quelques suffrages ; il les réunit tous , après la déclaration de Pallavicini et le témoignage honorable que celui-ci venoit de lui rendre. Il fut élu , à l'unanimité , le 14 Février 1775 , et prit le nom de PIE VI.

Le ministre de France annonça en ces

termes la nouvelle de cette élection à la Cour de Versailles. « On croit que le Cardinal Braschi remplira dignement cette place ; du moins le public en a toujours eu une idée favorable, et personne ne lui refuse des lumières, de l'esprit et une honnêteté rigide qui ne s'est jamais démentie. Jeune encore, il mérita l'estime de Benoit XIV, et ce Pontife éclairé lui ouvrit le chemin des honneurs... Crée Cardinal par Clément XIV, que quelques personnes mal-intentionnées avoient prévenu contre lui, il a supporté sa disgrâce en silence, et n'a paru se souvenir que des bienfaits qu'il en avoit reçus. Dans le commencement du Conclave, il a vu avec indifférence le projet de son élection presqu'aussi-tôt détruit que formé. En somme, toute sa conduite ne présente que l'idée d'un honnête homme plein de courage et de fermeté, de prudence et de modération. »

Le Ministre disoit trop peu. Pie VI avoit véritablement l'esprit de l'Episcopat. Il connoissoit tous les devoirs de l'état sublime où il avoit été élevé ; il en craignoit le fardeau.

Dès que son élection fut proclamée , le fond de son ame parut à découvert. Au lieu de se livrer aux sentimens d'une joie profane , il se jeta à genoux par un mouvement rapide et indélibéré , et prononça à haute voix une prière qu'il n'avoit prise que dans son cœur et dans sa piété. Cette prière étoit si touchante et fut dite d'un ton si pénétré que tous les assistans fondirent en larmes. Puis s'adressant aux Cardinaux : *Pères Vénérables , leur dit-il , votre assemblée est terminée ; mais que son résultat est malheureux pour moi !* Il avoit peut-être un pressentiment secret des malheurs qui l'attendoient , et des persécutions dont il devoit être la victime. Quoi qu'il en soit , cette crainte même dans un nouveau Pontife , dont il étoit impossible de soupçonner la sincérité , donnoit , indépendamment de ses qualités personnelles , les plus heureuses espérances , et ces espérances ne tardèrent pas à se réaliser.

A peine fut-il monté sur la Chaire de St. Pierre qu'il parut né pour la remplir , tant il y montra de noblesse et de grandeur. Le rang suprême n'enorgueillit cependant pas. Les pauvres devinrent les premiers objets de

sa sollicitude pastorale ; il leur fit distribuer de grandes aumônes ; mais ce qui excita le plus l'admiration et l'attendrissement, ce fut de le voir , lui , le Souverain de Rome , appeler auprès de lui la femme peu fortunée dont il avoit sucé le lait , et devenir comme le père nourricier de celle qui avoit pris soin de son enfance. Il s'appliqua aussi dès le commencement à éléver aux dignités les prélats les plus vertueux , sans égard pour la fortune ni pour la faveur. Ceux qui pouvoient être plus utiles à l'État ou à l'Église , étoient préférés. Le travail , les talens , les vertus ; voilà les seules recommandations que l'on pût faire valoir auprès de lui. Il poussa si loin le scrupule à cet égard , qu'on sollicita en vain le chapeau de Cardinal pour un de ses oncles maternels , déjà Évêque en Italie ; le chapeau fut constamment refusé.

La philosophie , comme nous l'avons déjà dit , commençoit à attaquer le Trône et l'Autel , Pie VI donna la première preuve de son zèle à la réprimer dans sa Lettre Encyclique , adressée , suivant l'usage , à tous les Évêques de l'Église pour leur annoncer son élection. Prévoyant les exécrables manœuvres de cette

secte perfide, il fit connoître aux Prélats le danger qui menaçoit l'Europe entière. « Ar-» rachez le mal du milieu de vous, leur di-» soit-il, c'est-à-dire, éloignez de la vue de » vos troupeaux avec une grande force et » une continue vigilance, tous ces livres » empestés qui les corromproient... Ces phi-» losophes effrénés, continuoit-il, entrepren-» nent de briser tous les liens qui unissent les » hommes entre eux, qu'ils attachent à leurs » Souverains, et les contiennent dans le de-» voir. Ils disent et répètent jusqu'à satiété, » quel'homme n'est libre et n'est soumis à l'au-» torité de personne. Ils représentent en » conséquence la société comme un amas » d'idiots, dont la stupidité se prosterne » devant des Prêtres qui les trompent, et » devant des Rois qu'ils oppriment; de sorte » que l'accord entre le Sacerdoce et l'Empire » n'est autre chose qu'une barbare conjura-» tion contre la liberté naturelle de l'hom-» me. » Ainsi, le Pape avertissoit ceux dont il devenoit le chef, de la vaste conjuration qui s'ourdissoit, leur en montrant le danger; remontoit à la source empoisonnée de tous les maux que l'on préparoit aux Empires

aussi bien qu'à l'Eglise , et il en marquoit le remède.

Cependant plusieurs actes de vigueur marquèrent ses premiers pas dans le gouvernement temporel , et annoncèrent en lui le bon souverain , le père de son peuple. Le Gouverneur de Rome fut réprimandé et menacé de perdre sa place , pour n'avoir pas réprimé avec assez d'activité et de fermeté les désordres publics. Le Préfet de l'Annone fut privé de sa pension et astreint à rendre ses comptes. On supprima un grand nombre de pension , ce qui déchargea la Chambre Apostolique d'une dépense annuelle de quarante mille écus romains. Plusieurs autres traits semblables signalèrent les commencemens de son règne , et lui concilièrent tous les suffrages.

Le peuple Romain conçut dès-lors pour lui une sorte d'enthousiasme que le temps n'a pas refroidi , et dont nous aurons occasion de remarquer les preuves éclatantes dans la suite de ces lettres. Ce peuple admirroit dans le Pontife l'excellence bien connue de son caractère. Il étoit humain, accessible, laborieux , tempérant. Il paroissoit bon na-

turellement et sans effort. Il vouloit le bien , et on voyoit déjà qu'il prenoit tous les moyens de le procurer. Ajoutez à cela ses qualités extérieures qui étoient brillantes, ses formes nobles à la fois et prévenantes , son élocution facile et fleurie , son goût éclairé pour les arts dans une ville qui en étoit comme la mère et le refuge.

Tous ces avantages extérieurs étoient soutenus et relevés encore par des mœurs vraiment apostoliques. Les plus grands ennemis de Pie VI sont convenus qu'à cet égard il étoit absolument irréprochable. La calomnie qui ne l'a pas ménagé , n'a pas attaqué ses mœurs. Je n'en veux pour témoin que l'Auteur même des Mémoires Philosophiques. Son témoignage , par lequel je termine cette lettre , vous donnera une idée de la conduite de ce Pape avant et pendant tout le cours de son Pontificat.

« Tant qu'il a été Trésorier de la Chambre Apostolique , dit cet Auteur , (*) c'est-à-dire depuis 1766 jusqu'en 1773 , on l'a vu constamment appliqué , laborieux , indif-

(*) Tome I , pag. 119.

» furent aux plaisirs profanes , et méritant
» l'estime générale par la régularité de sa
» conduite. Il ne s'est point démenti pendant
» son Cardinalat qui n'a pas duré deux ans;
» et lorsqu'il fut porté sur la Chaire de St.
» Pierre, on ne lui faisoit aucun reproche
» grave... Nous devons , ajoute-t-il , (*) à
» la vérité d'assurer que tous ceux qui ont
» connu PIE VI , depuis très-long-temps et
» de très-près , n'ont rien remarqué qui pût
» élever le plus léger doute sur la pureté de
» ses mœurs. Si les liaisons galantes d'un
» souverain temporel ne peuvent échapper
» à ses nombreux entours , comment un
» Pape dont tous les pas , tous les momens
» sont comptés , pourroit-il se soustraire à
» l'œil sévère du scrupule , à l'œil clair-
» voyant de la malignité , et couvrir ses
» intrigues secrètes d'un voile impénétrable?
» PIE VI partageoit tout son temps entre ses
» devoirs religieux , son cabinet , son *Muséum*
» et la bibliothèque du Vatican. Il sortoit
» très-rarement et toujours accompagné.
» Il n'avoit aucun goût pour le séjour de la

(*) Tom I , p. 121.

» campagne , ni même pour aucune de ces
» récréations honnêtes que les hommes les
» plus graves se permettent pour se délasser
» de leurs travaux. Il passoit la belle saison
» au palais Quirinal , et le reste de l'année
» au Vatican. La seule dissipation qu'il se
» donnât , étoit d'aller , presque tous les
» ans , faire un voyage aux Marais Pontins.
» Par-tout livré à des occupations sérieuses
» et aux fonctions de son état , il dédaignoit
» les entretiens frivoles , et fuyoit plutôt
» qu'il ne recherchoit , la société des fem-
» mes. Il ne pouvoit mener une conduite
» plus exemplaire. »

Jesuis ,

M O N S I E U R

TROISIÈME LETTRE.

GOUVERNEMENT temporel de PIE VI.

• M O N S I E U R ,

Je vous ai donné une idée générale de la vie et du gouvernement de PIE VI ; j'entrerai aujourd'hui dans quelques détails. Vous ne verrez pas encore , il est vrai , dans cette lettre , le Chef de l'Eglise s'occuper sans cesse à maintenir la foi et la discipline dans leur intégrité ; mais je vous y montrerai le souverain temporel , jaloux de la gloire et de la prospérité du peuple confié à ses soins.

PIE VI , par des motifs de religion supérieurs à toutes les affections humaines s'occupoit constamment à rendre ses sujets heureux. Il pourvoyoit à leur subsistance , comme un père à celle de ses enfans. Il allégeoit les charges publiques , autant que les circonstances fâcheuses dans lesquelles ils s'est trouvé le permettoient. Les impôts , même nécessaires , coûtoient à son cœur. Il a porté ses

vues bienfaisantes jusques dans l'avenir. Il a préparé des ressources aux Romains pour les temps où il ne seroit plus , par les beaux établissemens qu'il a faits, renouvelés ou améliorés , par les grandes entreprises qu'il a commencées ou achevées.

Le premier et le plus brillant de ces établissemens , c'est le *Muséum* du Vatican. Les grands princes ont toujours tenu à honneur de protéger les arts , et de procurer tous les moyens possibles de les perfectionner. Périclès à Athènes , Auguste à Rome , Charlemagne , François I^{er}. et Louis XIV en France , se sont immortalisés par les encouragemens qu'ils ont donnés aux talens. Pie VI , dont l'ame étoit aussi grande que celle de ces grands hommes , et dont le goût étoit plus éclairé , a marché sur leurs traces. Dès le temps qu'il n'étoit encore que Cardinal et Trésorier de la Chambre Apostolique , il avoit donné à Clément XIV l'idée de former dans le Vatican un dépôt public de monumens antiques , où les artistes modernes pussent trouver réunis dans le même lieu , de grands modèles capables de les former. En cette même qualité de Trésorier de la Chambre Aposto-

tolique , il avoit présidé aux premiers essais de cet établissement. Lorsqu'il fut devenu Pape , il ne négligea rien de ce qui pouvoit enrichir le *Muséum* ; il n'épargna ni soins ni dépenses , il s'étoit réservé le droit de préemption auprès de tous ceux qui découvroient des antiques ; et éludant ainsi la cupidité des antiquaires , il se procuroit ces monumens de la première main , et à des prix plus modiques. Par ce moyen il rassembla un nombre considérable de morceaux rares et choisis , de sorte que c'est sur-tout à lui qu'on doit ce *Muséum* célèbre , l'un des plus précieux de l'Europe. **PIE VI** n'eut cependant pas , comme dit l'écrivain patriote , la puérile vanité d'ajouter dans l'inscription son nom à celui de son prédécesseur. Deux témoins oculaires , non-suspects , m'ont assurés qu'on ne lisoit sur le frontispice que ces deux mots : *Museum Clementinum*, *Muséum Clémentin*. Quoi qu'il en soit , dès 1783 , on commençoit à donner au public , sous les auspices de **PIE VI** , les gravures et les explications des principaux monumens du nouveau *Muséum*. On en avoit déjà fait imprimer six volumes *grand in-folio*. Le septième étoit prêt lors-

que les agitations de l'Italie se firent sentir. Ce grand et précieux ouvrage a été suspendu, et les richesses du Muséum sont devenues, en partie, la proie des préputés libérateurs du peuple Romain, qui se donnaient aussi pour les protecteurs des arts.

Cet établissement, en contribuant à la gloire de la nation, devoit attirer dans la capitale du monde Chrétien un grand nombre d'étrangers qui y auroient apporté leurs richesses, et la ruine en est pour Rome une perte irréparable.

PIE VI ne se borna pas à ce moyen de faire le bonheur de son peuple. On le vit surveiller encore avec une attention scrupuleuse toutes les branches de l'administration publique, et ce fut avec un tel succès que pendant son règne, dit l'Auteur des Mémoires, les exactions ont été très-rares dans l'État Ecclésiastique. Il encouragea toutes les manufactures ; il en établit de nouvelles, et il ne tint pas à lui que le peuple Romain ne trouvât dans son industrie toutes les choses nécessaires qu'il fait venir, à grands frais, des pays étrangers.

Il voulut donner aussi au commerce plus

d'étendue et plus d'activité. Dans ce dessein , il améliora le port d'Ancône ; il y fit construire entre autres ouvrages , ce superbe fanal qui lui manquoit. Les Souverains de Rome , depuis les Empereurs jusqu'à nos jours , s'étoient fait une gloire d'agrandir , de fortifier , de décorer ce port , le principal et presque l'unique de l'Etat Ecclésiastique , l'entrépôt de son commerce , et l'une des sources les plus fécondes de ses richesses. Les ruines du beau monument élevé par le Sénat à Trajan ; y attestent encore , dit l'écrivain patriote , la bienfaisance de cet Empereur. Dans ces temps modernes , continue-t-il , Clément XII est le pape qui s'est le plus occupé à embellir ce port. Sa statue en marbre et un arc de triomphe érigé en son honneur vis-à-vis celui de Trajan , y sont les gages de la reconnaissance publique. Guidés par le même sentiment , les habitans d'Ancône ont aussi érigé une statue en l'honneur de Pie VI. Les Mémoires Philosophiques en font un sujet de reproche à ce Pontife. C'est faire un crime à un Prince bienfaisant de la reconnaissance de ses sujets. Cette idée

n'étoit encore venue dans l'esprit d'aucun écrivain, et elle est d'autant plus étonnante dans l'Auteur des Mémoires, qu'il loue les monumens érigés en l'honneur de Trajan et de Clément XII. Il a apparemment une mesure particulière pour PIE VI. Je ne sais si je dois dire qu'une telle partialité est odieuse; mais vous conviendrez du moins qu'elle n'est guères philosophique.

L'agriculture est essentielle à la prospérité de tous les gouvernemens, et elle étoit extrêmement négligée dans l'Etat Ecclésiastique. Le Pontife en fit l'objet principal de son attention. Il n'oublia rien pour la remettre en vigueur parmi ses sujets. Lois sages, encouragemens, avances considérables; tout fut employé. Mais le dessein de ces Lettres ne me permet pas les détails dans lesquels je serois obligé d'entrer, si j'écrivois une histoire complète. Je ne puis toutefois passer sous silence la grande entreprise de PIE VI, relativement aux Marais Pontains.

Le desséchement de ces Marais qu'il exécuta, en grande partie, est ce qui illustre le plus son Pontificat aux yeux même de

ceux qui le jugeront avec sévérité. Long-temps avant ses malheurs, cette opération, aussi hardie qu'elle étoit nécessaire, lui avoit attiré les éloges les plus flatteurs. Cathérine II, Fréderic Roi de Prusse, Joseph II, Empereur d'Allemagne, Gustave-Adolphe Roi de Suède, les voyageurs étrangers les plus célèbres, les Anglois les moins enthousiastes, en avoient parlé avec admiration. Le Pape lui-même y attachoit plus de prix qu'à aucune de ses autres entreprises. C'est qu'il en connoissoit l'importance, et qu'il savoit qu'à ce desséchement tenoit la prospérité et la salubrité d'une partie de l'Italie.

Vous ne connoissez peut-être pas les Marais Pontins ; je vais vous en donner une idée : elle vous fera comprendre plus aisément les avantages, la grandeur, les difficultés du projet de Pie VI.

Les Marais Pontains commencent au port d'Astura, célèbre par la mort de Cicéron ; ils règnent le long de la côte jusqu'à Terracine, aux confins du royaume de Naples, et en quelques endroits s'enfoncent fort avant dans les terres. Ils occupent toute

cette large vallée , qui des Appennins s'étend jusqu'à la mer. Ils sont occasionnés par une foule de petits ruisseaux qui tombent de ces montagnes , et qui forment , en se réunissant , plusieurs rivières. Ces rivières dont le lit est sans cesse rétréci par le limon , ne peuvent contenir l'abondant tribut qu'elles reçoivent , sur-tout dans la saison pluvieuse. Elles s'enflent , se débordent , et couvrent la plaine qui est de niveau avec leurs rives.

Rendre ce vaste terrain à l'agriculture , et garantir les pays voisins des vapeurs pestilentielles qui s'exhaloient de ces marécages , est une entreprise qui , avant Pie VI , fut souvent tentée avec des succès divers.

Rome n'étoit pas encore fondée que cette entreprise signala la constance et l'industrie de cette colonie de Spartiates qui , rebutés par la sévérité des lois de Lycurgue , quittèrent Lacédémone et vinrent aborder à cette côte. Sous la République Romaine , le censeur Appius Claudius éleva à travers ces Marais la fameuse voie qui a conservé son nom , et de laquelle peut-être aucun des ouvrages romains ne surpassé la magni-

fidence. Un siècle et demi après, le consul Cornelius Cethegus fit des effors passagers et impuissans pour faciliter l'écoulement des eaux. Le premier des Empereurs, Auguste eut plus de succès. C'est à lui que l'on doit le canal creusé le long de la voie Appienne, et qui étoit destiné tout à la fois à recevoir les eaux stagnantes et à servir à la navigation. Trajan ne fit que réparer, embellir la voie Appienne, et en construire une autre qui porte son nom. Sous le règne mémorable de Théodoric I, Roi des Goths en Italie, un simple particulier osa entreprendre, seul à ses frais, un ouvrage où des Souverains avoient échoué, et il réussit, au moins en partie. Depuis ce temps, les eaux ayant de nouveau submergé le terrain, Boniface VIII, Martin V, Leon X, Sixte-Quint sur-tout firent creuser de larges canaux, et tentèrent avec quelque succès de rendre ces terres fertiles à leur ancienne destination. Mais leurs travaux n'étant point continués, les Marais Pontins avoient repris leur forme hideuse, lorsque Pie VI parvint au Pontificat.

Le projet de les dessécher auroit pu effrayer

un courage ordinaire ; le sien n'en fut pas ébranlé. Dès le commencement de son règne , il alla visiter lui - même cette contrée désolée. Ceux qui l'accompagnoient , remarquèrent le frémissement qui le saisit , lorsque du haut d'une colline il vit à ses pieds les profonds ravages du temps et des eaux , les brouillards empoisonnés qui s'étendoient au loins , et les dangers qui menaçoient quiconque osoit fouler ce terrain mal affermi. Le Pontife résolut sur l'heure même de rendre à son peuple l'inestimable service que l'Italie devoit attendre du desséchement des Marais. Son parti fut pris irrévocablement , et il en a poursuivî l'exécution avec constance jusqu'au moment où les usurpateurs lui en ont enlevé , avec le trône , tous les moyens.

Le premier soin de PIÈ VI , à son retour , fut de s'assurer les fonds nécessaires pour une entreprise aussi dispendieuse. Afin que la dépense ne pesât point sur la partie pauvre de ses sujets , il établit une banque qui , sous le nom de *Mont des marais* , devoit recevoir les fonds consacrés à cette entreprise. Des souscriptions volontaires procurèrent bientôt à cette banque des fonds considéra-

bles. Ces fonds épuisés, il y employa ses propres épargnes. Il crut même devoir faire des empruns au trésor de Notre-Dame de Lorette, dans la crainte de trop charger, aux dépens de son peuple, la caisse de la Chambre Apostolique, qui répond à ce qui est pour nous le trésor royal.

PIE VI fit commencer l'ouvrage par pratiquer une route sûre. On construisit de grands ponts sur cette espèce d'abyme, afin de pouvoir du moins le parcourir sans péril. Un ancien aqueduc qui fournissait de l'eau à la ville de Terracine, ayant été découvert sous le limon, fut réparé. De pénibles travaux dégagèrent la fameuse voie Appienne des couches de terres sous lesquelles elle étoit ensévelie, et la rendirent au jour et aux voyageurs. Sur cette voie fut établie la nouvelle grande route que le Pape fit porter jusqu'à Terracine, dernière ville de ses Etats vers le midi, et que la Cour de Naples fit continuer jusqu'à Capoue. Dès 1786, cette belle route entièrement achevée étoit praticable, et faisoit un des principaux embellissemens de l'Italie moderne.

Dans le même temps qu'on travailloit à ce

grand ouvrage, on creusoit, à travers les marais, un large canal qui aboutissoit au lac de *Sogliano*, séparé de la côte par une langue de terre très-étroite. L'effet de ce canal fut si prompt et si heureux, que dès le mois d'Octobre 1778, il y avoit un terrain de 80 *rubbies* arraché aux eaux stagnantes, et propre à la culture pour l'année suivante.

Les conquêtes qu'on faisoit sur ce terrain si long-temps malheureux, devenoient d'année en année plus rapides et plus étendues. L'empire des eaux, si on peut parler ainsi, décroissoit sensiblement tous les jours. Le Pontife faisoit régulièrement un voyage tous les ans au mois de Mai, pour voir de ses propres yeux l'état des travaux, et ranimer tout par sa présence. Lors même que des débordemens inattendus avoient presque détruit toutes les espérances, on l'a vu partir, presque sans suite, de Rome pour visiter les ouvrages, donner les ordres, et prendre les résolutions qu'exigeoient les circonstances. Il ne s'est jamais découragé, et il a toujours trouvé les remèdes à des maux qui paroisoient désespérés.

Sa constance avoit été couronnée d'un

tel succès, et l'État Ecclésiastique retroit déjà tant de fruit des nouveaux ouvrages, que la Cour de Naples en conçut de la jalouzie ; (*) « Le Marquis de la Sambucca » faisoit, dit l'Auteur des Mémoires, tra- » vailler à une déduction où l'on revendi- » quoit pour Naples la propriété d'une » grande partie des Marais Pontins et de la » ville de Terracine. L'envie voyoit déjà » avec inquiétude, continue-t-il, un pays » si voisin de ce royaume couvert d'une » brillante culture ; les misérables habitans » de l'Abruzze attirés par les délices de ce » nouvel Éden ; une ville magnifique s'éle- » vant du sein des marais desséchés ; le port » de Terracine offrant un abri sûr aux pe- » tits batimens, et rivalisant avec celui de » Naples. » La déduction parut en effet, mais on n'y donna pas de suite. Le souve- » rain Pontife avoit préparé sa réponse et justifié ses droits par un savant mémoire.

J'ai peut-être donné à cet article trop d'é- » tendue. Je ne puis cependant le finir sans » vous remettre, en peu de mots, sous les

(*) Tom. I, p. 144.

yeux les inconcevables contradictions de l'Auteur des Mémoires à cet égard. Il seroit bien difficile , et peut-être même seroit-il impossible de deviner quel est son véritable sentiment. Pour dire ce que j'en pense , il me semble qu'il voudroit bien censurer le Pontife , et qu'il craint cependant de s'élever contre une opération qui , au jugement de tout le monde , a répandu un si grand éclat sur son règne. En effet , il commence son récit par louer l'entreprise de Pie VI , et il finit par la blâmer. Tous ceux qui , avant Pie VI , ont tenté le déssechement des Marais Pontins , quoiqu'avec bien moins de succès que lui , il les exalte comme les bienfaiteurs de l'humanité. Pie VI , en marchant sur leurs traces , et en les surpassant par le succès , n'a été , à l'entendre , que l'opresseur de son peuple , sans lui procurer aucun avantage réel. Ce censeur chagrin prononce hardiment que toutes les dépenses faites par le Pontife , ont été des dépenses perdues ; et d'un autre côté , il approuve la Compagnie de François qui avoit entrepris de consommer cette opération : il est fâché que , faute des fonds nécessaires , cette Compagnie ait

été obligée de l'abandonner ; il ne doute pas qu'une des premières tâches du nouveau gouvernement Romain ne soit de reprendre le travail , et de le conduire à son entière perfection. A quel excès ne mène pas l'esprit de parti !

Que Pie VI n'eût eu aucun succès , il se-
roit toujours vrai de dire que son projet
étoit grand, hardi, utile , j'ajouterois même
nécessaire ; et n'eût-il fait que le concevoir
et en tenter l'exécution , il mériteroit encore
des éloges.

Le reproche le plus spécieux que lui fait l'écrivain patriote , c'est que l'objet essen-
tiel de cette magnifique entreprise , savoir
l'épurement de l'air , n'a pas été rempli ; et
la preuve qu'il en donne , c'est que , dit-il ,
l'air y est encore pestilentiel. Mais je pour-
rois l'opposer ici lui-même à lui-même. Car
il nous apprend que *les brouillards épais*
qui couvroient tout le pays avoient presque
entièrement disparu. Je pourrois ajouter que
si l'air est encore chargé d'exhalaisons em-
poisonnées , c'est une preuve que , contre
toutes les lois physiques , ces exhalaisons ne
venoient pas du séjour des eaux corrom-

pues, et qu'ainsi la continuation n'en doit pas être imputée au Pontife. Pie VI auroit pu sans honte se tromper en ce point : ce seroit un malheur et non un sujet de blâme.

Mais je rappellerai seulement à l'Auteur philosophe, que dans de pareils desséchemens on n'éprouve pas sur-le-champ les effets salutaires qu'on doit se promettre. Au contraire, pendant les travaux l'air corrompu est dégagé par le remuement des terres, par la retraite des eaux, et ces limons fangeux ne produisent que des vapeurs plus abondantes et plus dangereuses. C'est sur ces principes qu'il fallait juger Pie VI ; mais l'auteur ne sait rien sans doute de tout cela, et il paroît que les lois de la physique ne lui sont pas plus familières que celles de la justice.

Je suis,

Monsieur,

QUATRIÈME LETTRE.

PIE considéré comme Pontife ; ses pieux établissemens ; son zèle ; la manière dont il remplissoit les fonctions Pontificales.

MONSIEUR,

Les soins du gouvernement temporel n'absorboient pas tous les instans de PIE VI. Il n'oublioit point qu'à la dignité de Prince, il joignoit celle de Pontife. Quelques personnes lui témoignoient un jour leur étonnement de la promptitude de son retour des Marais Pontins. Il leur répondit : « Je suis chef de l'Eglise, et je ne veux pas que les intérêts de tant de communautés chrétiennes et de toute la catholicité souffrent de mon absence. » Tel étoit en effet le fond de son ame ; disons mieux, tel étoit le besoin de son cœur : il aimoit tendrement l'Eglise, elle occupoit toutes ses pensées, il eût voulu ajouter sans cesse à sa gloire et à sa prospérité.

Rome chrétienne lui doit plusieurs établissements religieux. Il fit construire une église, un séminaire, une bibliothèque à l'Abbaye de Subiaco, à vingt milles de Rome ; (il avoit possédé cette abbaye avant son pontificat ;) il dota plusieurs hôpitaux, et fonda à Rome même une superbe maison où les enfans recevoient une éducation soignée, et apprennoient à fond les vérités de la religion. Ce n'est pas tout ; il manquoit une sacristie à la magnifique église de St. Pierre de Rome, et les voeux publics en demandoient une depuis long-temps. Il étoit réservé à Pie VI de remplir cette attente, il fit faire cette sacristie, et y déploya une magnificence extraordinaire. Elle a coûté plus de 1600 mille écus romains. Tout ce que l'architecture, la sculpture, la peinture et la dorure offrent de plus éblouissant, y a été comme prodigé. Si les connoisseurs, en admirant ce grand ouvrage, ont trouvé qu'il ne répondoit pas à l'église de St. Pierre dont il fait partie, c'est que cette église est un monument incomparable, et que rien ne peut l'égaler en grandeur ou en beauté.

Il étoit naturel que la philosophie moderne

censurât ces pieux établissemens. Tout ce qui tient à la religion , tout ce qui tend à la faire respecter, doit blesser les regards d'une secte qui en a conjuré la perte. Cette secte trouvera toujours à redire à tout ce que nous ferons pour l'intérêt de nos Autels. Pour lui plaire , pour obtenir ses éloges , il faudroit les détruire. Nos mystères , nos chants , nos cérémonies ne sont , si on veut l'en croire , que petitessede vue, que pusillanimité d'ame, qu'anciens préjugés. Laissons-la distiller ainsi sa rage et prouver sa foiblesse par sa malignité. Il n'en est pas moins vrai que des établissemens semblables à ceux de Pie VI, sont faits pour illustrer ceux qui les forment. Les philosophes payens regardoient comme une gloire pour le trône même , de faciliter , de propager , de rendre plus majestueux le culte des fausses Divinités. Combien plus un chef de l'église chrétienne montre-t-il d'élévation et de grandeur , combien plus montre-t-il qu'il est digne de la place qu'il occupe , lors qu'il se plait à embellir et à rendre plus imposant le culte du seul Dieu véritable Certes , il ne doit trouver de censeurs que parmi les démons. Mais les gens sensés , mai

ceux qui croient que la félicité publique est attachée à la religion , mais ceux qui pensent que donner à la religion des formes aimables , et répandre sur elle un éclat qui puisse toucher le cœur en frappant les sens, est le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes ; ceux-là , dis-je , béniront sa mémoire , et ne cesseront jamais d'être ses admirateurs.

PIE VI ne se borna pas à faire des fondations religieuses ; il consacroit une grande partie de ses jours aux nombreuses et pénibles fonctions de sa place. Dans les affaires épineuses , il consultoit toujours ces respectables congrégations de Cardinaux qui sont depuis long - tems le sénat de l'Eglise et le conseil des Papes. A son avénement, il s'étoit fait une loi de ne rien faire d'important sans prendre leur avis. Cette déférence ne l'empêchoit cependant pas de travailler par lui-même ; il en étoit capable. Personne ne connoissoit mieux que lui tous ces canons , toutes ces règles saintes dont il étoit le dépositaire ; il en faisoit une étude habituelle. On ne le vit jamais interrompre ce travail , et il s'étoit rendu par-là l'histoire de la Reli-

gion si familière , qu'il avoit présentes à l'es-
prit toutes les lois de l'Eglise , et qu'il les
citoit de mémoire comme s'il les avoit eues
sous les yeux.

Il avoit puisé dans cette étude ce zèle ar-
dent et sincère qui étoit l'ame de toutes ses ac-
tions. Ceux qui l'ont vu de près ne se rappel-
lent encore qu'avec attendrissement les mar-
ques éclatantes qu'il en a données tant de
fois ; je n'en citerai qu'un exemple :

Hontheim , Suffragant de Trèves , avoit
publié , sous le nom emprunté de *Fébronius* ,
un livre trop fameux , où les règles les plus
saintes de la discipline étoit renversées , et
qui portoit même quelque atteinte aux
principes de la Foi. Le Souverain Pontife ,
par une suite de cette condescendance et
de cette longanimité qui le caractérisoient ,
ne se pressa pas de condamner cet ou-
vrage , et voulut laisser le temps au repen-
tir. Cependant il invita l'Auteur à se rétrac-
ter , et il le fit prévenir qu'il ne pourroit se
dispenser d'employer contre lui les armes
spirituelles , s'il persistoit dans ses erreurs.
Les remontrances du Père commun des
fidèles ne furent pas inutiles. Hontheim se

rétracta solemnellement. Pie VI ne put contenir sa joie , en voyant ainsi revenir à l'Eglise un de ses enfans égarés. La veille de Noël , après la Messe de minuit , malgré ses fatigues , il monta en chaire dans l'Eglise de St. Pierre. Là , en présence de tous les Cardinaux et d'un auditoire immense , il lut avec force cette édifiante rétractation ; il réfuta les maximes erronées qui étoient échappées à l'Auteur. Il exposa avec autant de clarté que d'énergie les principes du saint Siège sur les matières dont il s'agissoit , et les vrais enfans de l'Eglise ne surent qu'admirer davantage ou de son zèle à s'élever contre l'erreur , ou de sa force à la combattre , ou enfin de sa sagesse à la ménager.

Ce zèle étoit soutenu par une conduite vraiment digne d'un successeur du prince des Apôtres. Tous les jours le Pontife célébroit les divins mystères , et dans cette action la plus sainte du Christianisme , il paroissoit comme abymé devant la Majesté suprême. Tous les jours il alloit régulièrement faire sa prière au tombeau de Saint-Pierre , le premier de ses prédécesseurs.

Là, confondu parmi la foule innombrable des fidèles, il ne se distinguoit que par son recueillement, sa ferveur et son humilité profonde. Au sortir de l'Eglise de St. Pierre, l'après-midi, il prenoit une récréation. C'étoit la seule qu'il se permit. Elle consistoit à se faire conduire à celle des Églises de Rome où le Sacrement de nos Autels étoit exposé au culte des fidèles. (Et il étoit ainsi exposé toute l'année alternativement dans les différentes Églises.) Il y entroit, et après y être resté une demi-heure en adoration, il alloit reprendre ses occupations ordinaires.

L'homme du monde qui n'est frappé que du faux éclat des grandeurs humaines, méprisera peut-être les traits que je viens de raconter, et les regardera comme des circonstances minutieuses de la vie de Pie VI; mais le sage qui juge l'homme d'après ce qu'il fait et non d'après ce qui l'entoure, les admirera; mais la piété s'empressera de les recueillir, et l'histoire les racontera avec orgueil à la postérité.

La piété de Pie VI éclatoit sur-tout dans l'exercice de ses fonctions pontificales; elle

édifia toujours la Capitale de l'univers chrétien. L'impression salutaire qu'elle faisoit sur tous ceux qui en étoient témoins se répandant de ce centre dans les différentes nations , le nom de Jésus-Christ étoit bénii par ceux même qui avoient abandonné sa religion.

Chez les anciens peuples , les dépenses du culte étoient somptueuses , les cérémonies magnifiques , et tous les dehors brillans. Le Dieu véritable se fit construire dans l'ancienne alliance le plus superbe Temple qui ait jamais existé , établit un ordre vénérable de Prêtres , commanda de nombreux sacrifices et les fêtes les plus solennelles. Le fondateur du Christianisme n'a pas aboli cet éclat extérieur , et rien n'est plus imposant dans l'histoire de l'Eglise que les description qu'on y trouve des solemnités que , dès les premiers temps , célébroient les plus saints Evêques.

L'Eglise Romaine a toujours religieusement conservé cet appareil respectable des anciennes cérémonies. Pie VI se faisoit un devoir de célébrer les solemnités de l'Eglise d'une manière digne du rang suprême au-

quel il étoit élevé, et du Dieu aux pieds duquel il portoit les vœux et les hommages de toute la Chrétienté. Représentez-vous, Monsieur, dans la pompe de ces fêtes un vieillard vénérable, dont les traits sont nobles et gracieux, dont l'âge n'a presque pas terni le teint vermeil, qui exécute tout avec facilité, et en même temps dans un esprit de piété qui se rend sensible, vous comprendrez aisément les effets que ce spectacle devoit produire, et peut-être en ressentirez-vous quelque chose vous-même.

« Rien n'étoit plus imposant, dit l'Auteur des Mémoires Philosophiques, que de voir PIE VI dans les jours d'appareil, la tête ceinte du triple diadème, paré de vêtemens d'une blancheur éblouissante que relevoit la pourpre Romaine, planant, pour ainsi dire, sur une foule d'Ecclésiastiques de tous les grades, et semblant annoncer par-là sa domination sur l'Eglise universelle... Beaucoup de spectateurs, ceux même qui sont le plus à l'abri de ces vains prestiges, n'ont pu se défendre d'une vive émotion à l'aspect de cet appareil qui entouroit la Chaire

» de St. Pierre , sur-tout pendant qu'elle a
» été occupée par Pie VI. » (*)

L'Anglois John Moore éprouva cette vive émotion. « Jamais , dit cet Anglois , aucune cérémonie ne fut mieux calculée pour frapper les sens et l'imagination , que celle du Souverain Pontife donnant la bénédiction du haut de la tribune de St. Pierre ; quant à moi , si je n'avois reçu , dès l'enfance , de fortes préventions contre l'acteur principal et de cet magnifique représentation , j'aurois été en danger de lui payer une sorte de tribut de respect , peu compatible avec la religion dans laquelle j'ai été élevé. » (**)

Je ne puis m'empêcher de vous citer encore la description pompeuse que fait un protestant philosophe de la cérémonie de l'Ascension. » Pie VI monta sur le fauteuil qui lui est destiné , et fut porté en pompe à la *Loggia* , espèce de tribune qui est au-dessus de l'entrée de l'Église de St. Pierre. Le moment où l'on tira le rideau

(*) Tom. 2 , p. 103.

(**) Tom. I , p. 105.

» intérieur de cette tribune , et où l'on avan-
» ça jusqu'à la balustrade le siége sur lequel
» le Pape étoit assis , fut celui où l'on en-
» tendit la salve d'artillerie du Château St.
» Ange , et le son des cloches de Rome mi-
» ses en branle toutes à la fois. Au même
» instant , la place de St. Pierre , où les gar-
» des du Pape étoient en parade , retentit
» d'une musique guerrière , et au bruit écla-
» tant des timbales et des trompettes , se
» mêlèrent les acclamations d'un nombre
» prodigieux de spectateurs enivrés d'en-
» thousiasme. Un calme profond fait
» ensuite place à cet ébranlement univer-
» sel , à ce mélange étourdissant de sons et
» de cris. Alors le Pape se lève de son siége.
» Devant lui , au même instant , toute cette
» foule immense tombe à genoux. Il élève
» ses regards , il étend ses bras vers le ciel ,
» rapproche ensuite , avec une religieuse
» lenteur , ses mains de sa poitrine , les dé-
» ploie de nouveau comme pour répandre
» sur Rome et sur l'univers la bénédiction
» qu'il vient d'obtenir du ciel , et disparaît
» de la tribune. » (*)

Croire que tout cet appareil n'étoit dans le Pontife qu'une vaine représentation , et ne produisoit sur les spectateurs aucun effet religieux , c'est en même temps une injustice et une erreur démentie par le même témoin oculaire et non suspect , que je viens de citer. « On ne voyoit , dit-il , en parlant » d'une cérémonie semblable , on ne voyoit » de toute la personne de Pie VI , que ses » mains jointes posées sur l'autel , et sa tête » nue ornée de ses cheveux blancs. Dans » cette attitude , il prioit à voix basse , et » ses yeux élevés vers le ciel , étoient humectés des larmes de la componction. » Tous ses traits portoient l'empreinte de » la dévotion la plus fervente. Pourroit-on » s'étonner qu'une scène si bien conçue , » disposée avec tant d'ordre dans tous ses » détails , produisit sur la foule rassemblée , » sur le peuple , l'effet qu'on s'en étoit promis ; il étoit si général , si profond , qu'il étoit impossible de n'en pas être vivement ému... Dès qu'on eut annoncé l'approche du Pape avec le St. Sacrement (c'étoit le retour de la procession de la Fête-Dieu) le peuple s'étoit précipité contre terre ,

» s'étoit frappé la poitrine , avoit ensuite
» élevé vers le Pape qui s'approchoit du
» St. Sacrement , ses yeux respectueuse-
» ment attendris. » L'Auteur des Mémoi-
res Philosophiques avoue que la vénération
qu'inspiroit l'exemple éclatant des vertus que
le Pape donnoit , ont retardé chez le peuple
Romain les progrès de la philosophie , et
empêché que ce peuple ne fût *mûr* pour la
liberté.

Ce respect pour la personne de Pie VI
commença dès la première année de son Pon-
tificat. Cette première année le nouveau
Pape célébra avec une pompe extraordi-
naire , le Jubilé annoncé en plein Consis-
toire au mois d'Avril 1774 , par Clément
XIV , déjà atteint de la maladie lente dont
il mourut.

Le Jubilé ou l'*Année Sainte* fut établie en
1300 , dans le dessein de sanctifier l'institu-
tion profanée des jeux séculaires de l'ancienne
Rome. Ainsi , d'abord il ne devoit se célé-
brer que la première année de chaque siè-
cle. Clément VI ordonna qu'il auroit lieu
tous les cinquante ans , et Sixte-Quint en
fixa le retour de 25 ans en 25 ans ; ce qui
depuis s'est toujours pratiqué.

Cette année est appellée l'*Année Sainte*, parce que tous les fidèles y sont encore plus spécialement pressés de travailler à leur sanctification. C'est une invitation générale à la pénitence, un renouvellement universel. L'Église, à cette époque, ouvre tous ses trésors à ses enfans, et par des instructions plus souvent répétées, par des prières plus longues et plus ferventes, par des exemples plus imposans, elle tâche de les en rendre dignes. Le Jubilé a toujours produit les plus heureux effets.

Celui que célébra Pie VI est remarquable. Les fidèles de Rome, de l'Italie, et même des nations étrangères, rassemblées pour cette grande solemnité, furent édifiés de voir le chef de l'Église à leur tête, et le premier aux saints exercices de dévotion. Accoutumés à ne voir que des Pontifes courbés sous le poids des années, remplir d'un air pénible leurs fonctions publiques, souvent longues et fatigantes, les Romains admirèrent avec quelles graces Pie VI remplissait les mêmes fonctions.

Ce fut dans une des cérémonies publiques de ce Jubilé, qu'on entendit une voix qui

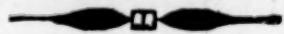
crioit dans un moment d'enthousiasme ; *quanto è bello ! quanto è bello !* Qu'il est beau ! qu'il est beau ! et qu'une autre voix reprit aussi-tôt ; *tanto è bello quanto è sancto*, il est aussi saint qu'il est beau. Le françois ne rend que foiblement l'énergie des paroles italiennes. Vous pouvez cependant en conclure aisément et la dignité de l'appareil dans lequel PIE VI se montroit, et la haute opinion que l'on avoit déjà de lui.

Voilà, Monsieur, le Pontife que la Providence avoit placé à la tête de son Église, pour la gouverner dans ces temps difficiles; mais vous ne l'avez encore vu, si je puis ainsi parler, qu'à moitié, car je ne vous l'ai montré encore que dans Rome ou dans l'État Ecclésiastique. Je vous le ferai voir bientôt dans ses rapports avec les puissances étrangères et ces rapports ne feront que développer davantage sa grande ame et son grand caractère.

Je suis ,

MONSIEUR.

CINQUIÈME LETTRE.

*AFFAIRES de Toscane.*

M O N S I E U R ,

Je ne sais si vous aurez été frappé d'une singularité qui me paroît remarquable. D'un côté, les Princes de l'Europe venoient rendre hommage à Pie VI dans la capitale du monde Chrétien ; et de l'autre, ils cherchoient à le contrister dans leurs propres États. D'un côté, dis-je, ils témoignoient au Pontife un respect dont leur cœur paroissoit véritablement pénétré, et de l'autre ils ne cessoient de l'abreuver d'amertumes. Ce n'est pas tout : tandis que les Puissances Catholiques ne craignoient point d'affliger le Pape par des dégoûts multipliés, des Rois étrangers à l'Église Romaine le consoloient par leurs égards et leurs ménagemens. Je vais entrer dans quelque détail à ce sujet.

Rome, pendant le règne de Pie VI, a vu dans ses murs quarante Princes ou Prin-

cesses, tous étrangers, et tous pleins de vénération pour le Souverain Pontife. Parmi ces illustres voyageurs, on compte Joseph II Empereur d'Allemagne, Paul I.^{er} Empereur de toutes les Russies, sous le nom de Comte du Nord, Gustave-Adolphe Roi de Suède, les Princesses de France, plusieurs des Princes d'Angleterre, fils de George III, et son auguste Frère le duc de Gloucester. Pie VI les reçut en Prince et en Pontife, et leur donna sur-tout la plus haute idée de ses vertus apostoliques. Poli avec dignité et grand avec modestie, il savoit allier ce qu'il se devoit à lui-même et à sa place, avec les égards qui sont dûs par-tout au sang auguste des Rois. Le détail de la réception qu'il leur fit ne peut entrer dans un *Précis*. Vous remarquerez seulement qu'aucun Pontife Romain n'avoit été plus honoré, et n'avoit plus mérité de l'être ; que jamais encore, aux plus brillantes époques de la grandeur pontificale, je parle de la grandeur temporelle, le trône des Souverains Pontifes n'avoit reçu plus d'hommages qu'à la veille de sa chute, il sembloit qu'on se hâtât, comme par un pressentiment se-

cret, de contempler la capitale du monde Chrétien dans cet ancien éclat dont elle étoit sur le point d'être dépouillée, et qu'on voulût encore voir Rome avant qu'elle cessât, pour ainsi dire, d'être Rome.

PIE VI ne perdoit pas de vue l'intérêt de la Religion dans l'accueil qu'il faisoit à ses augustes hôtes. Il tâcha d'éclairer les Princes Catholiques sur les projets de la Philosophie qui s'efforçoit, par tous les moyens possibles, de les soulever contre la Religion et contre le saint Siège. Quant aux Princes séparés de la communion Romaine, le Pontife, par ses manières atfables, honnêtes et même respectueuses, par ses discours qui ne respiroient que la charité, par l'exemple de la piété la plus sincère, affoiblit, s'il ne détruisit pas même entièrement, les préventions et les préjugés qu'ils avoient sucés avec le lait. Plusieurs quittèrent Rome et le Pontife, avec moins d'aversion pour le saint Siège et pour la Religion Catholique. De ce nombre fut Gustave-Adolphe qui, non content d'avoir assuré PIE VI que les Catholiques de ses Etats *jouissoient et jouiroient toujours de sa protection particulière*,

dit au Cardinal Antonelli ; *si Dieu prolonge ma santé et mes jours, j'espère faire encore plus en leur faveur.* C'est ce même Gustave qui, témoin de la manière dont le Pape célébroit les religieuses solemnités de la Semaine Sainte, disoit tout haut « Que les » Protestans avoient tort de critiquer la » pompe des cérémonies, et que puisque » la Religion étoit nécessaire, on faisoit » bien de l'entourer de tout ce qui pouvoit » la rendre auguste et imposante. »

La joie que Pie VI éprouvoit de cette espèce de succès, étoit bien tempérée par les peines que lui causoient les Princes Catholiques. Dès le commencement de son Pontificat, ils lui donnèrent des dégoûts : ce fut à l'occasion de l'abolition de la Société des Jésuites par Clément XIV.

L'Espagne et la France s'acharnoient à poursuivre les infortunés débris de cette Société éteinte sous le Pontificat précédent. Catherine II et le Grand Fréderic les accueilloient au contraire. Ces Princes désiroient favoriser l'éducation publique, en la confiant à des maîtres qui avoient fait leurs preuves en ce genre, et ils demandoient au

Pape toutes les permissions nécessaires pour pouvoir les fixer dans leurs états. Pie VI n'étoit pas fâché dans le fond que le Roi de Prusse et l'Impératrice de Russie fussent dans de pareilles dispositions. Il avoit dans le cœur de protéger lui-même , autant que les circonstances le permettroient , une Société célèbre , qui avoit été toujours en but aux ennemis de la Foi , à cause de son zèle et de ses innombrables services; une Société qui , sacrifiée trop légèrement et peut-être par haine , laissoit un grand vide après elle , et qu'on devoit regretter bientôt et presque généralement. Mais la France et l'Espagne s'opposoient à ce qu'il suivit les mouvemens de son cœur , et à ce qu'il se rendit aux vœux de Fréderic et de Catherine. Elles ne virent pas avec indifférence qu'il eût permis aux Jésuites de la Russie Blanche de rester dans leur ancien état , et qu'il eût adressé à ce sujet plusieurs Brefs à l'Evêque *in partibus* de Mallo , établi à Mohilow avec le titre de Visiteur Apostolique. Elles furent sur - tout offensées de ce que l'Evêque de Mallo , donnant aux Brefs plus d'extention qu'ils n'en avoient , permettoit aux Jésuites de recevoir

des novices. De là des plaintes et des réclamations éternelles de la part de ces Cours. Leurs Ambassadeurs ne donnoient, pour ainsi dire, pas de relâche au Pontife, et le pressoient sans cesse de faire exécuter dans la Prusse et dans la Russie le Bref de son prédécesseur. Pie VI savoit très-bien qu'il devoit des ménagemens à ces Couronnes, mais il sentoit aussi qu'il ne pouvoit consentir à leurs désirs sans offenser Catherine, protectrice déclarée des Jésuites. Sa sagesse lui fournit un tempérament qui lui réussit.

Pour contenter l'Impératrice, il n'exigea pas de l'Evêque de Mallo la rétractation formelle que demandoient les Cours Catholiques, et dont Catherine ne vouloit pas entendre parler. Il érigea aussi, suivant les vœux de la Princesse, Mohilow en Archevêché pour l'Évêque de Mallo, et lui donna le Coadjuteur qu'elle désiroit, le Jésuite Benilawski. D'un autre côté, il satisfit les Rois de France et d'Espagne, en leur adressant une déclaration dans laquelle il regarde la suppression des Jésuites comme irrévocable. Il ne fit pas sans doute alors tout ce qu'il désiroit, mais il gagna au moins du temps.

temps. Les esprits devinrent , à la longue , moins irrités et moins exigeans. Les Jésuites ont subsisté jusqu'à nos jours , et subsistent encore dans la Russie. Il s'établit même à cette époque des relations amicales entre Pie VI et Catherine II. Ces relations avoient pour objet la réunion si désirée des deux Églises. Des obstacles survenus et le malheur des circonstances l'empêchèrent. Elle est peut-être réservée au successeur de Pie VI et au Fils de Catherine , qui paroît désirer et poursuivre aujourd'hui l'accomplissement de ce grand projet.

Cet orage n'étoit pas appaisé qu'il s'éleva plus près du St. Siège et dans le centre même de l'Italie , une nouvelle tempête qui devoit avoir des suites bien plus funestes, si la Providence ne l'eût appaisée.

Léopold , Grand-Duc de Toscane , ordonna , dès 1775 , que tous les biens ecclésiastiques situés dans ses états fussent assujettis aux mêmes contributions que les autres , et fixa en même temps l'âge auquel les sujets pourroient être admis dans un ordre religieux. L'année suivante , il supprima les Hermitages. En 1778 il renouvela les an-

ciennes prétentions de la Toscane sur le Duché d'Urbin , fit prendre des renseignemens sur le nombre des Religieux des deux sexes , ainsi que sur leurs revenus , et il leur enjoignit à tous , sans exception , de donner à la jeunesse les premiers élémens des sciences.

PIE VI vit avec douleur des entreprises jusqu'alors inouies. Ce qui ne concernoit que les intérêts temporels , le touchoit peu. Mais le zèle du Grand-Duc pour les réformes alarmoit le zèle du Pontife pour la Religion. PIE VI y appercevoit l'annonce de réformes ultérieures , beaucoup plus dangereuses. Il ne pouvoit d'ailleurs s'empêcher de voir dans ces innovations un défaut radical , celui d'une autorité compétente. Car il étoit du devoir de Léopold de n'agir que de concert avec le St. Siège dans les affaires qui intéressoient l'Église autant que l'État.

Léopold , il en faut convenir , ne vouloit pas de schisme. « Il sentoit dit l'Auteur des Mémoires Philosophiques , cet aveu est remarquable , il sentoit que la Religion étoit pour le Trône une alliée précieuse à ménager , et qu'elle offroit à l'autorité

(*)

» temporelle un appui et un supplément. Il
» vouloit seulement qu'elle ne fût pas sa ri-
» vale. » (*) Comme s'il eût eu quelque chose
à craindre des principes du Christianisme,
des lois fondamentales de l'Eglise Catholi-
que, des prétentions du St. Siége et du chef
actuel de l'Église, de ce chef dont les sen-
timens étoient si connus, et dont l'esprit de
modération ne peuvoit être un problème.
Quoi qu'il en soit, le Grand-Duc, tout en
redoutant le schisme, étoit poussé directe-
ment vers le schisme, qui sans la prudence
de PIE VI auroit été consommé.

Celui qui l'y pousoit davantage étoit Sci-
pion Ricci, Evêque de Pistoia en Toscane.
C'étoit un homme hardi et entreprenant par
caractère, amateur des nouveautés, nova-
queur lui-même, entiché des principes de
l'Evêque d'Ypres qu'il avoit de beaucoup
dépassé. Il étoit d'ailleurs irrité personnel-
lement contre le St. Siége qui ne lui avoit
accordé ses bulles que sur une rétractation
formelle de ses erreurs. Cet Evêque fanati-
que par philosophie, car de Janséniste il étoit

(*) Tome 2, pag. 4.

devenu en effet philosophe ; cet Evêque , dis-je , de l'aveu du Souverain , prit dans son petit diocèse l'initiative des réformes. Il essaya les plans qu'on avoit le projet de réaliser dans tout le Grand Duché.

Le Pape se contenta pour lors de lui écrire un Bref afin de le rappeler à son devoir. Le Bref étoit plein de douceur. Cependant , quelque modérées qu'en fussent les expressions , le Grand-Duc s'en tint offensé , et prenant un ton de hauteur , il demanda *une satisfaction prompte et éclatante* , ordonna à son Ministre à Rome de se retirer sur le champ si elle étoit refusée , et menaça enfin d'une rupture ouverte. Pie VI ne se laissa pas intimider. Mais le Cardinal Corsini eut avec le Ministre Toscan à Rome des explications qui rapprochèrent les esprits , et cette affaire fut assoupie pour quelque temps.

Ce n'étoit qu'une trêve. Léopold ne tarda pas à la rompre en recommençant ses tentatives contre la discipline ecclésiastique. Mais les plus grands coups furent portés en 1786 par le trop fameux Synode diocésain que tint l'Évêque de Pistoia , et dont le Grand-Duc approuva les extravagantes décisions.

La discipline de l'Église y étoit renversée de fond en comble, la Foi attaquée dans les points les plus importans ; les droits sacrés des Souverains s'y trouvoient compromis, et les principes les plus révolutionnaires consacrés. Rome ne pouvoit se dispenser de parler. Elle parla et le Prélat tout-à-la-fois impie et séditieux fut proscrit solemnellement.

Le chef de l'Église, en défendant la Religion, vengeoit aussi la cause de tous les Souverains. Le Grand-duc de Toscane, loin de se réunir à lui, voulut s'emparer de l'honneur de la réforme, déjà si avancée par l'Évêque Ricci. Il annonça un Synode général dont l'objet, disoit-il dans sa lettre circulaire, étoit de prévenir les divisions qui pourroient résulter des Synodes particuliers. Il ajouta que son intention étoit d'établir pour toute la Toscane une parfaite uniformité dans les matières ecclésiastiques. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Le Synode général étoit destiné dans les vues de l'Évêque de Pistoïa qui en avoit donné l'idée, et dans celles du Grand-Duc, à généraliser les réformes déjà exécutées, en y

en ajoutant de nouvelles ; mais il fut véritablement le terme de ces réformes. Les trois Archevêques de Florence , de Pise et de Sienne , et dix Évêques refusèrent constamment leur adhésion , et rien ne put ni les gagner ni les ébranler. Léopold modéré par caractère ne fut qu'affligé de ces contradictions. Ricci s'en indigna , mais le Grand-Duc le consola un peu par la place bien extraordinaire pour un Évêque , de Surintendant des biens des Monastères supprimés , dont il l'investit.

La fermeté des Évêques Toscans avoit donné quelque relâche au Pape dans ses démêlés avec le Grand-Duc ; un incident vint les réveiller. Pie VI , sur la demande de Léopold , avoit consenti à l'érection de Pontremoli en évêché. Mais ce Prince lui ayant proposé quatre candidats , le Pape avoit cru devoir choisir celui qui étoit porté le dernier sur la liste , parce que celui qu'on y avoit mis le premier avoit des opinions plus que suspectes , et que la conscience du Pontife ne lui permettoit pas de mettre un homme de cette espèce à la tête d'une Église. Léopold insista pour que le Pape donnât la

préférence au premier , dit qu'il le protégeoit d'une manière particulière , et que si cet Ecclésiastique n'étoit pas institué , *il regarderoit ce refus comme une suite des personnalités offensantes , et des hostilités qu'il essuyoit continuellement , disoit-il , de la Cour de Rome.* Il alla jusqu'à menacer , comme il avoit déjà fait en faveur de Ricci , d'en venir à une rupture formelle , pour soutenir les droits de sa souveraineté , et ajouta que s'il n'obtenoit pas de satisfaction , il rappeleroit son Ministre Pie VI , loin d'être effrayé par ces menaces , envoya à son Nonce de Florence des instructions très-énergiques. Il lui donna même ordre de se retirer lui-même si la Cour de Toscane renouveloit ses instances et ses menaces. Ce courage fut couronné du succès. Léopold s'adoucit , et fit assurer le Pape qu'il n'avoit jamais eu l'intention de rien dire qui lui fût désagréable , et qu'il étoit loin de vouloir en venir à une rupture.

Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Un édit du Grand-Duc , en date du 20 Septembre 1788 , renouvela toutes les querelles. Par cet édit , Léopold abo-

lissoit la nonciature dans ses États , et statuoit , entre autres choses , qu'il n'y auroit plus d'appel au St. Siège ; que les causes ecclésiastiques seroient portées en première instance à l'Évêque , et que définitivement elles seroient décidées par le Métropolitain.

La nonciature ne tient pas à la religion , et n'est pas un point de la discipline ecclésiastique. Mais , par rapport à la Toscane , c'étoit un droit ancien accordé par les Souverains , confirmé par un long usage , et dès-lors il étoit odieux de l'abolir sans motif et sans en avoir prévenu le Pape. Aussi le Pontife fit-il des réclamations. Léopold , loin de les écouter , poussa les choses aux derniers excès , et exigea même qu'on lui remit tous les papiers de la Nonciature. Pie VI répondit « qu'il aimeroit mieux souffrir » quelque violation que ce fût , plutôt que « de descendre à une pareille bassesse ; que « les papiers d'un Ministre étranger sont « encore plus sacrés que sa personne ; que « cependant par amour pour la paix , il « communiqueroit tous ceux qu'il pouvoit « communiquer. »

Le Pape joignit à ce langage énergique

d'autres réclamations contre les atteintes portées par le dernier édit. Ces réclamations déplurent, et le courrier qui les avoit portées revint à Rome sans réponse. Ce n'est pas tout. Ricci, pour insulter au Pontife, fit imprimer les actes de son Synode. Le Grand-Duc publia bientôt après ceux du synode provincial qu'il avoit convoqué à Florence l'année précédente, et il y ajouta une longue apologie faite par le petit nombre d'Évêques qu'il avoit su mettre dans les intérêts de ses innovations, avec une réfutation plus longue encore de ce qu'il appeloit les prétentions de la Cour de Rome. Toute l'année 1789 se passa au milieu de ces orages.

Les choses en étoient là lorsque Joseph II mourut, le 22 Février 1790. Alors tout changea de face. Léopold fut appelé au trône impérial. La régence provisoire qu'il avoit nommée avant son départ, laissa aux Archevêques de Florence, de Pise et de Sienne, la faculté de rétablir tout ce qui avoit été détruit. L'ancien ordre reparut en un instant. Ricci privé de son protecteur ne pouvoit plus jouer aucun

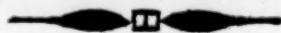
rôle ; son règne étoit passé ; il se retira dans son diocèse où il se mit à exercer une sorte de primauté ecclésiastique, qu'il s'étoit arrogée de sa propre autorité. Ce manège ridicule ne dura pas long-temps. Le nouveau Grand-Duc, dès son arrivée, loin de favoriser l'hypocrisie et la vanité de ce brouillon, l'obligea à se démettre de son évêché, et en annonça lui-même l'agréable nouvelle à Pie VI, par une lettre très affectueuse. Ce fut ainsi que se termina cette affaire qui, comme nous l'avons dit, auroit pu avoir des suites bien plus fâchées.

Je m'étois proposé de vous exposer aujourd'hui les démêlés de Pie VI avec Joseph II, démêlés qui eurent lieu à peu près dans le même temps que les disputes dont je viens de vous parler ; mais je m'apperçois que ma lettre est déjà assez longue ; je remets donc à une autre fois à vous rendre compte de ces nouveaux orages.

Je suis,

MONSIEUR,

SIXIÈME LETTRE.



*DÉMÉLÉ de PIE VI, avec JOSEPH II.
Voyage de Vienne.*

MONSIEUR,

Les deux frères, l'Empereur Joseph et Léopold, Grand-Duc de Toscane, agissoient de concert et paroissoient suivre les mêmes influences, celles de la philosophie. Tous deux donnoient dans le même temps les plus vives inquiétudes au Souverain Pontife sur la destinée de la Religion dans leurs États respectifs. Léopold avoit des formes plus douces et une tête plus calme. Joseph étoit plus hardi, plus entreprenant, plus fécond en projets, et il les poussoit sans en craindre les conséquences. « Depuis » long-temps, dit l'Auteur des Mémoires, « (*) il méditoit sous la tutelle d'une mère » impérieuse et beaucoup moins philoso-

(*) Tom. I, p. 226.

» phe que lui, de vastes plans dont son
» impatience auroit voulu hâter l'exécu-
» tion. Et parce qu'il y avoit long-temps
» songé, il crut les avoir mûris, ou plutôt
» jugeant le reste de l'Europe et ses peu-
» ples par lui-même, il crut que tout étoit
» mûr pour ses projets. » Heureusement
qu'elle n'existoit pas cette maturité, ou en
d'autres termes, cette corruption générale
qu'il imaginoit, et sur laquelle il fendoit
principalement le succès de ses plans. L'As-
semblée nationale de France et les Jacobins
y ont été également trompés.

Cependant, plein de cette idée chimé-
rique, Joseph II annonça, dès son avéne-
ment au trône, le dessein formé de boule-
verser toute la discipline ecclésiastique.
Ce rempart une fois renversé, il espéroit
ne plus rencontrer d'obstacle. Bientôt en
effet les innovations se succédèrent rapi-
dement les unes aux autres, sans qu'il fût
possible de marquer le terme où le Prince
s'arrêteroit. Dès 1781, il parla de donner plus
de liberté à la presse, et il fit dresser le tableau
de tous les revenus ecclésiastiques du Mila-
nois et du Mantouant. La même année il fit

paroître deux Édits qui assujettissoient à des formes gênantes et presque impossibles à remplir, l'admission des Brefs, des Bulles et des Rescrits de la Cour de Rome. Par un autre Édit, il déclara qu'à l'avenir les Ordres Monastiques ne seroient plus exempts de l'autorité des Évêques, et que le Pape n'auroit plus sur eux de juridiction immédiate. Pie VI n'opposa à ces Édits que des représentations, et sur de nouvelles entreprises de la part de l'Empereur, il n'employa encore que le même moyen. Joseph ne fut pas touché de remontrances paternelles du Pontife, et il répondit séchement au Nonce: « Je ne demande point conseil sur les affaires de mes États qui ne regardent que mes propres sujets, et sur des objets purement temporels. »

A la faveur de cette distinction, du temporel et du spirituel, Joseph croyoit pouvoir tout ce qu'il se permettoit. Le mal faisoit tous les jours de nouveaux progrès, et on n'y voyoit pas de remède. Le Pape prit alors un parti extraordinaire que le zèle seul pouvoit lui inspirer. Il se détermina à aller lui-même conférer en personne

avec le Chef de l'Empire. Il espéra que le Prince ne résisteroit pas en face au Père commun des fidèles qui ne lui tiendroit que le langage de la douceur et de la vérité , et qui d'ailleurs , étoit décidé à faire tous les sacrifices que la Foi lui permettroit de faire.

Le projet du voyage de Vienne avoit d'abord été tenu secret. On s'étoit contenté de le communiquer à l'Empereur qui avoit fait une réponse très-affectueuse au Pontife. Dès qu'il fut divulgué , et que les Ministres de France et d'Espagne en eurent connoissance , ils se réunirent pour tâcher d'en détourner le Pape. Ils le lui représenterent à la fois comme inutile et comme contraire à sa dignité. Plusieurs Cardinaux tinrent le même langage , et les neveux , dans le dessein de le dissuader , firent parler leurs larmes. Rien ne put ébranler Pie VI , qui croyoit ce voyage commandé par l'intérêt de la Religion. Il consulta cependant encore les mêmes Cardinaux dont il avoit déjà pris les conseils. Ils le confirmèrent dans sa résolution , et dès lors elle fut irrévocable. On n'en douta

plus, après cette belle réponse qu'il fit à ceux qui lui représentoient les dangers, et les affronts auxquels il alloit être exposé dans le voyage. « Je vais à Vienne, dit-il, » comme j'irois au martyre ; pour l'intérêt » de la Religion, nous devons exposer la » vie même. Il ne nous est pas possible » d'abandonner le vaisseau de l'Église dans » les orages les plus violens. Peu importe » que les Ministres Impériaux me ridicu- » lisent. Leurs sentimens sont connus. Ne » savons-nous pas que nous devons pa- » roître insensés pour J. C. ? »

Tous les apprêts du voyage étant achevés, Pie VI tint le 25 Février 1782 un Consistoire, dans lequel il régla que pendant son absence, le gouvernement seroit entre les mains du Cardinal-vicaire Colonna ; que dans le cas où il viendroit à décéder hors des murs de Rome, le Conclave pour le choix de son successeur seroit tenu dans cette capitale du monde Chrétien ; et comme le Cardinal Pallavicini se trouvoit alors dans un état alarmant, le Pape désigna, dans un billet cacheté, celui qui devoit en cas de mort, succéder à ce

Cardinal, dans la place de Secrétaire d'État.

Après le Consistoire, il fit venir le Comte Onesti, son neveu, et en lui remettant son testament, il lui dit : « Si je meurs pendant ce voyage, vous verrez ici mes dernières volontés. Souvenez-vous de moi dans vos prières. Adieu. » Le neveu parut extrêmement attendri, et le Pape se détourna pour lui dérober les larmes qu'il répanoit lui-même.

Le 26 Février, pendant le silence de la nuit, Pie VI descendit au tombeau des Sts. Apôtres dans l'Église de Saint Pierre, implora leur assistance, et célébra l'Office Divin. Le jour suivant, qui étoit le jour fixé pour son départ, il se rendit encore, de grand matin, dans la chapelle du Vatican, passa de là à l'Église de St. Pierre, y entendit la Messe, et reçut, dans la sacristie, les adieux du Comte et de la Comtesse du Nord qui, après lui avoir fait de magnifiques présens, l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture. Il y monta en présence d'un peuple immense qui lui demandoit, à grand cris, ses dernières bénédictions. De bruyantes acclamations l'accompagnèrent à travers toutes les

rues de Rome. Les vœux qu'il emportoit paroisoient ardens, sincères, unanimes. J'ai recueilli avec plaisir ces détails de l'Auteur patriote lui-même.

Le Souverain Pontife, avant de quitter sa ville capitale, fit un dernier acte de dévotion. Il s'arrêta à la porte des Pères de l'Oratoire de Ste. Marie de *Vellicella*, fit ses prières dans l'Église, et sortit de la ville. Une foule de peuple le suivit jusqu'à la première poste.

PIE VI est donc parti de Rome. Ne craignons pas pour lui. Cette fois il doit y rentrer.

J'en entreprendrai pas de vous décrire tous les hommages qu'il reçut sur sa longue route. Un peuple innombrable bordoit presque tous les chemins par lesquels il devoit passer. Les Prêtres, les Evêques, les Archevêques, la Noblesse, les Princes, en un mot, les citoyens de tous les ordres venoient en foule lui rendre leurs respects, et lui former le plus honorable cortége. Son voyage étoit un triomphe. Mais je ne puis m'empêcher d'arrêter un instant vos regards sur une scène touchante qui doit intéresser toute ame sensible. A Césène, lieu de sa naissance, PIE VI se trouva entouré de sa fa-

mille et de ses parens des deux sexes et de tous les âges. Il leur témoigna à tous la joie qu'il ressentoit de se voir au milieu d'eux. L'étiquette sévère qui isole constamment le Souverain Pontife fut écartée par son ordre. Hommes, femmes, enfans, tous furent admis à sa table. Tous étoient flattés, sans doute, mais Pie VI étoit attendri.

Ce fut dans cette ville qu'il donna audience au Comte de Zambeccari, nommé Plénipotentiaire du Roi d'Espagne pour le complimenter sur son voyage. Charles III lui écrivit de sa propre main : « Je porte en- » vie à l'Empereur, lui disoit-il, de ce qu'il » va avoir le bonheur de vous posséder à » Vienne. Je ne désirerois rien tant que de » pouvoir jouir d'un pareil bonheur. »

Il reçut à Ferrare, une lettre de l'Empereur, dans laquelle ce Prince lui disoit : « J'attends votre visite ; mais je vous prie » d'accepter mon Palais ; ce qui sera beau- » coup plus commode pour vous et pour » moi, puisqu' comme nous aurons bien » des choses à traiter ensemble, il ne faut » pas donner au public malin le plaisir de » compter le nombre de nos conférences. »

Il poursuivit sa route. L'empereur et son frère l'Archiduc Maximilien allèrent au devant du Pontife à quelque lieues de Vienne. Aussi-tôt qu'ils apperçurent sa voiture, ils mirent pied à terre. Le Pape de son côté se hâta de descendre. L'accueil fut de part et d'autre extrêmement affectueux. Le Pape embrassa l'Empereur : ils répandirent l'un et l'autre des larmes d'attendrissement. L'Empereur prit le Pape dans sa voiture, et lui donna la droite. Ils entrèrent ainsi tous deux dans Vienne le 22 Mars 1782. La marche fut très-pompeuse. Tous les citoyens remplissoient les rues. Les Autrichiens trouvèrent le Pontife très-prévenant. Ils distinguèrent dans ses traits un mélange de noblesse, d'affabilité et de modestie qui les enchantait. Ils lui firent tant d'acclamations, leur enthousiasme fut porté à un tel point qu'il est possible que l'Empereur en ait conçu, comme on l'a dit, de l'humeur et de la jalouse.

Cet empressement pour le Pape dura pendant tout le séjour de sa Sainteté à Vienne. On accourroît pour le voir et pour le contempler des parties les plus reculées des

États héréditaires. Le cours du Danube étoit souvent obstrué par la foule des barques qui remontoient ou descendoient. L'affluence étoit si prodigieuse dans Vienne qu'on craignit pendant quelque temps de manquer de subsistances. Le peuple se presoit par vingt et trente mille dans les rues qui aboutissoient à la résidence de PIUS VI. Plus d'une fois par jour le Pontife étoit obligé de paroître à son balcon pour donner sa bénédiction à la foule impatiente de la recevoir. A peine cette foule étoit-elle congédiée qu'on la voyoit remplacée par un autre aussi nombreuse, et qui imploroit le même bienfait avec autant d'ardeur.

Les papiers publics du temps racontèrent à ce sujet une anecdote assez plaisante. Un paysan étoit venu de soixante lieues pour voir le Pape. En arrivant il fut se placer sans façon dans une des salles de l'appartement où étoit logée sa sainteté. Que venez-vous faire ici ? lui demande un des gardes. — Je viens voir le Pape. — Ce n'est pas ici que vous le verrez. Sortez. — Non pas, j'attendrai jusqu'à ce qu'il paroisse. Je ne suis pas pressé, moi; faites, faites ce que vous avez

à faire. — Il s'assied et mange son pain fort tranquillement. Il y avoit quelques heures qu'il attendoit ainsi, lorsque l'Empereur, instruit de sa persévérance, l'introduisit lui-même chez le Pape. Le Pape reçut fort bien l'empressé villageois, lui donna sa main à baiser, sa bénédiction, et en outre une des médailles qu'il avoit apportées de Rome. Le paysan au comble de la joie disoit, en se retirant : *ils ne m'avoient pas dit que le Pape donnoit de l'argent à ceux qui alloient le voir.*

PIE VI donnoit à Vienne le même spectacle de piété qu'il avoit coutume de donner à Rome. Il y inspiroit également le respect pour sa personne et pour ses vertus. En le voyant, le spectateur éprouvoit souvent, comme malgré lui, un sentiment religieux. Voici ce qu'en disoit un Luthérien, témoin oculaire : « Le Pontife se courbe vers la terre, élève ses bras vers le ciel, dans l'attitude d'un homme profondément persuadé qu'il y porte les vœux de tout un peuple, et qui exprime dans ses regards, l'ardent désir qu'ils soient exaucés. Qu'on se représente ces fonctions remplies

» par un vieillard d'une taille majestueuse,
» de la phisionomie la plus noble et la plus
» agréable, et qu'on se défende d'une vive
» émotion, voyant cette foule immense se
» précipitant à genoux au moment où la
» bénédiction lui est donnée, et la rece-
» vant avec le même enthousiasme qui pa-
» roît animer celui de qui elle la reçoit.
» Pour moi, je l'avoue, je conserverai toute
» ma vie l'impression de cette scène. J'ai
» vu plusieurs fois le Pontife au moment où
» il donnoit sa bénédiction au peuple de
» cette Capitale. Je ne suis pas Catholique,
» je ne suis pas facile à émouvoir ; mais je
» dois assurer que ce spectacle m'a attendri
» jusqu'aux larmes. »

Le Pape suppléa l'Empereur dans la tou-
chante cérémonie du Jeudi-Saint, où en
mémoire de ce qui se passa lors de l'institu-
tion de la Cène, la Grandeur Souveraine a
coutume de s'abaisser jusqu'à laver les pieds
de douze vieillards indigents, et à les servir
à table. L'Empereur donna à chaque pauvre
vingt ducats, et Pie VI une médaille d'or et
une médaille d'argent. Le jour de Pâque, le
Pontife, après l'Évangile, prononça un dis-

cours latin qui fit admirer son éloquence, et qui attendrit l'auditoire. Il tint , quelques jours après , avec les Cardinaux qui étoient à Vienne , un Consistoire pour donner le Chapeau aux deux Cardinaux Firmian et Bathiani. Dans ce Consistoire , auquel assistèrent Joseph et son Frère Maximilien , il fit une harangue latine qu'il termina par l'éloge de l'Empereur.

La Cour de Rome n'avoit pas encore reconnu le titre d'Empereur dans le Prince de Russie. Catherine II profita du séjour du Pape à Vienne pour faire demander , par son Ambassadeur auprès de cette Cour , à Pie VI la reconnaissance de ce titre. Elle l'obtint , et le Pape adressa toujours depuis ses lettres *à l'Impératrice de toutes les Russies*. Le Grand Frédéric , Roi de Prusse , avoit aussi fait reconnoître , par le même Pontife , le titre de Roi , encore nouveau dans sa famille. Ces princes , étrangers à l'Eglise Romaine , payoient ainsi un tribut de respect et de déférence tout à la fois au Siège Apostolique et au Pontife qui le remplissoit , et croyoient rendre par-là leur autorité plus respectable à leurs sujets.

Cependant ni les fêtes et les solemnités, ni les attentions suivies de l'Empereur, de la Famille Impériale et de toute la Cour, ne firent oublier à PIÈ VI, le véritable objet de son voyage. Il l'avoit trop à cœur pour le négliger. Il eut donc sur les matières ecclésiastiques plusieurs conférences avec l'Empereur. Ces conférences n'ont pas été rendues publiques, mais on a lieu de prêsumer qu'elles furent toujours amicales, et que ces deux grands Personnages furent également contens l'un de l'autre. En effet, le Pape gagna un des articles les plus importans, celui qui concernoit les dispenses, et Joseph parut dans la suite moins ardent dans l'exécution de ses projets. Preuve incontestable que le voyage de Vienne, voyage si calomnié, n'avoit pas été inutile à la Religion.

Mais PIÈ VI, dans le courant d'Avril, apprit, par un courrier, que des affaires imprévues et importantes nécessitoient son prompt retour à Rome. Avant son départ, l'Empereur lui fit présent d'un pectoral enrichi de diamans, évalué à deux cents mille florins ; et le Pape en l'acceptant lui dit :

« Je

« Je ne regarde pas ce présent comme ma
» propriété personnelle , mais il restera at-
» taché au St. Siège , afin que mes succes-
» seurs puissent le porter , dans les grandes
» solemnités , comme un gage de la bien-
» veillance impériale. » Joseph fit plus
encore , il fit remettre au Pape , par le
Vice-Chancelier de l'Empire , un diplôme
qui élevoit son neveu Louis Brachi à la
dignité de Prince du St. Empire Romain ,
en l'exemptant des taxes qu'on paye en pa-
reil cas , et qui sont évaluées à quatre-vingt
dix mille florins. Pie VI accepta d'abord le
diplôme , mais ensuite il le rendit à l'Empe-
reur , en le priant de réserver cette grâce
pour un temps plus heureux. « Je ne veux
» pas , ajouta-t-il , qu'on puisse dire que je
» me suis plus occupé de l'élévation de ma
» famille que des intérêts de l'Église. »

Le jour du départ étant arrivé , l'Empe-
reur et son frère accompagnèrent Pie VI
jusqu'à une lieue de Vienne. Là , ils descen-
dirent devant l'église de *Mariabrunn* , y
entrèrent , et après y avoir fait leurs prières ,
Joseph et l'Archiduc embrassèrent le Pape ,
reçurent sa bénédiction , et s'en séparèrent

enfin avec l'air d'une vive émotion. La foule nombreuse qui les entourroit s'attendrit, et les sanglots se mêlèrent aux acclamations. L'inscription suivante en latin et en allemand, gravée sur un marbre placé à l'entrée de l'église, conserve la mémoire de cette touchante séparation : « **PIE VI** Sou-
» verain Pontife, et Joseph II Empereur
» des Romains, avec l'Archiduc Maximi-
» lien, après avoir fait leurs prières dans
» cette église, se sont séparés au milieu
» des plus tendres embrassemens, et des
» larmes de tous les assistans. »

Je passe sous silence les détails du retour. Ce sont à peu près par tout les mêmes honneurs et les mêmes hommages qu'on avoit déjà prodigués au Pontife, lorsqu'il alloit en Allemagne. Il trouva aussi le peuple Romain dans les mêmes dispositions où il l'avoit laissé à son égard. La joie étoit universelle à Rome. On y préparoit de grandes fêtes. On vouloit lui dresser un arc de triomphe sur place *Del Popolo*. Il refusa tous ces honneurs par un motif qui ne pouvoit que faire encore plus chérir de ses sujets. Les hommes étoient dans la misère. Ils éprouvoient un

espèce de disette. Il aima mieux que les dépenses qu'on vouloit faire fussent employées à les soulager.

PIE VI tint, quelque temps après son arrivée, un Consistoire solennel, dans lequel il dit aux Cardinaux : « Le grand génie de l'Empereur Joseph, son affection toute particulière dont nous avons reçu tant de témoignages, son affabilité, son humilité nous avoient paru du meilleur augure, et nous devons avouer que notre confiance n'a pas été trompée. Nous avons déjà effectivement obtenu de son équité quelques concessions importantes, et on nous donne l'espoir d'en obtenir encore plusieurs autres. »

Cet espoir se réalisa l'année suivante, lorsque Joseph II vint à Rome. Ce Prince avoit promis au Pape de lui rendre sa visite. Il tint sa promesse, et PIE VI lui rendit tous les honneurs qu'il en avoit reçu ; les conversations qu'ils eurent ensemble n'eurent rien de d'honnête et d'aimable, malgré quelques nouveaux sujets de plaintes que l'Empereur avoit donnés au Pontife. Joseph avoit demandé un Indult pour nommer aux Evê-

chés du Mantouan et de la Lombardie. Le Pape, ne voulant pas priver son siége d'un droit qu'il exerçoit de temps immémorial, et qui étoit d'ailleurs fondé sur des titres incontestables, refusa l'Indult. L'Empereur proposa une convention qu'il rédigea lui-même. Pie VI refusa encore de l'admettre, parce qu'il ne trouvoit pas que l'honneur du St. Siége y fut assez ménagé. Alors Joseph ne put contenir son humeur, et dit avec dépit: *Pourquoi des conventions? nous sommes amis, nous le serons toujours, et chacun de nous fera dans ses Etats ce qui lui convient;* « Eh bien! répliqua le Pontife avec courage, « si votre Majesté fait sacrer l'Archevêque de Milan sans l'institution canonique, « toute union avec ce prélat sera rompue, « et son Eglise sera traitée comme celle d'Utrecht. » L'Empereur parut un peu déconcerté, et après un moment de réflexion il reprit son brouillon, corrigea, discuta, puis puta même avec quelque chaleur, et enfin les illustres Négociateurs rédigèrent eux-mêmes en latin le concordat qui devoit terminer leurs différens, le mirent au net, copierent et l'échangèrent entre eux.

Depuis cette conférence , Joseph ne fut plus reconnoissable dans ses procédés à l'égard du St. Siège. « Des réflexions plus mûres , dit l'Auteur des Mémoires philosophiques , sur les suites du bouleversement dont il alloit donner le signal; peut-être quelques mouvemens de bonté pour ce vieux Pontife qui n'avoit aucun titre personnel à la malveillance , et en avoit à la compassion , calmèrent cette première effervescence. » Pour moi , je ne doute pas que l'amitié de Joseph pour Pie VI n'ait beaucoup servi la Religion. Il estimoit le Pontife , il l'aimoit véritablement. Ce Prince répétoit souvent dans un style familier et sans apprêt ; *j'aime la personne de Pie VI, c'est un bon homme.* Il faudroit être bien obstiné à suivre un plan , pour contrister sans cesse en l'exécutant la personne que l'on aime. Effectivement , on sait que Joseph déclara en propres termes aux Ministres de France et d'Espagne , *qu'il n'avoit agi que par amitié pour le Pape.*

Je suis ,

M O N S I E U R.

S E P T I È M E L E T T R E.

*AFFAIRES de PIE VI avec Naples.***M O N S I E U R ,**

LES Cours de Vienne et de Florence servant , comme on l'a déjà dit , la philosophie sans le savoir , ne furent , dans leurs démêlés avec le Pape , que les agens d'une secte qui avoit formé depuis long-temps le projet de renverser le siége du successeur des Apôtres. La Cour de Naples , également trompée par les émissaires secrets de cette secte adroite et dangereuse , entra dans une ligue dont les succès mêmes , dans d'autres temps , auroient été un scandale. Avant même que PIE VI eût été élevé au souverain Pontificat , cette Cour avoit déjà formé différentes attaques contre le St. Siège. Elle ajouta sans cesse depuis à ses prétentions , et ne discontinua pas de faire au Pontife une guerre d'écritures et de procédés dont elle ne soupçonneoit pas les au-

teurs, et dont elle étoit encore plus éloignée de prévoir les suites. Deux causes entretiennent ce conflit perpétuel ; l'une étoit tirée de l'état des choses mêmes, et l'autre des personnes qui gouvernoient.

Quant aux choses, le Pape avoit ici à défendre et les intérêts temporels de son Siège et son autorité spirituelle ; car il n'en est pas du royaume de Naples comme des autres Etats. Ceux-ci ne relèvent du St. Siège que dans les choses spirituelles et qui concernent la Religion. Le royaume de Naples en dépend au contraire, en quelque sorte ; il en est du moins feudataire, et le Pape y a des droits temporels assez étendus. Quelle que soit l'origine de ces droits, ils ont été reconnus par différens traités. Chaque Roi de Naples, à son avénement au trône, juroit de les conserver, et une longue prescription, une possession de plusieurs siècles, ou même de temps immémorial sembloient devoir en assurer la jouissance au Pontife et à ses successeurs. Il étoit sans doute du devoir de Pie VI de maintenir des droits aussi certains ; il étoit de son devoir de s'opposer à ce qu'on y portât la moindre atteinte. C'eût

été pour lui une honte de s'en laisser dépouiller, sans faire du moins quelques réclamations. D'un autre côté, ces droits étoient un joug qui paroissoit dur à la Cour de Naples ; elle ne le portoit qu'avec impatience, et elle faisoit tous ses efforts pour le secouer. Le respect pour la Religion et pour le St. Siège avoit été jusqu'à ces derniers temps un rempart assuré contre toutes les tentatives qu'on auroit voulu faire à ce sujet. Ce respect venant à diminuer et peut-être à s'éteindre dans ceux qui étoient à la tête des affaires, les prétentions devoient se former et se renouveler sans cesse, et le St. Siège avoit tout à craindre, se trouvant sans forces coercitives, sans puissance capable d'imposer, et étant privé de sa seule ressource, je parle du respect des Rois et des peuples pour la Religion.

Ce qui augmentoit le danger pour Pie VI, c'est que le royaume de Naples étoit gouverné par un premier Ministre philosophe, qui, personnellement ennemi du Pontife, saisissait les moindres prétextes pour le mortifier. Ardent et impétueux réformateur, cet homme mit sa patrie à la veille

d'un schisme. Du reste, fécond en difficultés comme en plans régénérateurs, il étoit tracassier jusqu'à la minutie, (ce sont les expressions de l'Auteur des Mémoires). Il quitta le ministère, mais il y laissa son esprit, et ce vieux argus ne cessa jamais de surveiller son successeur, dont les vues étoient plus pacifiques. Le redoutable ministre dont je parle, étoit le Marquis de *Tanucci*. De Pise où il étoit professeur en Droit, et où il s'étoit fait remarquer par son érudition et par la hardiesse de ses principes, il avoit été appelé à la Cour de Naples : en peu de temps il avoit gagné toute la confiance du Monarque.

Sous le règne de Don Carlos, *Tanucci* n'avoit fait que préparer les voies aux grandes réformes qu'il méditoit dans les affaires ecclésiastiques ; c'est ainsi qu'il appeloit ses projets contre le St. Siège et contre la discipline de l'Église. Mais Don Carlos, étant devenu Roi d'Espagne, sous le nom de Charles III, établit une régence pour gouverner le Royaume pendant la minorité de son fils Ferdinand IV. *Tanucci* fut mis à la tête de cette régence. Alors, dégagé de tout

frein , n'étant plus contenu par personne , il se livra à toute l'impétuosité de son caractère , et il commença à exécuter le grand projet de dépouiller le St. Siège de ce qu'il en nommoit les usurpations. Ce qu'il fit avant le règne de Pie VI n'est pas de mon sujet.

Ce Pontife , immédiatement après son exaltation , essaya de le gagner par la douceur. Mais il est des hommes naturellement durs et attachés à leur propre sens. La douceur , loin de les désarmer , ne fait que les irriter encore davantage , et les rendre , s'il se peut , plus opiniâtres. Tanucci étoit de ce caractère. Maître de l'esprit du jeune Roi , il lui persuada qu'à lui seul appartenoit le droit de nommer aux Évêchés et aux Abbayes , que le Pape pouvoit , tout au plus , disposer des autres bénéfices , et encore en faveur de sujets qui fussent agréables au Souverain. Il resserra dans les bornes les plus étroites la jurisdicition de la Nonciature. Il fit supprimer à la fois et d'un seul trait de plume , sans réclamer en rien l'autorité pontificale , soixante et dix-huit Monastères en Sicile. Il réunit plusieurs Évêchés en un

seul ; il fit donner quelques Abbayes par la seule volonté du Roi , et les Évêques reçurent ordre de nommer eux-mêmes aux Cures vacantes dans leurs Diocèses.

Plusieurs de ces changemens étoient contraires à la discipline générale de toutes les églises. Aucun ne pouvoit compatir avec la dépendance où Naples étoit du St. Siége. Pie VI réclama donc ses priviléges comme Souverain temporel , et ses droits sacrés comme chef de l'Église. Malgré les excès auxquels on s'étoit porté , il ne se départit point des principes de modération dont il s'étoit fait une loi , et il se contenta de faire ses plaintes à Charles III , Roi d'Espagne. Ce Prince avoit conservé une grande influence et sur le jeune Roi son fils , et sur Tanucci lui-même. Cette influence étoit telle qu'un illustre Voyageur disoit avec beaucoup d'esprit , que le royaume de Naples ressembloit à l'empire des ombres. La Cour de Madrid trouva qu'à Naples on avoit passé les bornes de la sagesse , et elle chargea son Ministre à Rome , ce même *Monino* , depuis Comte de *Florida Blanca* , qui , dans d'autres circonstances , avoit causé

au Pape tant d'amertumes , d'interposer la médiation du Roi Catholique pour appaiser ces différens.

Sur ces entrefaites l'Archevêché de Naples vint à vaquer. Ferdinand IV , poussé par son Ministre , prétendit nommer seul à cette place importante. Pie VI soutint de son côté que , suivant l'ancien usage , cette nomination ne pouvoit avoir lieu sans son concours. Cette nouvelle querelle fut terminée en peu de temps par les soins du Cardinal Giraud , cet ancien ami du Pontife , dont l'esprit étoit singulièrement conciliant. Ce Cardinal proposa et fit accepter aux deux Souverains un tempérament ; il fut convenu que le Roi nommeroit *seul* à l'Archevêché de Naples , mais qu'en revanche celui de Palerme , qui vaquoit aussi à cette époque , seroit conféré par le Pape sans le concours de Ferdinand.

Un incident , qui suivit la nomination faite par le Roi , vint troubler ce moment de tranquillité. Depuis plus de trois siècles , les Archevêques de Naples étoient en possession d'être décorés de la pourpre romaine. Ferdinand IV ne manqua pas de

la demander pour le nouvel Archevêque. Pie VI la refusa , et jamais ni les sollicitations , ni les menaces , n'ont pu l'engager à l'accorder. La répugnance du Pontife n'étoit quetrop bien fondée. Il avoit été informé par une voie sûre que le nouveau Prélat étoit imbu de mauvais principes et entaché des erreurs de l'Évêque d'Ypres , condamnées par ses prédécesseurs.

Tanucci que les contrariétés irritoient , mais ne faisoient pas reculer , fit dire au Pape que le Roi useroit de représailles , si sa Sainteté persistoit dans son refus ; qu'alors il ne souffriroit plus que l'Archevêque de Naples fût admis dans le sacré Collège ; qu'on sauroit bien se passer à Naples des décorations romaines ; que le Roi créeroit un ordre d'Écclésiastiques , dont les membres seroient revêtus de pourpre comme les Cardinaux. Le Pape ne se laissa pas effrayer par ces menaces. Il adressa cependant au Roi des remontrances paternelles. Il lui fit représenter par son Nonce à Naples , qu'aucun motif étranger à la Religion ne se mêloit dans sa conduite ; qu'il désireroit entrer dans les vues de sa Ma-

jesté , mais qu'il répugnoit à sa conscience d'élever au Cardinalat un Évêque suspect , et même plus que suspect dans la Foi. Malheureusement le Pontife trouva la Cour de Naples aussi inflexible dans son obstination à demander , qu'il étoit lui-même constant dans son refus. Mais la mort de l'Archevêque qui arriva en 1782 , mit fin à cette contestation qui duroit depuis 1776.

Ce n'est pas la seule affaire de cette espèce qui ait altéré l'union entre les deux Cours. Le Roi de Naples avoit nommé à l'Evêché de *Potenza* André *Ferrao* , auteur d'un écrit qui respiroit les erreurs de l'Archevêque de Naples. *Pie VI* refusa de le préconiser. *Ferrao* se rendit à Rome , demanda une audience particulière au Pape , et fit une espèce de rétractation des assertions qui pouvoient être reprehensibles ; mais *Pie VI* ne trouvant pas cette rétractation suffisante , exigea que *Ferrao* révoquât ses dangereuses maximes d'une manière plus formelle , et qu'il souscrivît pour cela une formule que sa Sainteté lui dicteroit elle-même. La Cour de Naples prit la défense de *Ferrao* , lui enjoignit de ne pas souscrire la formule proposée , et fit dire au Pontife

qu'elle alloit se porter à des excès très-désagréables pour sa Sainteté , si l'Evéque de *Potenza* ne recevoit pas sans délai l'institution canonique. Le Chevalier Azara , qui remplaçoit pour un temps le Ministre Napolitain , ajouta de son côté à ces menaces les plus vives instances. Il fit envisager au Pape les mécontentemens et les vues secrètes de Naples , les dangers d'un schisme , enfin la crainte trop bien fondée de voir , sous son Pontificat , le St. Siège dépouillé de tous les droits qu'il avoit sur Naples. Le Ministre croyoit ce dernier motif plus puissant que les autres. C'étoit le plus foible sur le cœur de *Pie VI*. Cependant , d'après l'avis d'une Congrégation de Cardinaux , le Pontife se contenta d'une seconde rétractation que *Ferrao* avoit offerte , et cet Evéque fut préconisé.

En 1777 , *Tanucci* voulut signaler sa retraite du Ministère par un coup éclatant.

Personne n'ignore que Charles d'Anjou voulant prouver sa reconnaissance au Pape , dont la protection lui avoit assuré la conquête de Naples , assujettit ce Royaume à une redevance annuelle de quarante mille

florins envers le St. Siége. Il se déclara en outre son feudataire , s'obligea de présenter tous les ans au Pape une haquenée blanche, et soumit tous ses successeurs au même hommage et à la même cérémonie. Dans la règle et aux termes de l'acte d'Alfonse , c'étoit au Roi à présenter lui - même en personne le tribut et la haquenée ; mais depuis long-temps sa Majesté se faisoit remplacer par le grand Connétable du Royaume , revêtu du caractère d'Ambassadeur extraordinaire. Le Prince Colonna , grand Connétable , avoit rempli cet office l'année précédente , c'est-à-dire en 1776 , et il s'étoit élevé à cette occasion une querelle d'étiquette entre les pages de ce Prince et ceux du Gouverneur de Rome *Cornaro*. Cette querelle avoit été bientôt appaisée , mais le malveillant Tanucci qui étoit aux aguets , saisit cette foible occasion pour engager le Roi à supprimer d'abord l'éclat de la cérémonie , se réservant de lui faire faire un pas de plus dans un autre temps. Il se fit donc charger par le Monarque de déclarer que désormais , pour éviter de pareilles difficultés, on n'enverroit plus qu'un simple agent présenter la haquenée. Pie VI

voyant où on en vouloit venir , porta ses plaintes à la Cour de Naples. Elles furent rejettées avec hauteur. Il les adressa ensuite au Roi d'Espagne : elles ne furent pas d'abord mieux accueillies ; mais le Comte de Florida-Blanca ayant été appelé sur ces entrefaites au premier Ministère de Madrid, les appuya de tout son crédit , et la cérémonie eut lieu cette année-là même , avec la pompe accoutumée.

Il fut cependant aisé de s'apercevoir que la Cour de Naples ne cédoit qu'avec répugnance à une impulsion étrangère. Le Connétable Colonna , en présentant le tribut , ajouta ces mots , aux paroles consacrées par l'usage : *Pour cette année , et dit que la prestation de la haquenée n'étoit qu'un témoignage de dévotion envers St. Pierre et St. Paul.* A quoi le Pape , quoique pris au dépourvu , répliqua sur le champ : *Nous acceptons la haquenée comme une redévance féodale de la Cour de Naples.* Là même exception fut renouvelée l'année suivante par le même Connétable Prince Colonna , et le Pape renouvela de même sa protestation. Le tribut et la haquenée étoient

ainsi un sujet continual de disputes , et les mêmes chicanes se succédoient d'année en année. Enfin il fut convenu en 1789 , entre Pie VI et Ferdinand IV , que chaque Roi de Naples , à son avénement au Trône , payeroit 500 mille ducats en forme de pieuse offrande à St. Pierre ; qu'à ce moyen l'offrande de la haquenée seroit abolie pour jamais , et que le Roi de Naples cesseroit d'être nommé *Vassal du St. Siége*. J'ai voulu rapporter tout d'une suite et sans interruption , ce qui concernoit cette affaire purement temporelle , afin de n'avoir plus à m'occuper que des contestations religieuses beaucoup plus sérieuses comme beaucoup plus importantes.

Tanucci quitta le Ministère en 1777 , et fut remplacé par le Marquis de la Sambucca. Le caractère pacifique de ce nouveau Ministre , et l'entremise du Roi d'Espagne , laissèrent un peu respirer Pie VI , et suspendirent du moins pour un temps ses différens avec la Cour de Naples.

Cependant il restoit toujours à Ferdinand bien des griefs contre le St. Siége. D'abord le Pape continuoit à refuser la pourpre ro-

maine à l'Archevêque de Naples , comme nous l'avons déjà dit. Irrité de ce refus , le Roi suspendit tout-à-coup les dispenses que la Daterie étoit en possession d'accorder. Le Pape n'en fut pas plus docile , il demeura ferme et attendit tout du temps. Ce n'est pas tout. Le Roi entreprit de nommer seul aux Évêchés qui vaquoient dans ses États , et sa Sainteté prétendit toujours qu'elle devoit avoir part à leur nomination. Les Diocèses restoient ainsi sans Évêque. Les peuples murmuroient contre la Cour , et la Cour se montroit de plus en plus animée contre le Pontife.

Une circonstance particulière que l'histoire ne recueilleroit pas , si elle n'eût eu des suites fâcheuses , vint ajouter à ces mécontentemens. Le Marquis de la *Sambucca* , premier Ministre , avoit envoyé à Rome un de ses fils qu'il destinoit à l'état ecclésiastique. Il demanda pour lui une abbaye. Pie VI la lui refusa , par un motif bien digne d'un Souverain Pontife. Ce motif étoit que ce jeune homme menoit à Rome une vie peu régulière. Il est tout simple que l'auteur des Mémoires blâme cette conduite du Pape ,

comme inspirée par des scrupules hors de saison. Cet homme ne connoît ni les canons, ni la discipline ecclésiastique ; mais PIÈ VI les connoissoit , et son devoir étoit de les maintenir. Quoi qu'il en soit , le Marquis de la Sambucca changea alors de dispositions à l'égard du Pape. D'après les instructions de ce Ministre , le Prince Cimitille, plénipotentiaire de Naples à Rome , déclara au Pontife que *si les Sièges vacans n'étoient pas remplis sans délai , il alloit se retirer tout-à-fait , et que la rupture seroit complète.* PIÈ VI montra qu'il avoit une ame incapable de céder à des considérations humaines , et rien n'auroit été capable d'ébranler sa fermeté ; mais le Cardinal de Bernis et le Chevalier Azara , au nom de leurs Cours respectives agirent auprès de celle de Naples , et parèrent une rupture qui eût été sûrement un malheur. Ainsi dans les plus grandes extrémités , le Pape trouvoit presque toujours des remèdes inattendus.

Mais si l'orage étoit appaisé , il n'étoit pas dissipé. On formoit à Naples les projets les plus alarmans pour le St. Siège. En 1781 ,

il ne s'agissoit de rien moins que d'abolir tous les réglemens de la Chancellerie Romaine , de faire avancer des troupes vers Bénévent et Ponte-Corvo , de convoquer un concile provincial composé de tous les Prélats du Royaume , et d'y choisir trois Evêques auxquels on donneroit la faculté de préconiser , au nom du Pape , les sujets nommés aux sièges vacans. C'étoit sans doute une vraie dérision de prétendre faire , *au nom du Pape* , ce que le Pape n'approvoit pas , ce qu'il ne pouvoit point approuver. Mais la haine cherche ce qui est nuisible et non pas ce qui est raisonnable , et il y a apparence que Pie VI auroit eu de la peine à se tirer des embarras qu'on vouloit lui susciter. Heureusement la Cour d'Espagne intervint de nouveau ; les Cardinaux Giraud et Conti négocièrent , et cette tempête fut encore conjurée.

La réconciliation ne fut cependant que pas- sagère. Dès la même année , il s'éleva de nou- velles contestations qui amenèrent de nou- velles négociations. Les Cardinaux Conti , Negroni et Antonelli , furent chargés de celle- ci. Après bien des difficultés , on commen-

ça à s'entendre dans les premières semaines de 1782. Les trois Commissaires étoient extrêmement concilians , et Pie VI donna au Roi de Naples quelques marques de condescendance. On espéra un instant que tous les différens alloient étre terminés : cette espérance ne tarda pas à s'évanouir. Naples avoit un plan arrêté qu'elle suspendoit quelquefois , mais qu'elle n'abandonnoit jamais. Le vieux Tanucci étoit toujours derrière le rideau pour presser l'exécution de ce plan qu'il avoit conçu lui-même. La Cour suivoit tellement les vues de l'ex-ministre philosophe, disons-le même , elle étoit si peu délicate et mettoit si peu de bonne foi dans ses procédés , que pendant ses négociations avec le Pape, au sujet des réformes ecclésiastiques qu'elle s'étoit permise de faire , elle en méritoit et en ordonnoit même de nouvelles. Ce fut en effet alors que le Roi déclara , par un édit , que tous les Ordres Religieux serroient indépendans de leurs Généraux qui siégeoient à Rome ; qu'il leur défendit de recevoir du St. Siége , sans le concours du Roi, dina ces brefs qui leur conféroient arbitrairement des titres ecclésiastiques ; et que, de sa pleine et de

autorité , il donna aux Grecs-unis qui abondent en Sicile , un Evêque particulier qu'il nomma lui-même.

Cette conduite de la Cour de Naples , et ses entreprises multipliées ne rendoient pas le Pape plus complaisant ; elles ne le rendoient pas non plus moins facile. Désirant toujours la paix , et sur-tout le bien de l'Eglise , il avoit pour le Roi toutes les condescendances que pouvoient lui permettre la dignité de son Siège et les règles de la discipline ecclésiastique.

Après la mort de l'Archevêque de Naples , le Roi avoit nommé au siège vacant l'Evêque de Calvi , d'une famille ducale , *Monsignor Capece-Zurlo*. *Pie VI* n'opposa aucun obstacle à cette nomination , ne voulant toutefois ni reconnoître positivement le droit du Roi , ni donner le signal d'une nouvelle guerre , il confirma le nouvel Archevêque , sans exprimer dans son Bref par qui il avoit été nommé.

A peu près dans le même temps , Ferdinand IV , dans la vue de réparer les désastres des malheureux habitans de la Pouille et de la Calabre , pria le Pape de consentir

à ce que l'on consacrât au soulagement de ceux qui avoient le plus souffert , quelques legs pieux , quelques fondations , et une partie des revenus du Clergé de ces provinces. Pie VI étoit trop bienfaisant et trop charitable lui - même pour ne pas entrer dans les vues du Monarque sensible aux maux de ses sujets. Il s'empressa d'acquiescer à ses vœux ; il leur donna même plus d'extension qu'ils n'en avoient. Car il permit que tout le Clergé du Royaume des deux Siciles , sans exception , fût imposé suivant ses facultés.

Cette condescendance et ces procédés du Pontife ne rallementrent pas la marche progressive et de plus en plus alarmante des innovations napolitaines. Une année, le Roi faisoit défense expresse à ses sujets de s'adresser à la Cour de Rome pour des dispenses ; il revendiquoit le droit de patronage sur toutes les Eglises du Royaume de Naples ; il se réservoit le pouvoir de disposer des revenus ecclésiastiques pour l'avantage des pauvres ; il accordoit aux Evêques la faculté de donner des dispenses de mariage pour tous les degrès de parenté.

Un

Une autre année , il étendoit ses prétentions à la nomination des sièges de Sicile où sur cent trente-neuf Evêchés , vingt-six seulement étoient reconnus pour être de patronage royal , tous les autres étant à la nomination du Pape. Il traitoit les Canonicats comme des dignités purement temporelles , et se donnoit le droit d'en disposer sans le concours du saint Siège. Il fit plus. Il reçut en une seule fois quatorze caisses pleines de l'argenterie des Eglises supprimées , et les fit porter sur le champ à la monnoie.

Le Pape , sincérement affligé de tous ces excès , parloit toujours le langage de la raison et de la douceur , mais on ne vouloit pas l'entendre. Il réclamoit l'entremise de l'Espagne , mais le crédit de cette Cour à Naples avoit baissé ; et pour surcroît de malheur , le Cheyalier Acton , tout puissant à Naples à cette époque , étoit le rival et l'ennemi du Marquis de la Sambucca , chargé par Charles III d'intervenir , en son nom , dans ces démêlés.

Plusieurs personnes cherchèrent cependant à procurer la paix au Pontife. Le Cardinal de Bernis y employa son éloquence

insinuante, et le Cardinal Buoncompagni son adresse et son grand caractère. Ce Cardinal avoit succédé à la place de Secrétaire-d'État vacante par la mort de Pallavicini. Le Chevalier Azara y mit lui-même de l'intérêt, et le Roi très-Chrétien dont le Pape avoit invoqué l'appui, interposa aussi ses bons offices. Rien ne fut capable de ramener les esprits irrités. Le Comte Galeppi qu'on envoya ensuite à Naples sans mission apparente, mais cependant avec l'ordre secret d'écouter ce que l'on auroit à lui dire, conçut d'abord les plus belles espérances de sa négociation, mais il les vit se réduire bientôt aux plus foibles succès. Enfin les ouvertures de conciliation étoient assez fréquentes, mais elles s'évanouissoient presque aussi-tôt qu'elles étoient formées. La Cour inconstante et capricieuse vouloit, ce semble, la paix et ne la vouloit pas. C'étoit une alternative éternelle de bonté et de malveillance, de négociations demandées et de conférences rompues.

On n'en doit pas être surpris, quand on lit l'Auteur des Mémoires que nous réfutons souvent, mais qui dit quelquefois la vérité. « Tout se faisoit, dit-il, à Naples

» dans des accès d'humeur. On reconnois-
» soit dans les opérations du Gouverne-
» ment l'influence d'une femme , passant
» tour à tour de la bienveillance à l'ani-
» mosité , suivant tantôt les conseils mo-
» dérés de Caraccioli , tantôt les violens
» avis d'Acton , plus souvent ses propres
» caprices. » Cette femme , c'étoit la Reine
qui s'étoit , en quelque sorte , placée toute
seule à la tête des affaires ; et pour Carac-
cioli c'étoit ce même Marquis de Caraccioli
qui , en Angleterre et en France avoit si
souvent plaisanté sur la Religion ; qui en
Sicile avoit traité si légèrement et avec
tant de mépris les Prêtres , qui avoit dit
enfin plus d'une fois à Paris : « Si je deviens
» jamais Ministre du Roi de Naples , je
» saurai bien le rendre indépendant du
» grand Muphti de Rome. » Devenu en
effet Ministre du Roi de Naples , soit que
sa façon de penser eût été toujours diffé-
rente de son langage , soit qu'il eût changé
de dispositions , (la réflexion et l'expérience
ramènent bien des hommes à la vérité) il
étoit devenu auprès du Roi le principal
avocat du saint Siége. Il plaidoit sincére-

ment sa cause , et il ne tenoit pas à lui qu'on en vint à un accommodement solide.

Caraccioli ayant inspiré à Pie VI une confiance entière , et il auroit pu , avec le temps , amener les choses au point où les désiroit le Pontife ; mais il mourut , et le Pape qui n'ignoroit pas que les foibles preuves de condescendance qu'il recevoit de la Cour de Naples , venoient de ce Ministre , crut n'avoir plus de ménagemens à espérer.

Il se trompoit. Les tentatives de la Révolution Française rendirent les Gouvernemens moins entreprenans. Elles rapprochèrent du St. Siège les Princes qui sembloient vouloir s'en éloigner ; elles firent trembler les Puissances Catholiques qui comprirent ce que les hommes sages n'avoient cessé de leur répéter , que les coups qu'elles portaient à l'Autel deviendroient un jour funestes à leurs Trônes. Ces Puissances virent avec horreur l'abyme où on les pousoit , sans qu'elles s'en apperçussent , et pour ne pas mettre , par une plus longue résistance , le comble à tous les maux qui s'étoient faits , elles cherchèrent à y apporter un prompt remède par leur déférence au Siège Apostolique. La Cour de Naples en particulier se

montra disposée à tous les accommodemens, et le Pape de son côté se prêta à tout ce qui n'étoit pas absolument incompatible avec ce qu'il devoit à l'honneur de son Siège et à une exacte justice. Il fut donc arrêté que le Pontife nommeroit à tous les petits bénéfices ; que cependant son choix ne pourroit tomber que sur des sujets du Roi ; qu'à l'égard des Sièges Épiscopaux, sa Sainteté choisiroit sur trois personnes qui lui seroient présentées par sa Majesté ; qu'on recourroit au Pape pour les dispenses et pour les affaires qui concernoient les mariages, mais que PIÉ VI confirmeroit tout ce que les Évêques avoient pu faire ou accorder pendant le litige des deux Cours. Cet arrangement fut terminé au commencement de 1790.

La paix, ayant ainsi été rétablie, ne fut plus troublée. PIÉ VI reçut la visite du Roi et de la Reine de Naples. Leur séjour à Rome, l'accueil que leur fit le Pontife, les conférences amicales qu'il eut avec eux, firent disparaître toutes les préventions, et gagnèrent à PIÉ VI le cœur de leurs Majestés Royales.

Je suis,

MONSIEUR,

HUITIÈME LETTRE.

*RELATIONS de PIE VI avec diverses
Puissances.*

MONSIEUR,

Les relations d'un Pontife Romain ne sont pas bornées à un petit nombre de peuples et à quelques Souverains. Comme l'Eglise dont il est le Chef, elles embrassent, pour ainsi dire, toute la terre. De Rome, le Pape étend sa domination spirituelle dans les quatre parties du monde. Correspondre avec les Évêques, entretenir des liaisons avec les Princess's ils sont Catholiques, et s'ils ne le sont pas, avec les nombreux Missionnaires qu'il envoie dans différens pays pour combattre l'erreur ou pour établir la vérité. Donner des avertissemens aux uns, répondre aux consultations des autres, s'opposer aux prétentions, et cependant s'assurer la protection de ceux-ci, procurer des secours, des consolations et des encouragemens à

ceux-là : telle est la tâche laborieuse qu'impose à un souverain Pontife le soin de toutes les Églises. Pie VI est peut-être de tous les Papes celui qui , au milieu de bien d'autres occupations , l'a remplie avec plus de suite et plus d'étendue. Je vais le suivre rapidement dans quelques-unes des relations particulières qu'il a eues pendant son long Pontificat.

Je commence par les démêlés qu'il eut avec la République de Venise. Cette superbe République a souvent eu des querelles avec les Papes. Depuis long temps elle cherchoit , en toute occasion , à restreindre le pouvoir spirituel dans les états qui lui sont soumis. Quand on voit comme elle s'est conduite avec le St. Siège depuis deux à trois cents ans, on diroit que ce qu'elle perdoit de son ancien empire sur les mers , elle vouloit le regagner, pour ainsi dire , sur le St. Siège , et les Pontifes les plus sages n'ont pu réussir à lui inspirer des sentimens modérés à cet égard. Elle a toujours été hardie à former des prétentions , et a mis encore plus de hauteur à les soutenir. Pie VI ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs , et dès le commen-

cement de son Pontificat, il eut à se plaindre des Vénitiens.

Un grand nombre d'Abbayes et de Prébendes étoient dans cette République sous la protection des nobles. Le Sénat les sécularisa de sa propre autorité, et par un décret en déclara les biens incorporés à ceux de la noblesse. Ainsi le devoir de protéger fut pris pour un titre qui autorisoit à dépouiller, et les biens de l'Église se trouvèrent envahis par ceux qui étoient chargés de les défendre. Le Pape réclama hautement contre cette usurpation des biens du Sanctuaire, et dit avec fermeté à l'Ambassadeur de Venise : « Si le Sénat ne révoque pas son décret, je ne reconnoîtrai point le nouveau Patriarche de Venise. Il est temps que votre République déclare si elle veut rester dans la barque de St. Pierre ou en sortir. S'il en étoit ainsi, répliqua le Ministre avec hauteur, je quitterois bientôt Rome, et votre Nonce vous seroit renvoyé. . . . Peu m'importe, reprit le Pape, d'avoir auprès de moi l'Ambassadeur d'un État qui a si peu d'égards pour le St. Siège, tandis que j'en porte les sujets aux

» premières dignités de l'Église. » En effet aucun peuple d'Italie ne recevoit plus de graces de la Cour de Rome. Les plus éminentes dignités de l'Église Romaine étoient possédées par des Vénitiens, et depuis trois siècles et demi, cinq Cardinaux de cette République avoient occupé la Chaire de St. Pierre.

Le Sénat n'eut pas d'égard aux réclamations de Pie VI. Il lui donna au contraire de nouveaux sujets de plaintes dans des affaires purement temporelles, et les choses furent portées à un tel point, qu'en 1776 il étoit sérieusement question à Rome de déclarer la guerre à la République de Venise. On y engageoit fortement Pie VI, mais ce Pontife craignoit que la Religion ne souffrit d'une guerre même légitime. Ce n'eût été qu'à regret et avec une extrême répugnance qu'il se seroit vu dans la nécessité de recourir à un parti violent. Pour n'avoir rien du moins à se reprocher, il fit encore examiner ses griefs par cinq des Cardinaux dans lesquels il connoissoit plus de lumières et plus de modération. Quatre de ces Cardinaux opinèrent pour la guerre. Mal-

gré cette majorité, le Pontife se décida pour la paix, et consentit à céder quelque chose de ses droits pour parvenir à terminer ses différends avec la République. On convint en effet d'un arrangement, et le Patriarche de Venise fut préconisé.

Le traité étoit à peine conclu, que le Sénat cédant de nouveau à l'impulsion générale qu'avoient reçue, ce semble, tous les Gouvernemens, et entraîné d'ailleurs par la fougue aveugle des jeunes Sénateurs, se permit de nouvelles réformes ecclésiastiques. D'abord il refusa de révoquer, suivant le traité, tous les décrets contraires à la jurisdicition du St. Siège ; puis il supprima, sans recourir aux voies canoniques, les Couvens et les Monastères ; il fixa l'âge où l'on pourroit faire des vœux ; il diminua le nombre des maisons religieuses par la réunion de plusieurs en une seule ; et leur interdit à toutes la faculté de recevoir de nouvelles fondations.

Le Pape tâcha d'arrêter ces réformes. Ce fut inutilement. Le Sénat, loin d'écouter le Père commun des fidelles, lui donna de nouveaux griefs. Vous savez que le Ferrá-

rois, qui est une dépendance des États du Pape, confine au territoire Vénitien. Près de Rovigo est une rivière qui sépare les deux États. Le Sénat ordonna en 1780, des travaux qui tendoient visiblement à rendre Venise maîtresse de tout le cours de cette rivière. Pie VI envoya quelques soldats sur les lieux pour maintenir l'intégrité de son territoire. Il y eut entre ses troupes et les travailleurs un petit combat dans lequel il pérît quelques Vénitiens. Le Sénat fort irrité porta des plaintes et fit des menaces. Pie VI étoit juste avec ses ennemis mêmes; il consentit à faire des satisfactions à une République qui ne lui en faisoit aucune, et ordonna qu'on examinât cette affaire. Les soldats ayant été convaincus d'avoir outrepassé leurs ordres, furent punis d'une manière exemplaire.

Cette justice franche et loyale ne désarma pas les Séateurs Vénitiens. En toute rencontre et sous le moindre prétexte, ils cherchoient querelle au Pontife. C'étoient tous les jours ou de nouvelles entreprises sur le cours de la rivière qui avoit excité les premières contestations, ou de nouvelles ten-

tatives sur la jurisdic^{tion} ecclésiastique , ou des diminutions arbitraires des rétributions que la République étoit convenue de payer à la Cour de Rome. Ces hostilités , effet visible de l'humeur , continuèrent , avec plus ou moins d'activité jusques en 1790. A cette époque , les excès révolutionnaires de l'assemblée nationale de France , firent ce que ni la prudence et la modération du Pontife , ni les égards qui lui étoient dûs n'avoient pu obtenir. La République de Venise se rapprocha du St. Siège. C'étoit sans doute un peu tard. Peut-être expie-t-elle aujourd'hui ses longues erreurs. Elle a vu du moins tomber son gouvernement ; et le St. Siège peut bien être agité , mais il est inébranlable.

Pendant que la République de Venise prétendoit , pour ainsi dire , partager la puissance spirituelle du Pontife , le Duc de Modène pensoit lui-même à s'agrandir aux dépens de la puissance temporelle du St. Siège. Ses ancêtres avoient eu ou s'étoient imaginé avoir quelques droits sur le Duché de Ferrare , appartenant depuis plusieurs siècles à l'Église Romaine. Il fit revivre ces vieilles prétentions , et arma en 1784 pour

les soutenir. Un Duc de Modène n'est pas invincible. Sa puissance n'est pas bien redoutable même pour un Pape. Ses armées, ses trésors, ses ressources sont fort au-dessous de ce que pourroit, dans le besoin, fournir l'Etat Ecclésiastique. Pie VI étoit sûr de vaincre. Mais un Pape guerrier est presque un scandale dans le monde Chrétien, et ses lauriers mêmes pourroient être flétrissans pour sa gloire. La paix est le premier bien qu'il doit à son peuple; et pour quelque Souverain que ce soit, il est moins beau de défendre, d'augmenter même sa domination par les armes que de la conserver par la sagesse. Je l'ai déjà fait entendre, c'étoit ainsi que pensoit Pie VI. Il fut d'autant plus alarmé des préparatifs qu'on faisoit contre lui, que d'un côté il répugnoit aux combats, et que de l'autre il étoit de son devoir de s'opposer à l'usurpation des biens de son Siège. La prudence lui suggéra le seul moyen qui existât peut-être, d'éviter l'un et de conserver les autres. Il réclama l'intervention des grandes Puissances Catholiques. Celles-ci interposèrent, en effet, leur médiation, et le Duc de Mo-

dène ne donna pas de suite à ses projets. Il fut obligé d'être juste.

Ce Duc de Modène eût voulu sans doute réduire le St. Siège à l'état de pauvreté et peut-être de persécution où il étoit du temps des Apôtres. Au centre de l'Italie et presque sous les yeux du Pontife, il étoit un des admirateurs, ou plutôt un des dupes de la philosophie ; il l'avoit fait monter sur son petit trône ; il en lisoit les productions dont il favorisoit le débit dans ses États, et quand le Pape lui écrivoit pour lui remontrer combien cette conduite étoit impolitique et peu digne d'un Prince Chrétien, il ne lui répondoit qu'en accordant quelque nouvelle faveur à cette ennemie des Autels et des Empires. Ce Prince est sans doute corrigé aujourd'hui de cette tendresse pour les philosophes. S'il les protége encore, s'il ne sent pas la justesse des avis de Pie VI, il faut en convenir, la philosophie aveugle les hommes, et les Princes qu'elle séduit sont bien à plaindre. L'exemple des autres est perdu pour eux, et ils ne reviennent de leurs erreurs que lorsqu'ils en sont eux-mêmes les victimes.

Le Duc de Parme ne pensoit pas comme le Duc de Modène ; c'est de lui que d'Alembert disoit : *Avec de Leyre et Condillac, il y aura bien du malheur si le Prince de Parme devient dévot.* D'Alembert étoit Géomètre et n'étoit pas prophète. Le Duc de Parme a trompé l'espoir de la philosophie. Il a toujours été religieux. Quoiqu'élevé par des philosophes, il a compris de bonne heure les erreurs et les dangers des opinions nouvelles. Les précautions qu'il avoit prises pour qu'elles ne pénétrassent point dans ses États, étoient si bien entendues qu'il sut s'en garantir lui et ses sujets. Il écrivoit souvent, en fils sensible et respectueux, à Pie VI, qui de son côté lui répondoit en père tendre. Leur correspondance étoit celle de la confiance et de l'amitié, et les paroles du Pontife n'ont pas peu contribué sans doute à entretenir dans le cœur du Prince des sentimens qui ont fait sa gloire dans les jours de sa prospérité, et qui font aujourd'hui sa consolation dans les jours de son infortune.

Ainsi, Mr., si Pie VI a presque toujours vécu sous un ciel sombre et chargé de

nuages qui sembloient présager les tempêtes, il avoit aussi des jours séreins, et son autorité étoit encore respectée par quelques-uns de ses enfans.

Ce n'étoit pas seulement en Italie. Le Portugal lui témoigna lui-même une déférence qui dût d'autant plus consoler le Pontife, que ce Royame avoit paru pendant quelque temps se démentir de son ancien attachement à l'Église Romaine. Le Marquis de Pombal y avoit régné long-temps sous le nom de son maître. Ce Ministre étoit impérieux et hautain. Pendant les deux premières années du Pontificat de PIÈ VI, il avoit donné à ce Pontife de grands sujets d'affliction pour le présent, et de plus grandes inquiétudes pour l'avenir. « Pénétré de l'esprit de son siècle, » dit l'Auteur des Mémoires, il avoit osé « tenter plusieurs innovations philosophiques au milieu de la nation la moins philosophe de l'Europe ; » et il laissoit entrevoir le dessein formé d'y en ajouter un grand nombre d'autres encore.

Ce dangereux Ministre fut disgracié en 1777, et Joseph I étant mort peu de temps après cette disgrâce, la Reine se trouva seule

à la tête des affaires. Elle fit changer de face à son Royaume, et la Religion y reprit un nouvel empire. Les Princes peuvent tout pour l'intérêt de la religion. La Religion à son tour peut tout pour l'intérêt des Princes. Heureux ceux-ci, lorsqu'ils la font entrer dans leurs conseils. Elle sera toujours la politique des bons Rois.

PIE VI renoua bientôt avec la Cour de Portugal les liaisons qu'avoient eues ses prédecesseurs. La Reine, naturellement bonne, d'une piété sincère, digne enfin du titre de *Majesté très-fidelle*, attachée à sa Couronne, fut docile à la voix du premier Pasteur. Elle réintégra le Nonce Apostolique dans tous ses droits, elle rendit la liberté aux Catholiques qu'avoit persécuté le despotisme du ministère précédent; elle rétablit un grand nombre d'institutions religieuses que Pombal avoit détruites, et toujours depuis elle se fit un scrupule de rien entreprendre, en matière de Religion, sans le concours du St. Siège.

L'harmonie entre le Trône et l'Autel étant ainsi rétablie en Portugal, le Pontife prit des mesures pour qu'elle fût durable et

qu'elle subsistât même encore après lui. La nomination aux bénéfices ecclésiastiques pouvoit devenir un sujet de litige entre ses successeurs et ceux de la Reine de Portugal. **PIE VI** consentit en 1778 à un nouveau concordat, en vertu duquel la collation de toutes les prébendes fût partagée par tiers entre le Pape, la Reine et les Évêques. Sa Sainteté se prétoit volontiers à ce qui pouvoit être agréable aux Couronnes. De légers sacrifices ne lui coûtoient pas, lorsque sa conscience les lui permettoient. Elle croyoit que la paix et la bienveillance des Princes sont plus utiles à l'Eglise que quelques droits qui finissent toujours pas être contestés.

Cette condescendance et cet esprit de paix lui concilièrent, dès le commencement de son Pontificat, l'affection du Roi de Pologne. Ce Prince sage et éclairé eut toujours pour le St. Siège une religieuse déférence, dans un siècle où tout le monde ne parloit que de réformes, et sur-tout de réformes ecclésiastiques : Stanislas ne voulut rien entreprendre qui pût intéresser l'Eglise, sans y être autorisé par le Siège Apostolique. En 1775, croyant les fêtes trop multipliées en

Pologne, et voulant en diminuer le nombre, il eut recours au Pape qui en supprima trente. En 1778, un de ces réformateurs modernes, ou plutôt un de ces conspirateurs que la philosophie a eu l'art de faire naître dans tous les pays et sous tous les Gouvernemens, *Zamoïski* avoit rédigé le projet d'un prétendu code, dans lequel il proposoit de restreindre la juridiction du Nonce en Pologne et les immunités du Clergé, de supprimer l'usage des appels en Cour de Rome, de soumettre toutes les Bulles à l'approbation du Roi, de fixer un temps pour prononcer les vœux monastiques. Sa Majesté déféra ce code au jugement du St. Siège. Il avoit déjà été censuré par le Clergé Polonois, il le fut encore par Pie VI, et Stanislas fit approuver cette censure par la Diète de 1780. L'auteur du projet fut obligé de prendre la fuite; il trouva un asile auprès de Joseph II.

Pie VI, au fond de son cœur, savoit sans doute bon gré au Monarque d'avoir cette déférence pour le Chef de l'Eglise, et pour le St. Siège, dans un temps où les Rois et les particuliers mêmes se faisoient un jeu de

donner des dégoûts à l'un et de verser le mépris sur l'autre. Sa reconnoissance ne dégénéroit cependant point en foiblesse ; et quoiqu'il aimât à obliger les Princes, comme je vous le disois il n'y a qu'un moment , il savoit résister à Stanislas , et se refuser à ses désirs quand il y voyoit plus de bonnes intentions que de véritable justice. Par exemple , le Roi s'adressa en 1779 à sa Sainteté , pour en obtenir la suppression d'un Chapitre qu'il croyoit inutile dans ses Etats. Le Pape n'ignoroit pas qu'on trompe quelquefois les meilleurs Princes. Il ne voulut rien accorder sans avoir pris connoissance lui-même de ce dont il s'agissoit , et chargea une Congrégation de Cardinaux d'examiner si la suppression demandée étoit utile ou si elle ne l'étoit pas. La Congrégation ne fut pas de l'avis du Monarque , et le Chapitre fut conservé. Cerefus n'altéra point l'amitié respectueuse que Stanislas avoit pour le Pontife , et on vit en 1782 , ce Prince envoyer avec confiance à Pie VI , un Plénipotentiaire pour justifier la conduite du Gouvernement Polonois à l'égard de l'Évêque de Cracovie. Cet Évêque s'étoit rendu

fameux par ses extravagances. Son Chapitre l'avoit enfermé , et la Diète avoit approuvé cette triste mesure.

Non-seulement sa Majesté Polonoise respecta et fit respecter en Pologne les droits du Pontife , elle les protégea encore dans les autres Cours. Vous vous rappellez l'affaire de l'Archevêque de Mohilow , dont je vous ai parlé dans une de mes lettres. De grandes prétentions faisoient craindre de grands ressentimens. Plusieurs Puissances étoient compromises, et leurs intérêts étoient poussés de part et d'autre , et en sens contraire , avec la même vivacité. Le Pape proposoit bien un tempérament , mais les cœurs étoient aigris , et personne ne vouloit céder de ce qu'il appeloit ses droits. Cependant Stanislas vouloit épargner des chagrins au Pontife ; il se rendit médiateur dans cette affaire , et négocia auprès des Cours intéressées. Il mania les esprits avec tant de dextérité , il calma si bien les haines qu'il vint enfin à bout de faire accepter des propositions raisonnables. Ce rôle de conciliateur honore sans doute le Prince qui le remplit avec tant de succès ; mais PIE VI étoit digne que Stanislas s'en

chargeât pour le servir ; du moins le Pontife n'oublia-t-il jamais les bons offices que le Prince lui avoit rendus dans cette occasion, et près de vingt ans après , quand l'Europe étonnée eut vu le trône des Rois de Pologne et Stanislas entraînés dans la même chute, Pie VI plaignit sincèrement ce Roi malheureux ; il donna des larmes à son sort , et lui écrivit pour le consoler. Stanislas lui en devint peut-être plus cher : c'est que l'adversité ne fait qu'ajouter un nouveau lustre à la vertu. Du reste les infortunes des Princes ont quelque chose de plus touchant que celles des hommes privés , et en pleurant sur les destinées de Stanislas , Pie VI pouvoit déjà présager les siennes.

Pie VI avoit des qualités si supérieures, il joignoit une si grande élévation d'esprit à une douceur si aimable dans le caractère, il mettoit tant de graces dans ces discours, tant de dignité dans ses jugemens , tant de prudence dans toute sa conduite , que des Princes même que leur croyance éloignoit de toute communion avec l'Église Romaine, ne pouvoient s'empêcher de lui accorder leur bienveillance et leur estime. Cathé-

rine II, Impératrice de Russie, s'est exprimée plusieurs fois avec énergie sur l'affection qu'elle lui portoit; et c'est sans doute à cette affection qu'on doit attribuer, au moins en grande partie, et les hommages qu'elle a rendus dans l'affaire des Jésuites à l'autorité spirituelle du St. Siège, et le désir qu'elle a montré d'y soumettre enfin ses sujets.

Un autre Roi du Nord, Gustave-Adolphe, Roi de Suède, porta encore plus loin ce sentiment de respect et d'amitié pour la personne de Pie VI. Il ne laissa échapper aucune des occasions qui se présentèrent de lui témoigner des égards. Peu content de publier en 1781 un Édit favorable aux Catholiques de ses États, il en donna aussitôt communication au Souverain Pontife, et, comme pour excuser le reste de sévérité que les lois du Royaume conservoient encore, il écrivit au Pape; « qu'à la vérité le style de cet Édit étoit adapté à l'esprit du peuple Suédois, mais que les statuts en étoient conformes à l'esprit de la tolérance la plus douce. » J'ai déjà rapporté la conduite de ce Prince à Rome, et

j'ai parlé des hommages qu'il y rendit à **PIE VI.** Ce fut une chose nouvelle et un spectacle bien extraordinaire de voir dans Rome , au centre de la Catholicité , un Prince Luthérien rechercher avec empressement le Chef de l'Église Romaine , être assidu auprès de sa personne , l'aimer et en être aimé à son tour. **Le Roi de Suède** s'entretenoit familièrement avec le Pape , il lui communiquoit ses vues , ses projets , et lui faisoit voir tout le fond de son ame. C'étoit entre eux une véritable intimité. On dit que les Princes ne connoissent pas l'amitié ; c'est leur faire injure que de tenir un tel langage. Nés avec une ame plus élevée , et avec un goût plus délicat que le reste des hommes , ils doivent aussi être plus sensibles ; mais il faut l'avouer , il est rare qu'ils trouvent des amis dignes d'eux , et Gustave trouvoit dans **PIE VI** un cœur digne du sien. Je reprends la suite des relations de ce Pontife.

Vous savez , Mr. , que le Siège de St. Pierre a envoyé , dès le commencement , des prédictateurs de l'Évangile porter les semences de la Foi dans un grand nombre de Royaumes. C'est à ces envoyés du St. Siège que la

France ,

France, l'Allemagne, l'Angleterre, presque tous les États du Nord doivent le Christianisme. Le zèle pour la conversion des nations infidèles s'est perpétué d'âge en âge chez les Pontifes Romains, et il en est bien peu qui n'aient ajouté aux conquêtes spirituelles de l'Eglise. PIE VI ne s'intéressa pas moins à la propagation de la Foi que ses prédécesseurs. Je ne vois pas, à la vérité, qu'il ait fondé de nouvelles missions; mais il soutenoit les anciennes. Ces pieux établissements étant, en général, très-peu dotés, et les fonds qui leur sont consacrés ne suffisant pas, il savoit se procurer des ressources pour l'entretien des Missionnaires, ou bien il donnoit de ses propres épargnes. Il bénissoit, il encourageoit ces hommes apostoliques qui, renonçant à toutes les jouissances, et se vouant à toutes les privations ou plutôt à toutes les douleurs, vont au-delà des mers, loin de leur famille et de leur patrie, engendrer des hommes à la Religion et à la vertu, sans autre motif que le salut des ames, sans autre ambition que la Croix, sans autre intérêt que le Ciel. Il aimoit à entendre les travaux de ces hommes géné-

reux, il prenoit part à leurs souffrances, et rien ne le touchoit plus que leurs succès. Les Missions Orientales ont fleuri plus que jamais sous son Pontificat. A mesure, ce semble, que la Foi s'est affoiblie en Europe, les peuples d'Asie l'ont embrassée. Le Christianisme a fait des progrès là où il trouvoit autrefois plus d'obstacles ; et ce ne sont pas seulement les gens du peuple qui ont ouvert les yeux à l'Evangile, les Grands eux-mêmes s'y sont soumis. Un Souverain de la Cochinchine se fit Chrétien, préféra la Religion à sa Couronne, et fut détrôné par ses sujets idolâtres. Nous avons vu le fils de ce Prince, accompagné d'un Missionnaire, venir en France implorer le secours de Louis XVI pour rétablir son père sur le trône. Louis XVI montra qu'il ne portoit pas en vain le titre de Roi Très-Chrétien, et il envoya quelques frégates. Elles suffirent pour soumettre les sujets rebelles, et le Trône fut rendu au Souverain légitime.

Un événement que je ne dois pas omettre, en parlant des missions, et qui fut aussi consolant pour Pie VI qu'il est hono-

rable pour son Pontificat , c'est l'ambassade qu'il reçut en 1789 des États-Unis de l'Amérique. Les nombreuses Congrégations de Catholiques qui vivent sous leur domination , désirèrent avoir un Évêque. Le Congres voulut bien être auprès du St. Siège l'interprète de leurs vœux , et envoya au Souverain Pontife une députation chargée de les lui présenter. PIE VI s'empressa d'accorder une demande si raisonnable et si avantageuse au bien de la Religion. Il fit plus. Les Catholiques ayant voulu lui abandonner pour toujours à lui et au St. Siège le droit de leur nommer un Pasteur , il refusa leurs offres , et régla que la nomination de l'Évêque qu'il alloit instituer apparten-
droit à jamais au Clergé Catholique des Etats-Unis , ne se réservant pour lui et pour ses successeurs que le droit de confirmer celui qui auroit été élu. Le choix du Clergé tomba sur Jean Carrol , ex-Jésuite , qui fixa son siège à Baltimore et qui a obtenu le titre de Légat du Pape. Depuis cette épo-
que , une société de Prêtres Français exilés a formé dans l'Amérique une mission nou-
velle , et la Religion Catholique fait dans ce

pays des progrès qu'elle ne pourra manquer de faire par-tout où elle sera connue , et où elle ne sera pas calomniée.

Mais de toutes les satisfactions que les succès de la Religion ont fait éprouver à Pie VI , au milieu des traverses de son long Pontificat , celle qui a été peut-être plus sensible à son cœur , et l'abrogation des peines portées en Angleterre contre les Catholiques. Il faut l'avouer , ces peines étoient rigoureuses. Pendant long - temps les Catholiques n'avoient osé s'avouer publiquement comme tels. La loi si douce à l'égard des autres citoyens , étoit toujours sévère pour eux. Elle ne les regardoit point comme des sujets fidelles. Sous le nom de papistes , elle les supposoit toujours suspects au Gouvernement et odieux à la Nation. Enfin dans le pays de l'univers où la liberté est le moins un vain nom , ils ne pouvoient ni penser à leur manière , ni servir Dieu selon leur conscience. Depuis deux siècles les Catholiques portoient cette espèce de joug avec patience ; mais ils n'avoient jamais perdu l'espoir de le voir adoucir. Il étoit dans le fond opposé tout à la fois à

l'esprit du gouvernement doux et humain ,
d'un Roi père de tous ses sujets , et au ca-
ractère d'une Nation trop sensible pour
n'être pas bonne , trop réfléchie et trop
éclairée pour n'être pas juste. En effet le
Roi et le Parlement révoquèrent , en 1791 ,
toutes les lois pénales portées contre ceux
de la Religion Catholique , et cette Religion
obtint la même liberté dont jouissent tous
les autres cultes dans les isles Britanniques.
PIE VI n'eut point de part à cet acte de
justice. S'il y influa , ce ne fut que par ses
vertus , et par le respect qu'elles avoient
peut-être inspiré aux Princes et aux Grands
de la Nation qui l'avoient vu de près. Mais
il le regarda comme un bienfait qui lui étoit
personnel , et qu'on lui accordoit à lui-
même. Il en témoigna authentiquement ,
m'a-t-on dit , sa reconnaissance au Roi
ainsi qu'au peuple Anglois , et on m'a assuré
que la lettre qu'il écrivit à cette occasion à
sa Majesté Britannique , est déposée dans les
archives d'un des principaux personnages
de l'Etat.

Quoi qu'il en soit , il revint sur cet heu-
reux événement dans la lettre qu'il écrivit

le 7 Février 1795 aux Évêques et Vicaires Apostoliques d'Angleterre , pour les engager à prêcher plus que jamais la soumission aux Souverains , l'obéissance aux lois et le respect pour toutes les autorités publiques , et il leur dit : « La bienfaisance de George III » vous fait sur-tout un devoir de ces vertus. « C'est le meilleur des Rois. Son Empire est » plein de douceur pour les Catholiques. Les » Catholiques ne portent plus un joug dur » et pesant. Ils sont maintenant affranchis » des lois sévères et des conditions pénibles » auxquelles ils étoient assujettis. Ils ont » aujourd'hui des priviléges. Ils peuvent » servir dans les armées , et ils ont obtenu » la permission d'avoir des écoles catholiques pour éléver la jeunesse.... Le Monarque bienfaisant n'a pas seulement fait sentir aux Catholiques de son Royaume » les effets de sa bonté et répandu sur eux » les effusions de ses graces , il a encore favorisé et protégé les Catholiques dans les » vastes régions de l'Inde soumises à son Empire. Ces Catholiques étoient , il y a peu » d'années , assujettis au joug tyrannique du Sultan Tipoo , ce monstre de cruauté.

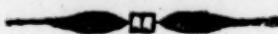
» On les accabloit d'outrages , on les vexoit
» en toute manière pour les forcer à aban-
» donner la Foi Catholique. Aujourd'hui ,
» par les armes victorieuses du Roi et par ses
» bienfaits , ils sont tranquilles , et suivent
» sans crainte la foi orthodoxe , sous l'au-
» torité des Pasteurs Catholiques que le St.
» Siége a établis dans ces lieux. »

Ainsi , le Père commun des fidèles se ren-
doit l'organe de la reconnaissance de ses en-
fans , dans quelque partie du monde qu'ils
fussent dispersés , et il partageoit en effet
leur bonheur , comme il étoit sensible à tou-
tes leurs disgraces. Cette tendresse vraiment
paternelle a sur-tout éclaté à l'égard de la
France. Je vous en tracerai le tableau tou-
chant dans la Lettre suivante.

Je suis ,

M O N S I E U R.

NEUVIÈME LETTRE.



*TABLEAU de la conduite de PIE VI
à l'égard de l'Église Gallicane.*

MONSIEUR,

LA Nation Françoise , malgré son attachement à ses libertés , a toujours été intimement unie au St. Siège , et réciproquement les Papes ont dans tous les temps distingué et comblé d'éloges la Nation Françoise. PIE VI ne s'écarta point à cet égard des traces de ses plus illustres Prédécesseurs. Il honora l'Église Gallicane d'une affecion particulière , et il la regarda toujours comme une des plus belles portions du troupeau qui lui étoit confié. Tant que cette Église conserva les avantages d'une longue et ancienne prospérité , il se contenta de la combler des témoignages de sa bienveillance paternelle; mais quand elle fut malheureuse et persécutée , il la consola par ses larmes , par ses conseils , par ses leçons ; et dès qu'elle fut

pauvre , errante et dispersée , il la soutint encore par ses bienfaits.

Je suis touché , je vous l'avoue , de cette conduite de Pie VI. J'aime à voir un si grand Pontife aimer le peuple de France , le Roi de France , l'Eglise de France , à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir ; j'aime , dis-je , à le voir vérifier le mot du Cardinal de Bernis écrivant au Roi en 1782 ; *PIE VI a le cœur Fran^çois.*

Quand le Pape n'auroit pas eu pour la France cette inclination qui lui étoit naturelle , Louis XVI étoit bien fait pour la lui inspirer. Religieux et paisible , ce Prince n'oublia jamais qu'il étoit *le Fils aîné de l'Église.* Dès le commencement de son règne , il sentit qu'un Roi Très-Chrétien peut bien être le protecteur du St. Siége ; mais qu'il ne lui convient pas d'en être l'ennemi. Pie VI et le Roi vécurent donc toujours dans une intelligence heureuse pour tous les deux. Jamais leur union n'éprouva le plus léger nuage , et si l'affaire du Cardinal de Rohan occasionna entre eux quelques représentations et quelques demandes , elle n'occasionna du moins aucune

froideur ni aucun mécontentement ; elle ne fit même que développer davantage la sagesse de Pie VI.

Tout le monde connoît la malheureuse affaire que je viens de citer. Elle a retenti dans toute l'Europe. La philosophie qui la jugeoit favorable à ses projets lui donna , dans le temps , un éclat qu'elle ne devoit pas avoir , et je n'en dirai ici que ce qui a rapport à l'intérêt qu'y prit et qui y devoit prendre le Souverain Pontife.

Le Cardinal de Rohan , Grand-Aumônier de France et Évêque de Strasbourg , s'étoit trouvé compromis dans une accusation indigne de sa naissance , de son rang , de ses places , et sur-tout de son cœur et de sa façon de penser. Arrêté , tout revêtu qu'il étoit de ses habits pontificaux , et conduit à la Bastille , au lieu de réclamer ses juges naturels , il s'étoit soumis au jugement du Parlement de Paris que le Roi avoit commis pour juger cet étrange procès. Dans la règle et aux termes du Concordat inviolablement observé en France , c'étoit au Pape à juger , ou du moins à déléguer les juges. Mais tous les tribunaux sont indifférens pour l'innoc-

cence , et c'est sans doute par cette raison que le Cardinal avoit reconnu la compétence du premier Parlement du Royaume.

Cependant le Pape réclama le jugement de cette cause comme un privilége qu'il tenoit de la piété des Rois , et auquel Louis XVI n'avoit aucune raison de déroger. Que si quelqu'un trouve ce privilége abusif , nous lui répondrons ce que le Cardinal de Bernis osoit dire à Louis XVI , on ne trouve pas mauvais que les Pairs du Royaume , que les Conseillers au Parlement de Paris aient leurs juges particuliers. Pourquoi un Cardinal , sans blesser la justice ni les lois du Royaume , n'auroit-il pas les siens ? Les priviléges des uns et des autres sont fondés sur les mêmes lois ou plutôt sur les mêmes concessions. Quoi qu'il en soit , le Pape vit avec peine l'arrestation d'un Cardinal avec les circonstances que j'ai rapportées. Il se plaignit que le Roi ne la lui eût pas fait notifier dans les formes. Il en parla au Cardinal de Bernis avec un sentiment de douleur qui fit une vive impression sur ce Ministre. Sa Sainteté ne pouvoit pas s'en tenir aux démonstrations d'une sensibilité infruc-

tueuse. Son premier vœu sans doute étoit de ménager la délicatesse d'un Roi jaloux de l'indépendance de sa Couronne , mais d'un autre côté il partageoit l'intérêt que l'Europe entière prenoit à l'illustre accusé. D'ailleurs , il étoit de son devoir de réclamer ses priviléges à lui-même , et de prendre en outre la défense du Sacré Collége qui croyoit son honneur compromis par la manière dont il s'étoit conduit , et par la manière dont avoit été traité le Cardinal de Rohan.

Dans les premiers momens , le Pape se contenta de faire au Roi quelques représentations modérées. « Mandez à votre » Cour , dit-il au Cardinal de Bernis , que » je donnerai toutes les facilités pour que » le Roi soit content. Mais j'attends de sa » piété des égards pour le St. Siége. Je ne » ferai point d'éclat , je vous le promets. » Mais puis-je me dispenser de sauver les » droits du Sacré Collége ? des droits assu- » rés même par le Concordat ? La question » est délicate. Je la proposerai à une con- » grégation de six Cardinaux. Leur avis sera » modéré ou bien je ne le suivrai pas. »

En effet , Pie VI forma une congrégation

de six Cardinaux. D'après leur avis très-modéré sans doute , il écrivit au Roi et au Cardinal de Rohan. Dans sa lettre au Cardinal , le Pape faisoit des reproches à ce Prélat d'avoir violé son serment , en reconnoissant pour juges les membres du Parlement de Paris. Cette lettre n'étoit pas sans sévérité , et elle fut suivie d'une mesure que Pie VI crut devoir à l'honneur du Sacré Collège. Sa Sainteté suspendit par *interim* le Cardinal Grand - Aumônier de ses fonctions.

La lettre du Pape au Roi étoit très-affectionnée. Pie VI y parloit presque le langage d'un suppliant. « Je prie votre Majesté , lui disoit-il , que la cause du Cardinal de Rohan soit portée à un juge compétent , » que je délèguerai de concert avec votre Majesté. J'espère qu'elle imitera ses prédécesseurs , en me donnant la très-grande consolation de voir que , sous son gouvernement , les droits de l'Eglise sont conservés , tandis qu'à ma grande douleur , ils sont ailleurs foulés aux pieds en différentes manières. » Le Roi répondit lui - même à cette lettre : « Nous

» sentons , disoit-il , au Souverain Pontife ,
» combien votre Sainteté est justement af-
» fectée de la position où se trouve un
» Evêque , un membre du Sacré Collège .
» Mais nous la prions de considérer que
» nous ne sommes pas nous-mêmes exempts
» de peines à l'occasion de cet étrange
» événement . D'ailleurs le Cardinal a choisi
» lui-même son tribunal . En changer à pré-
» sent , seroit une inconséquence qui ne
» feroit qu'augmenter l'éclat . »

Cependant il s'élevoit quelques disputes au sujet de la lettre du Pape au Cardinal , et encore à l'occasion d'une autre lettre que les Cardinaux avoient cru devoir écrire de leur côté à leur collègue accusé . En même temps tout le monde prétendoit juger cet illustre malheureux . L'Empereur le revendiquoit , comme Prince de l'Empire ; la Diète de Ratisbonne , comme État d'Empire ; l'Archevêque de Mayence , comme Suffragant ; les Agens du Clergé , comme Evêque du Royaume . Mais le Parlement de Paris prévint toutes les querelles , et mit fin à toutes les prétentions . Sa religion étant suffisamment éclairée , il jugea ce célèbre procès quite

noit, pour ainsi dire, toute l'Europe dans l'attente. Le Cardinal de Rohan fut déchargé de toute accusation intentée contre lui ; et Pie VI le rétablit dans tous ses droits et toutes ses prérogatives. Ainsi se termina une affaire où le Pontife s'étoit montré conciliant et juste tout ensemble, et où il eut la gloire de conserver la paix de l'Église, de défendre les droits du St. Siège, et de ne mécontenter personne.

Cette affaire fut presque immédiatement suivie d'une autre, dont les suites ont déjà été bien funestes à l'Europe.

Le Roi Louis XVI, séduit et trompé par son amour pour son peuple, assembla, en 1789, à Versailles les États-Généraux du Royaume. Ceux qui furent députés à ces États se trouvèrent, malheureusement pour la plupart, des impies ou des gens à système. Devenus bientôt factieux, s'ils ne l'étoient déjà, ils formèrent le vaste complot d'ôter au Roi son pouvoir et à la France sa Religion. Je ne parlerai que de ce qu'ils firent pour détruire celle-ci. Le devoir de Pie VI étoit de la soutenir et de la défendre. Quant au Trône, il ne pouvoit que donner des larmes à celui qui y étoit assis.

Les entreprises que la philosophie avoit suggérées aux princes contre le Christianisme , n'étoient qu'un foible essai du plan qu'elle avoit conçu. Les philosophes ne se proposoient rien moins que de renverser tous les Autels de l'Europe et même de l'univers. L'Église Catholique fut toujours plus en bute que les autres aux persécutions des méchans. Ce fut elle qu'on résolut d'attaquer la première. La France fut choisie pour le théâtre où on devoit lui porter les premiers coups.

Les disciples et les auxiliaires que la philosophie avoit dans les États-Généraux ayant adopté ce projet funeste , ils fournirent bien-tôt les acteurs dont on avoit besoin pour en commencer l'exécution , et tous les moyens qui étoient nécessaires pour la faire réussir.

D'abord les États-Généraux s'étant constitués , de leur propre autorité , en Assemblée Nationale , ils se transférèrent à Paris comme dans un centre plus favorable pour préparer les insurrections et appuyer la révolte. Dès qu'ils y furent , ils enlevèrent à l'Eglise tous ses biens et toutes ses propriétés. Cette mesure , prémeditée depuis long-

temps, leur étoit absolument nécessaire pour le succès de leurs trames. Sans parler de l'intérêt qu'ils trouvoient à s'emparer d'un capital aussi considérable, tant que le Clergé eût été riche, il auroit été, (les factieux l'avoient bien compris,) il auroit, dis-je, été bienfaisant; et l'homme de bien qui soulage et qui console, est plus respecté et surtout plus persuasif que l'homme obscur qui ne sait qu'ordonner un meurtre ou préparer un complot.

Le vol du sanctuaire une fois consommé, l'Assemblée prétendue nationale attaqua le sanctuaire même. Elle abolit les vœux monastiques et tous les Ordres Religieux des deux sexes, sans exception, c'est-à-dire tout le Clergé régulier. Les réguliers ne firent point de résistance. Le Clergé séculier pouvoit en faire davantage. On craignit l'estime, le respect, l'amour des peuples pour leurs pasteurs. L'Assemblée s'y prit donc plus adroitemment pour le détruire. Elle décréta ce qu'elle a appelé *la Constitution civile du Clergé*. Il n'y avoit certainement rien de civil dans cette constitution. Composée avec art, elle ne paroissoit pas, il est vrai, atta-

quer au moins directement le dogme , et cependant elle renversoit toute la Hiérarchie. Mais les factieux qui l'avoient fabriquée , connoissoient les hommes et leur siècle. Ils savoient que nous jugeons souvent des choses par les noms qu'on leur donne , et que le gros d'une nation est trop borné pour distinguer ce qui est de la jurisdiction que Dieu a donnée à son Église de ce qui n'en est pas. Quoi qu'il en soit , cette constitution fut le signal , le prélude et le prétexte d'une persécution qui dure encore.

PIE VI , en apprenant des faits aussi extraordinaire s et aussi alarmans , répandit , comme il le déclare lui-même , des larmes amères devant Dieu , et ordonna des prières publiques pour intéresser , s'il étoit possible , le ciel à la terre , et prévenir ainsi les calamités que tant d'excès lui faisoient prévoir. Il épancha ensuite dans le sein des Cardinaux de l'Église Romaine la douleur dont son cœur étoit pénétré. Au milieu des perplexités qui l'accabloient , il leur dit :
« Pouvons-nous passer tant de maux sous l'effet
» de silence , et ne pas éléver notre voix contre
» ces funestes décrets qui entraînent la souiss

» perte de la Religion ? Ah ! le Prophète
» Isaïe semble avoir condamné d'avance
» notre silence , lorsqu'il a dit : *Malheur à*
» *moi , parce que je me suis tu !* Mais com-
» ment et à qui parler ? Aux Évêques pri-
» vés de toute autorité , aux Évêques ef-
» frayés et dont plusieurs ont été forcés
» d'abandonner leurs Siéges ? Au Clergé
» dispersé et abattu , et qui ne peut plus
» tenir ses Assemblées ? Au Roi très-Chré-
» tien dont l'autorité royale est anéantie ,
» et qui , assujetti lui-même à l'Assemblée ,
» est constraint de sanctionner ses décrets ?
» La Nation malheureusement séduite par
» l'appas d'une vaine liberté , obéit en es-
» clave à des philosophes déchaînés les uns
» contre les autres , et semble avoir oublié
» que *le salut des États repose principale-*
» *ment sur la doctrine de Jésus-Christ , et*
» *que les Empires ne peuvent être heureux ,*
» *que lorsque tous , d'un plein consente-*
» *ment , obéissent aux Rois. »*

L'état de la France , en 1790 , étoit en
ou effet tel que Pie VI le représentoit dans son
con discours. Cependant comme le Monarque
nt la ouissoit encore d'une ombre de pouvoir ,

le Pontife lui écrivit une lettre en date du 10 Juillet de cette année. Par cette lettre **PIE VI** exhortoit instamment sa Majesté à ne pas donner sa sanction royale à la constitution civile du Clergé. Comme dépositaire de la foi , et par un effet de son amour paternel pour sa Majesté , il lui déclaroit *ouvertement* et avec *certitude* , que si elle approuvoit les décrets concernant le Clergé , elle alloit jeter toute sa Nation dans l'erreur et son Royaume dans le schisme , et peut-être dans une guerre cruelle de religion. Il lui conseilloit de consulter les Évêques instruits , dont le nombre , dit-il , est grand *dans votre Royaume* , et il terminoit sa lettre par ces belles paroles : *Vous avez renoncé pour le bien de la Nation à plusieurs de vos priviléges ; mais s'il étoit en votre pouvoir de céder les droits attachés à votre couronne , vous ne pouvez en aucune manière abandonner et sacrifier les droits de Dieu et de l'Église , dont vous êtes le fils ainé.*

A cette lettre **PIE VI** en joignit deux autres , l'une pour l'Archevêque de Vienne , ministre de la feuille des bénéfices , l'autre

pour l'Archevêque de Bordeaux, garde des Sceaux de France. Il engageoit ces deux Archevêques à appuyer auprès du Roi les conseils et les exhortations qu'il venoit de lui adresser ; il disoit en particulier à l'Archevêque de Vienne, ces mots qui expriment si bien la vivacité du zèle dont il brûloit : « Vous êtes plus propre qu'aucun autre à rendre le grand service que je vous demande. Vous avez déjà donné tant de preuves de votre zèle à défendre la saine doctrine. Mais le temps presse ; il n'y a pas un moment à perdre pour sauver la Religion, le Roi et votre patrie. Vous pourrez certainement engager sa Majesté à ne pas donner cette fatale sanction. *La résistance fût-elle pleine de danger, il n'est jamais permis de paraître un instant abandonner la Foi Catholique, même avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les circonstances auront changé.* »

A cette même époque, le Pontife fit suspendre la perception des taxes établies pour les expéditions de France, et il donna cette raison de sa conduite ; « C'est afin, dit-il,

» que l'on ne croie pas que notre inquiétude ait d'autre objet que la Religion, et pour fermer la bouche aux ennemis du Siège Apostolique. »

Cependant Louis XVI, tout à la fois effrayé et trompé, sanctionna la constitution civile, et fit part au Pontife de cette sanction par ses lettres du 28 Juillet, du 6 Septembre et du 16 Décembre. Dans ces lettres il prioit instamment le Pape d'approuver, au moins provisoirement, d'abord cinq, ensuite sept articles, qui étoient la substance de la nouvelle constitution. Par cette démarche suggérée au Roi, on tentoit un piège au Chef de l'Église lui-même. Pie VI étoit trop sage pour y tomber; il répondit à sa Majesté, le 17 Août et le 22 Septembre, qu'il lui étoit impossible de s'écartez en rien des instructions qu'il lui avoit déjà données; qu'au reste, pour ne pas fournir à ses ennemis un prétexte d'induire les peuples en erreur, en le représentant comme peu disposé à des voies de conciliation, il alloit encore appeler à son conseil les Cardinaux de l'Église Romaine, et qu'il peseroit mûrement avec eux tous ces articles.

En effet le Pape assembla les Cardinaux, et ils furent unanimement d'avis de demander, sur les articles dont il étoit question, le sentiment des Évêques de France, afin de savoir d'eux s'il n'y auroit pas quelque voie canonique de parvenir à une conciliation, ce que la distance des lieux ne leur permettoit pas de découvrir.

PIE VI n'attendit pas long-temps les éclaircissemens qu'il avoit demandés aux Évêques de France. Les Prélats députés à l'Assemblée nationale, au nombre de trente, lui écrivirent le 10 Octobre de cette année, et lui envoyèrent l'*exposition de leurs principes sur la constitution civile du Clergé*. Cette exposition, à laquelle adhérèrent les autres Évêques du royaume, à l'exception de quatre seulement, constatait la foi de l'Église Gallicane, et attestoit qu'en France non plus qu'à Rome, on ne trouvoit aucune voie canonique pour adopter les bases de la constitution civile. Le Pape ayant reçu cet ouvrage, commença le Lref doctrinal, en réponse à la consultation des Évêques. Mais ce travail, déjà long en lui-même, fut encore interrompu par des affaires particulières qui survin-

rent, et dont le Pontife jugea à propos de s'occuper.

Une de ces affaires étoit celle du Cardinal de Loménil, Archevêque de Sens. Ce Cardinal avoit écrit le 25 Novembre à Pie VI; comme il n'avoit pas craint de prêter le serment décrété par l'assemblée, il osoit se justifier en disant qu'il ne falloit pas prendre la prestation de son serment pour un assentiment intérieur, et il consultoit ensuite sérieusement le Pape au sujet de la consécration des nouveaux Évêques qu'on l'engageoit à faire. Le Pape lui répondit sur-le-champ, proscrivit de nouveau cette doctrine des restrictions mentales si souvent condamnée, et qui se trouvoit avoir un Évêque pour protecteur, tandis qu'elle n'avoit pas un honnête homme pour partisan, et il déclara au Cardinal qu'il le dépouilleroit de sa dignité, si, par une prompte rétractation, il ne réparoit le scandale public qu'il avoit donné. Quant à la consécration des nouveaux Évêques, il lui défendit *expressément et formellement* d'en consacrer aucun, quelque pressante nécessité qu'il pût prétexter. Brienne avoit été un des précurseurs de la Révol-

tion

tion Française. Dès sa jeunesse , associé aux erreurs , mais non au repentir du fameux Abbé de Prades , il s'étoit rangé sous les étendards de la philosophie du jour. Agent de cette secte pour détruire les monastères et les établissemens religieux , Ministre un instant pour enrichir sa famille et pour ruiner le royaume , ses sentimens n'étoient que trop connus. Brienne méprisa les conseils et l'autorité du Chef de l'Église , lui renvoya le chapeau de Cardinal qui avoit été l'objet de son ambition , et qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ; il en fut encore néanmoins solemnellement dépouillé par le Pape et mourut quelques années après dans une triste obscurité , chargé des censures de l'Église , couvert du mépris public , odieux enfin à son siècle comme il le sera à la postérité.

Si les révolutions sont le temps des grands crimes , elles sont aussi l'époque des grandes vertus. La conduite de Brienne a étonné l'Europe ; mais la France elle-même en a expié le scandale. Des milliers de Gentilhommes et d'Ecclésiastiques de tous les grades se sont indignés , quand on leur a

proposé d'être infidèles ou parjures. Ils ont su tout quitter et tout souffrir pour conserver l'honneur et la foi ; et dans l'impuissance où ils étoient de résister à la révolte, ils ont mieux aimé en être les victimes et les martyrs , que d'en être les protégés ou d'en paroître les complices.

Le signal pour prêter le serment de maintenir la constitution civile fut donné à Paris dans la célèbre assemblée du 4 Janvier 1791, au milieu des cris menaçans et des hurlements de rage de trente mille bandits rassemblés. Tous les Évêques députés et la majorité des Prêtres eurent le courage de le refuser , quoiqu'en le refusant ils fussent incertains s'ils pourroient regagner leurs demeures , et si on ne les massacreroit pas dans la salle même de l'assemblée.

Le même signal fut répété dans les Provinces. Les factieux y inspirèrent la même terreur , et le Clergé y donna les mêmes exemples de vertu et de courage. Les peines légales contre ceux qui refussoient le serment étoient la privation de leurs places et du traitement que la nation avoit substitué à leurs propriétés légitimes. Elles étoient

accompagnées de peines révolutionnaires, c'est-à-dire que les prétendus réfractaires étoient méprisés par les factieux, censurés par les autorités publiques, exposés à des vexations de toute espèce, aux injures, aux outrages de la populace, aux emprisonnemens et quelquefois à la mort. Aussi presqu'aucun titulaire n'a été déplacé qu'en même temps il n'ait été persécuté. Quand les méchans ont reçu une bonne éducation, ils conservent toujours quelques égards pour leurs semblables, même en les opprimant ; mais la populace, une fois déchaînée, ne connoît ni bornes ni modération, et la populace étoit ici l'instrument dont se servoient les persécuteurs.

Tous ces excès avoient déjà été poussés très-loin, lorsque PIE VI envoya en France, le Bref doctrinal dont j'ai parlé. Ce Bref étoit attendu avec autant d'impatience par les Catholiques de tous les ordres, qu'il étoit redouté par les constitutionnels. « Qui peut souffrir, y dit le Pontife, de tels désordres de la part de ceux auxquels il constitue plus qu'à tous les autres de maintenir la tranquillité, la paix et la con-

» corde ? Des Prêtres innocens sont chassés de leurs églises et de leurs sièges. On ne leur impute aucun crime ; on n'en articule pas même le nom. Quelle est donc cette coupable manière de procéder ? Sans jugement préalable, on substitue des Prêtres à la place des Prêtres vivans. Peut-il y avoir quelque droiture dans des Prêtres ainsi substitués, et peut-on attendre quelque bien de ceux qui commencent par de tels crimes ? Nous n'apprenons pas que nos pères se soient ainsi conduits. »

Dans ce Bref qui est un monument honorable pour l'Église Gallicane, tous les points attaqués par les novateurs sont défendus avec autant de clarté que d'énergie. Les décisions du Pontife sont trop connues pour être rapportées ici. Je me contente de vous remettre sous les yeux quelques-unes des belles maximes dont cet ouvrage est semé : vous ne les lirez pas sans intérêt.

Sur l'enlèvement des propriétés de l'Église, le Pape s'exprime en ces termes : « Si celui qui a dit : j'offre et je consacre à Dieu cette partie de mon bien pour la rémission de mes péchés et pour celle de

» mes parens et de mes enfans, ose ensuite
» les reprendre, que fait-il autre chose que
» commettre un sacrilége? Enlever le bien
» d'un ami, c'est un vol; enlever le bien
» de l'Eglise, c'est indubitablement un sa-
» crilége... Qu'un tel homme, disoit l'Em-
» pereur Charlemagne dans une de ses lois,
» soit puni par nos juges comme voleur,
» homicide et sacrilége. »

A l'égard des ordres religieux, Pie VI convenoit qu'ils avoient besoin de réforme. Mais les détruire sous ce prétexte, « c'est,
» ajoute-t-il, éteindre lorsqu'on est dans un
» lieu obscure, le flambeau qui n'éclaire pas
» bien, mais qui est susceptible d'être ra-
» nimé. L'homme sage ne l'éteint pas, il lui
» rend une nouvelle vie; car il vaut mieux
» avoir une lumière qui s'obscurcit de temps
» en temps que de n'en avoir aucune. »

Pie VI fixe ainsi les bornes des deux puissances. Pour la puissance temporelle il dit :
« C'est le pacte général de la société humaine
» d'obéir aux Rois. Leur puissance ne dérive
» pas tant d'un contrat que de Dieu même,
» qui est l'auteur de tout ce qui est bon et
» juste. Il n'est pas de puissance qui ne

» vienne de Dieu ; résister aux puissances ,
» c'est résister à l'ordre de Dieu , et ceux
» qui leur résistent , encourent la damna-
» tion. D'un autre côté , il ajoute que Jésus-
» Christ , en établissant son Église , a donné
» aux Apôtres et à leurs successeurs une
» puissance qui n'est assujettie à aucune au-
» tre puissance , et que nos pères ont recon-
» nue unanimement avec le grand Osius et
» St. Athanase , dont voici les paroles adres-
» sées à un Empereur : Ne vous mêlez pas
» dans les affaires ecclésiastiques , et ne nous
» envoyez pas des ordres sur ces objets sa-
» crés , mais plutôt recevez - les de nous .
» Dieu vous a donné l'empire ; à nous il nous
» a confié les choses qui concernent la Re-
» ligion . Si vous enlevez nos droits c'est
» contrarier l'ordre de Dieu ; craignez qu'en
» attirant à vous les affaires ecclésiastiques ,
» vous ne vous rendiez coupable d'un plus
» grand crime encore . »

Au sujet des atteintes que la constitution porte à son Siège , Pie VI , par humilité s'applique ces paroles qu'un de ses prédécesseurs écrivoit à une Impératrice : « Si les péchés de Grégoire sont si grands

» qu'il mérite de souffrir ainsi , l'Apôtre
» St. Pierre n'a pas péché pour mériter
» de souffrir , sous votre règne , de tels
» outrages. »

Enfin PIE VI terminoit son Bref par ces paroles vérifiées par les faits : « Nous avons tout fait et nous avons tout souffert pour éviter s'il est possible , par notre douceur et par votre patience , un schisme déplorable , et pour ramener la paix dans notre nation. Encore toujours fermement attachés aux conseils de la charité paternelle qui ont été jusqu'ici notre règle , nous vous prions , nous vous conjurons de nous indiquer ce que nous avons à faire pour parvenir à concilier les esprits. »

C'est à ce désir si digne d'un Souverain Pontife qu'on doit attribuer la religieuse circonspecte lenteur de PIE VI. Quelques personnes , dans le temps se plaignirent de cette lenteur , elles eurent tort sans doute. Le Pape la croyoit utile tout à la fois à la Religion et à l'Église Gallicane. Tous les esprits étoient agités et dans une fermentation extrême. Il voulloit leur laisser le temps de se calmer. Le sage se presse peu.

Il sait qu'il est certains maux que la précipitation peut aigrir. D'ailleurs la vérité, quand elle n'est pas dite à propos, irrite quelquefois plus qu'elle ne sert, et le Pontife ne pouvoit mettre trop de temps à composer un ouvrage qui devoit durer toujours. La foi des peuples ne courroit aucun péril dans les délais que sa Sainteté mettoit à l'établir où à la venger. Les fidèles ne pouvoient pas être séduits, puisque tous les Evêques avoient parlé; et après tout, avant même qu'on eût reçu la réponse de Rome, personne n'ignoroit les véritables sentimens du Pontife.

On peut encore attribuer au désir de rétablir la paix en France la modération dont Pie VI usa envers les usurpateurs des églises. Il adoucit un peu à leur égard la sévérité des lois canoniques. Il donna du temps aux coupables pour rentrer en eux-mêmes et revenir à l'Eglise. Il se réduisit même à ne leur faire que des menaces. Un père aime encore des enfans qui s'égarent; il ne les punit qu'à regret et le plus tard qu'il lui est possible. Pie VI croyoit d'ailleurs, avec le judicieux Fleurie, que c'est une maxime qu'il faut soi-

gneusement conserver, et qui a été suivie dès les premiers siècles de l'Église par les plus Sts. Évêques et par les plus grands Papes, de n'en venir à certains châtimens et à certains remèdes, que lorsqu'on peut espérer qu'ils seront reçus avec respect et qu'ils pourront devenir utiles.

Le zèle d'un Chef de l'Église embrasse toutes les personnes et tous les ordres, parce que son autorité s'étend à tous les ordres et à toutes les personnes. Aussi P^{IE} VI, dans les deux lettres qui suivirent son Bref doctrinal, s'adresse-t-il aux Archevêques, aux Évêques, comme aux Pasteurs et aux simples Prêtres. Il descend même jusqu'au peuple. « Vous tous nos très-chers Enfans, leur dit-il, vous tous Catholiques du Royaume de France, dans toute l'affection de notre cœur, nous vous avertissons, nous vous conjurons de persister dans la religion et la foi de vos pères. Gardez-vous de prêter l'oreille aux voix trompeuses d'une fausse sagesse qui vous mène à la mort. Évitez ces pasteurs qui ne sont pas vos pasteurs; évitez les usurpateurs, soit qu'on les dise métropolitains, soit qu'on les appelle évê-

» ques ou curés. Gardez-vous d'avoir rien
» de commun avec eux, sur-tout dans les
» objets divins et religieux. Ecoutez vos
» Pasteurs légitimes, attachez-vous à nous:
» car personne ne peut être à Jesus-Christ,
» s'il n'est fondé sur la Chaire de St. Pierre.»

Malgré tous les soins qu'avoit pris le Pontife et les avertissemens qu'il avoit donnés, le schisme se consomma en France dans le courant de l'année 1791. Un clergé nouveau et réprouvé par le Siège Apostolique s'empara de toutes les places ecclésiastiques. L'Église Gallicane ramenée aux jours du Christianisme naissant paru éteinte, alors qu'elle étoit dans sa plus grande vigueur et dans sa plus grande gloire. Elle n'avoit pour asiles que les maisons de quelques particuliers, et ces maisons ne lui étoient ouvertes que furtivement et à la dérobée. Les Prêtres étoient persécutés. On les poursuivoit comme des bêtes fauves. Au défaut de raisons, on ne manquoit pas de prétextes pour justifier ces excès. Les philosophes croioient par-tout que les Prêtres mettoient la patrie en danger, et ils accusoient sans cesse ces hommes paisibles, des complots

et des conjurations les plus imaginaires comme les plus ridicules.

La persécution augmenta en 1792. Les prisons de plusieurs Départemens regorgeoient de Prêtres et d'Évêques. Dans ces lieux infects, la corruption de l'air et les persécuteurs sembloient se disputer le funeste privilége de faire souffrir les victimes entassées les unes sur les autres. Chaque feuille publique racontoit la mort tragique et le massacre de quelque Ecclésiastique. Tous les Prêtres auroient péri, si la Providence ne leur eût ménagé un petit nombre de lieux paisibles, et comme des villes de refuge où ils trouvèrent quelque sûreté.

Dans cette même année 1792, les persécuteurs décrétèrent la déportation hors du Royaume, de tous ceux des Ecclésiastiques qu'ils avilissoient du nom de fonctionnaires publics. La présence des bons importune les méchans, et les schismatiques craignoient l'exemple, les vertus et sur-tout le zèle des vrais pasteurs. Louis XVI refusa de sanctionner l'infortune d'un Clergé utile et respectable; mais, après la journée à jamais exécrable du 10 Août, les rebelles ayant en-

vahis tous les pouvoirs d'un Roi dont ils avoient violé la personne sacrée , et qu'ils avoient osé mettre aux fers , l'assemblée reprit le fil de la persécution , et le décret de déportation devint enfin une loi.

Ce décret étoit véritablement , dans l'intention de ceux qui le portoient , un arrêt de mort. En effet , ils adressèrent aux provinces des instructions secrètes pour leur indiquer la manière dont elles devoient l'entendre. Ils firent plus ; pour joindre l'exemple au précepte , ils ordonnèrent les horribles massacres qui eurent lieu à Paris le 2 Septembre , dans le couvent des Carmes et dans la maison de St. Firmin. Je ne me suis point proposé d'écrire l'histoire de ces massacres ni celle de la révolution , mais je ne puis omettre les circonstances qui prouvent l'intérêt que Pie VI prit à nos malheurs. Je reviens donc au 2 Septembre. Cette journée est une des plus honorables pour l'Église et une des plus honteuses pour la France qu'ait produit la révolution. Trois Évêques et plus de trois cents Prêtres y périrent sous le glaive d'une poignée d'assassins , soutoyée par des philosophes qui se disoient

sensibles aux maux de leurs semblables et qui ne parloient que d'humanité. Ces Prêtres vénérables allèrent à la mort comme les premiers Chrétiens alloient au martyre. Ils contempoient avec magnanimité et comme si elle leur eût été étrangère l'affreuse catastrophe qui alloit dissiper pour eux, le doux songe de la vie. Plusieurs s'avancèrent vers leurs bourreaux en récitant tranquillement leur bréviaire. Tous avoient les louanges du Seigneur sur les lèvres, et le pardon de leurs ennemis dans le cœur.

Quand le Souverain Pontife avoit appris la persécution qu'on exerçoit sur l'Église de France, son ame sensible avoit été pénétrée de tristesse ; mais à la nouvelle de la sanglante exécution qui termine le tableau que je viens d'en tracer, on put entendre la voix de sa douleur, on put entendre, disje, *PIE VI pleurant comme Rachel à Rama ses enfans, et ne voulant point se consoler parce qu'ils ne sont plus.* Dans plusieurs de ses Brefs, il s'exprime de la manière la plus touchante sur cette journée du 2 Septembre ; mais en s'affligeant de la mort des yertueux Ecclésiastiques qui sont l'objet de

ses larmes et de ses regrets , il se réjouit aussi dans le Seigneur de la gloire et du bonheur de ces innocentes victimes qu'il appelle des Martyrs. La froide barbarie des persécuteurs , dit-il , provoque la vengeance du Ciel et l'exécration des hommes. D'un autre côté , le courage de tant de Prêtres qui viennent de répandre un nouvel éclat sur l'Église de France , lui donne l'espérance de voir relever un jour les Temples et les Autels de cette Église infortunée. En un mot , il craint beaucoup pour l'Église Gallicane de la rage et des excès de ses persécuteurs ; mais il espère encore plus pour elle des prières et du sang de ses martyrs.

Cependant , contre l'intention des ennemis du Christianisme , les provinces n'imîterent point les crimes de la Capitale. Le décret de déportation s'exécuta littéralement , et les Prêtres fidèles sortirent de France par toutes les portes , dans les premiers jours du mois de Septembre. Plusieurs milliers d'entre eux , et j'ai le bonheur d'être de ce nombre , vinrent chercher un asile en Angleterre , une noble compassion leur y a prodigué depuis sept ans

tous les secours qui peuvent adoucir l'exil et consoler l'infortune. L'histoire racontera sans doute à nos neveux les procédés touchans de la générosité angloise. Puis-
t-elle, en conservant le souvenir des bienfaits, perpétuer celui de notre reconnoissance.

Un nombre considérable d'autres Ecclésiastiques allèrent se jeter dans les bras de celui qu'il étoit naturel qu'ils regardassent comme leur père commun. Avant qu'ils fussent sortis de France, Pie VI avoit écrit au Clergé ces propres paroles : *Les outrages que vous souffrez de la part des hérétiques, je les souffre avec vous, comme s'ils m'étoient faits à moi-même.* Lorsqu'il vit à Rome tant d'hommes respectables par leurs services et par leurs malheurs, il ne démentit point ce langage de la tendresse. Il leur fit un accueil véritablement paternel. Il ne se contenta pas de les assister par lui-même, il appela encore au secours de sa charité tous ceux qui faisoient une profession plus particulière de pratiquer cette première vertu du Christianisme.

Les Prêtres qui arrivèrent les premiers à

Rome furent placés par le Pontife dans des maisons religieuses ; ces asiles convenoient à des confesseurs de la foi , et chacun d'eux y trouva tout ce qui étoit nécessaire à sa subsistance. Mais le nombre de ses victimes de la persécution croissant tous les jours , et la trop grande affluence de ceux qui venoient à Rome pouvant devenir onéreuse à la Capitale du monde chrétien , le Pontife donna ordre à tous les Évêques de l'État Ecclésiastique de recevoir et de secourir le Clergé qui arrivoit de France. Ses lettres , en date du 10 Octobre , portent : que puisque la fureur de la persécution s'est exercée avec encore plus de cruauté qu'auparavant à Paris et dans les provinces de France , et qu'en augmentant le nombre des martyrs elle a en même temps augmenté le nombre des illustres confesseurs qui ont bien mérité de notre sainte Religion , sa Sainteté ne pouvant imposer aux seuls Religieux et aux seuls lieux de piété de Rome , le devoir de l'hospitalité fraternelle qui est enjoint à tous les Chrétiens , elle a résolu de pourvoir à ce que les Prêtres François soient dans toutes les villes de l'État Ecclésiasti-

que , distribués , comme à Rome , dans les maisons religieuses et dans les lieux de piété. Sa Sainteté ajoute qu'elle à la confiance certaine que la charité ne sera pas moindre dans les provinces que dans la ville capitale. Le Pape veut qu'aucun monastère , aucun couvent ne soit exempté du devoir qu'il impose. Il charge les Évêques de veiller à ce que les secours soient distribués avec prudence , et suivant les facultés des maisons respectives. Mais il désire en même temps que ces secours soient donnés avec plaisir et sans la moindre répugnance , en sorte , dit-il , *que l'esprit de charité paroisse plutôt avoir triomphé en cela , que l'ordre avoir arraché quelques aumônes.*

La charité de PIÈ VI pour le Clergé de France s'étendoit bien au-delà des bornes de l'État Ecclésiastique ; elle suivoit les membres de cet illustre Corps dans tous les Royaumes où la persécution les avoit dispersés. Pour leur procurer de l'appui et des secours , il écrivit en Allemagne , en Espagne , à Naples. J'ai sous les yeux sa lettre aux Évêques , aux Abbés et à tout le Clergé d'Allemagne. Je ne puis m'empêcher de vous en

rappor ter le début. Je le transcris avec d'autant plus de plaisir , qu'il est un témoignage authentique de l'intérêt que prenoit à nous le Pontife , et qu' d'ailleurs le Chef de l'Église y parle du Roi de la Grande Bretagne et de la Nation Angloise , comme les Prêtres François aimeront toujours à en parler eux-mêmes.

« Personne n'ignore , dit le Pontife , et » on ne peut se rappeler , sans verser des » larmes , les causes pour lesquelles Arche- » vêques , Évêques , Curés , Prêtres , Clercs , » Vierges sacrées , Réguliers de toute espè- » ce , ont été forcés d'abandonner la Fran- » ce , leurs domiciles , leurs biens , et de » chercher des asyles , non-seulement dans » les pays catholiques , mais encore dans » ceux qui ne le sont pas... Cette dis- » pension d'un Clergé célèbre a dû toucher » tous les cœurs , et nous devons combler de » louanges les Princes , les Pasteurs catho- » liques qui , instruits par l'Évangile et en- » flammés de l'esprit de la vraie charité , ont » reçu avec bonté et nourri à leurs dépens » ces Confesseurs de la Foi. Nous devons les » mêmes éloges aux Princes et aux peuples » qui ne sont pas catholiques. Dans ce nom-

» bre nous distinguons le glorieux Monar-
» que de la Grande-Bretagne , et l'illustre
» Nation de ce Royaume. Le Roi et le peu-
» ple poussés par le même sentiment d'hu-
» manité , ont accordé des secours au Cler-
» gé François , et ils ont en cela marché sur
» les traces des anciens Romains , dont il
» est dit : *C'étoit une grande gloire que les*
» *maisons des hommes illustres fussent ou-*
» *vertes à des hôtes illustres , et un ornement*
» *pour la République que les étrangers ne*
» *manquassent pas dans notre ville des se-*
» *cours que l'hospitalité des hommes bien*
» *élevés leur assuroit. »*

Pendant que le Souverain Pontife s'occu-
poit ainsi des besoins de l'Église Gallicane
fugitive et exilée , le plus grand des crimes
se préparoit en France. Il alloit se consom-
mer. Un Roi de France étoit mis en juge-
ment par son peuple. Hélas ! il ne tarda pas
à luire ce jour à jamais lamentable que nous
reprochera la postérité la plus reculée , ce
jour qui doit couvrir la France d'un deuil
éternel , parce qu'il la couvre d'un oppro-
bre ineffaçable ; ce jour enfin sur lequel les
François verseront eux-mêmes des larmes

de sang , s'ils recourent jamais leur liberté et leur raison. . . . Le 21 Janvier 1793 ! . . .

PIE VI aimait Louis XVI. Il ne m'est pas possible de vous dire combien il fut affecté d'une catastrophe faite pour inspirer tout à la fois la piété , l'étonnement , l'indignation et l'horreur. Il parut accablé de douleur dans le consistoire secret qu'il tint à l'occasion de ce déplorable événement. Il pouvoit à peine parler. Sa voix étoit entrecoupée de sanglots.

« Pourquoi, dit-il aux Cardinaux assemblés,
» pourquoi notre voix n'est-elle pas étouffée dans ce moment par nos larmes, et par
» nos sanglots? N'est-ce pas plutôt par des larmes et par des gémissements que par des paroles que nous devons exprimer la douleur sans bornes que nous sommes forcés d'épancher dans votre sein.... Le Roi Très-Chrétien Louis XVI a été condamné au déni d'un supplice par une faction impie, et ce jugement s'est exécuté? » Pour soulager la douleur dont il étoit pénétré, le Pontife rappela les circonstances de la mort du Prince, les vues des factieux, leurs motifs dont le principal étoit la haine qu'ils avoient vouée au Christianisme , et s'appuyant sur ces motifs qu'on

cherche , dit-il , inutilement à déguiser , il avança qu'il ne doutoit point que Louis XVI ne fût mort martyr. Il ajouta qu'il espéroit du moins que sa Majesté jouissoit déjà du bonheur céleste , et que cette espérance étoit fondée sur la fin de ce Prince , et sur ses vertus dont il a consigné tout à la fois la preuve et l'héroïsme dans son immortel testament. Le Pape conclut enfin son discours par ces belles paroles : « Ah ! France , » France , toi que nos prédécesseurs appelle loient le miroir de la Chrétienté et l'inébranlable appui de la Foi , toi qui ne marchois pas à la suite des autres nations , mais qui les précédois toutes , de quel esprit d'hostilité tu parois animée contre la Religion ? Combien ta fureur surpassé déjà les excès de tous ceux qui jusqu'à présent se sont montrés persécuteurs implacables. Tu ne peux cependant ignorer que la Religion est la garde la plus sûre et le plus solide fondement des Empires , puisqu'elle réprime également et les abus d'autorité dans les Princes , et les écarts de la licence dans les sujets... Toi-même auparavant tu de-

» mandois un Roi Catholique , tu disois
» que les lois fondamentales du Royaume
» ne permettoient point de reconnoître un
» Roi qui ne le fût pas. Tu l'avois ce Roi
» Catholique , et c'est précisément parce
» que Louis XVI l'étoit , que tu viens de
» l'assassiner... Espérons que le sang in-
» nocent de Louis crie , en quelque sorte ,
» et intercède auprès de Dieu , pour que
» la France reconnoisse enfin ses crimes
» et son obstination à les accumuler , pour
» que du moins cette France se souvienne
» des effroyables châtimens que Dieu , juste
» vengeur des forfaits , a souvent infligés à
» des peuples entiers , pour des attentats
» moins énormes que les siens. »

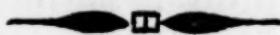
Le Pape termina cette douloureuse séance en invitant les Cardinaux au service solemnel qu'il alloit faire célébrer pour le repos de l'ame de Louis XVI. On pouvoit cependant craindre dès-lors que les François ne saisissent le moindre prétexte de faire la guerre à l'Italie ; mais cette considération étoit trop foible pour arrêter Pie VI et l'empêcher de remplir un devoir que lui prescrivoient également l'amitié , la religion et

l'usage. Quoi qu'il en soit, vous conviendrez, Monsieur, qu'un Pontife qui a pris tant de part à nos malheurs et à ceux de notre patrie, a dû nous inspirer bien de l'intérêt, quand on l'a persécuté personnellement lui-même.

Je suis,

MONSIEUR,

DIXIÈME LETTRE.



*ENTREPRISES de la République Françoise
contre le St. Siège jusqu'à la paix de
Tolentino.*

MONSIEUR,

ON ne sauroit trop le répéter, le but de la philosophie étoit de rendre les hommes à ce qu'elle appelle la nature, et de les soustraire à toute dépendance civile ou religieuse ; mais une de ses erreurs étoit de croire qu'en détruisant l'autorité temporelle du St. Siège, elle détruiroit le St. Siège lui-même que son Fondateur a su mettre à l'abri de la perversité et de l'inconstance humaine. Dès qu'elle eut donc renversé le trône des François, elle s'occupa de renverser celui des Papes. Elle se flatta d'y parvenir bientôt, et ne fit point mystère de cet espoir. Bien des personnes se souviennent du propos que Cerutti tint, dès le commencement de la Révolution, à un

Ecclésiastique

Ecclésiastique de la suite du Nonce à Paris : *gardez bien votre Pape, car ce sera le dernier.* Dans le fait la destruction de la Papauté étoit l'objet le plus important pour les novateurs du 18.^e siècle. Rome est le centre non-seulement de toute la Catholicité, mais même de tout Christianisme, et peut-être de toute morale. La Chaire de Pierre sert même les Communions Chrétiennes qui ne reconnoissent point son autorité. Si elle pouvoit périr, la chaîne de la tradition seroit interrompue, il n'y auroit plus de juge pour juger les interminables disputes des hommes. C'en seroit fait sur la terre de toute doctrine, de tout enseignement, de toute religion.

La première hostilité qu'on fit en France contre le St. Siège fut l'abolition des Annautes, et des autres taxes que la Cour de Rome étoit dans l'usage d'y percevoir. On crioit depuis long-temps contre ces droits. Les échos de la philosophie les faisoient monter à des sommes énormes. A entendre ces hommes qui croient tout et qui n'examinent rien, il y avoit de quoi ruiner la France et lui enlever tout son numéraire. Louis XVI

qui écoutoit volontiers l'opinion publique, parce qu'il ignoroit combien l'opinion publique étoit corrompue, songea, dès l'Assemblée des Notables, à satisfaire ses sujets et à obtenir la suppression des droits qui causoient leurs murmures. Il voulut cependant consulter avant tout son Ministre à Rome. Le Cardinal de Bernis lui répondit que les sommes que la France payoit au St. Siège, ne s'élevoient pas, année commune, à plus de 400 mille livres; que l'importation de nos sucres et de nos cafés dans l'État Ecclésiastique faisoit rentrer dans le royaume le quadruple de cette somme; que Rome s'habilloit de nos étoffes de Lyon, et que si le St. Siège, par représailles, donnoit aux Anglois dans le commerce une préférence qu'ils sollicitoient et dont nous étions en possession, la France perdoit bien plus qu'elle ne gagneroit à la suppression des droits dont elle voudroit s'exempter. Il ajouta que les modiques sommes pour les quelles on faisoit tant de bruit, n'étoient payées qu'en vertu d'un traité solemnel inviolablement observé depuis 250 ans, sous le nom de Concordat, et que d'ailleurs en

pareille matière les innovations étoient toujours dangereuses. Louis XVI avoit l'esprit juste. Il sentit la solidité des réflexions du Cardinal de Bernis , et ne songea plus à affranchir ses États d'une taxe qui leur étoit plus utile qu'elle ne leur étoit onéreuse. Mais l'Assemblée prétendue nationale fut moins circonspecte , elle vouloit appauvrir le St. Siége pour le détruire avec plus de facilité. Elle décréta donc la suppression des Annates. Le Pape étoit trop grand pour se venger. Il dédaigna même de se plaindre , et dit seulement à ceux qui lui conseilloient de faire des réclamations : « Je prévois de » grands malheurs ; mais je persisterai dans » mon silence. Le rompre dans ces temps » d'agitation et de trouble , cela ne feroit » qu'augmenter le mal. » P I E VI ne se trompoit pas. Tout ce qu'il auroit pu dire , n'auroit pas rendu plus équitables des hommes décidés à lui ôter , pour ainsi dire , pièce à pièce tous ses domaines comme toutes ses prérogatives. La suppression des Annates n'étoit en effet que le prélude des attentats qu'ils méritoient contre le St. Siége , et elle fut bientôt suivie d'un larcin

plus important, celui d'Avignon et du Comtat Venaissin.

Le Comtat Venaissin, dont Carpentras est la capitale, appartenoit aux Souverains Pontifes depuis la cession que Philippe-le-Hardi, Roi de France, leur en avoit faite en 1272. Quant à la ville et seigneurie d'Avignon, Clément VI l'avoit acquise de Jeanne de Provence, Reine de Naples. La vente en avoit été faite à ce Pape le 9 Juin 1347, pour la somme de 80 mille florins d'or, ou de 672000 livres de notre monnoie, et elle avoit été confirmée par l'Empereur Charles IV, qui avoit même ordonné que les Papes tiendroient ce domaine en franc-aleu, et comme entièrement libre. Ce Prince étoit ainsi intervenu dans cette vente, parce qu'Avignon étoit encore dans ce temps-là un fief de l'Empire. Une possession appuyée sur des titres aussi anciens et authentiques sembloit devoir être inébranlable. Il se trouva cependant des orateurs qui en contestèrent la légitimité, et l'Assemblée espéra qu'à force de phrases et de sophismes, elle pourroit embrouiller assez les droits du Pontife pour pouvoir les

usurper elle-même. Mais l'Abbé, depuis Cardinal Mauri défendit le St. Siége avec cette éloquence noble et convaincante qui l'a mis au nombre des Grands Hommes ; il développa si bien cette cause, il mit la vérité dans un si grand jour, que personne n'auroit pu s'y méprendre, et l'Assemblée qui n'avoit pas encore perdu toute pudeur, et qui vouloit conserver du moins quelque ombre de justice, fut obligée, pour avoir Avignon, de recourir à d'autres moyens qu'à ceux qui lui présentoit la corruption de ses orateurs.

Le gouvernement du Comtat d'Avignon étoit un gouvernement véritablement paternel. Le peuple étoit heureux ; il ne payoit point d'impôts. Les lois étoient douces, et la liberté du citoyen ne connoissoit point d'autres bornes que celles qui séparent ce qui est juste et honnête de ce qui ne l'est pas. Mais il y a par-tout de mauvais citoyens, parce qu'il y a par-tout des méchans et des hommes qu'il est aisé de tromper ou de corrompre. On vint à bout de persuader à plusieurs habitans du Comtat qu'ils n'étoient pas libres, et qu'ils n'avoient pas même l'idée

du bonheur. On mit en usage l'artifice et la perfidie ; on sema des défiances ; on fit des promesses ; on ne négligea pas les menaces. L'Assemblée Nationale réussit à un tel point par ces intrigues , qu'un jour il parut à sa barre une députation du peuple Avignonaïs, pour demander d'être réuni à la France. Cette députation , il faut l'avouer , n'étoit pas envoyée par les citoyens les plus sages et les plus vertueux ; mais l'Assemblée n'étoit pas plus délicate sur le choix des personnes que sur le choix des moyens qui pouvoient la servir. Quoi qu'il en soit , une pareille demande étoit inouie. Il étoit sans exemple, avant la déclaration des droits de l'homme, qu'un peuple pût trahir la fidélité qu'il doit à son Souverain. L'Assemblée accueillit cependant le vœu des pétitionnaires , et le Comtat Venaissin, ainsi qu'Avignon, furent réunis à la France. Il est inutile que je vous rappelle les meurtres, les assassinats et toutes les scènes d'horreurs qui désolèrent ce malheureux pays , avant et après cet événement. Mais ce que vous ignorez peut-être , c'est que les révolutionnaires d'Avignon envoyèrent aussi une députation à Pie VI. Les dé-

putés osèrent dire à leur Souverain que le voeu général du Comtat étoit d'adopter la Constitution Françoise ; mais que néanmoins ils demeureroient inviolablement attachés au St. Siége , si sa Sainteté vouloit accepter la constitution civile du Clergé. Ce n'étoit pas qu'ils fussent bien attachés à cette constitution, ni qu'ils fussent dans l'intention de garder leur promesse ; mais ils auraient bien voulu engager le Pape dans une démarche fausse et qui l'eût rendu méprisable.

Cependant l'Europe faisoit à la révolution une guerre malheureuse. Déchirée au dedans par les factions , la France étoit victorieuse au dehors. Elle s'étoit emparée des Pays-Bas , avoit vaincu l'Espagne , conquis Liège et les Electorats , envahi la Savoie et le Piémont. Ses armées menaçoient Vienne et l'Italie. Déjà Bonaparte , cet homme non moins singulier par son expédition et son retour d'Égypte que fameux par ses victoires ; qui , célèbre de bonne heure , pourroit le devenir encore davantage ; et qui , dans ce moment , est le maître de choisir , ou que la postérité ne le regarde que comme un brigand , ou qu'elle le mette au nombre

des héros ; (*) Bonaparte, dis-je, étoit dans le Milanois. Ce général répandoit au loin la terreur ; Rome même étoit consternée. Ce n'étoit pas sans raison. Les soldats de la liberté détruisoient par-tout le bonheur public, par-tout ils renversoient les Gouvernemens et les Cultes ; par-tout enfin, sous prétexte de rendre les peuples libres, ils ne savoient que les dépouiller et les asservir.

PIE VI avoit prévu ces malheurs. Dès le commencement de la révolution il avoit chargé ses Nonces auprès des Cours, d'inviter les Princes à se réunir pour écraser le monstre que la France venoit d'enfanter. Il avoit même offert de joindre toutes les forces de l'État Ecclésiastique à celles que ces Princes pourroient employer. La coalition s'étoit formée ; mais le Pontife s'étoit apperçu bientôt avec douleur que les Princes qui la composoient, au lieu de songer à rétablir le Roi de France sur son trône, ne songeoient qu'à s'agrandir eux-mêmes et à s'emparer d'une partie des provinces du

(*) Ceci s'écrivoit dans les premiers jours de Janvier 1800.

Royaume. Il fut persuadé dès-lors que tout étoit perdu , et on a remarqué ce mot qu'il dit à l'honorable Frédéric North , envoyé d'Angleterre , en qualité de Secrétaire d'État en Corse , et qui se trouvoit alors à Rome : *ils cherchent leurs intérêts , et ils ne cherchent ni ceux de Jésus-Christ ni ceux du Roi Très-Chrétien. Quæ sua sunt querunt non quæ Jesu Christi , nec Regis Christianissimi.*

Cependant en Prince sage, PIÈ VI crut ne devoir négliger aucune des précautions qui pouvoient garantir ses États d'une invasion. Il mit ses places en état de défense ; renforça toutes les garnisons; fit lever ses sujets en masse et les arma ; il employa, pour fournir aux dépenses qu'exigeoient tant de préparatifs , jusqu'à l'argenterie des églises. Plusieurs de ses prédécesseurs , en pareille circonstance , n'avoient pas fait difficulté d'employer la même ressource. C'étoit au fond faire servir les richesses du sanctuaire à défendre le sanctuaire même. Mais PIÈ VI ne pouvoit se le dissimuler , ces mesures étoient encore insuffisantes. Les petites puissances ne peuvent se soutenir que par l'ap-

pui et par la protection des grandes. Le Pape eut donc recours à l'Empereur, qui lui promit des secours et n'effectua point sa promesse. Il négocia ensuite avec le Roi de Naples, et le Roi de Naples, sans l'en prévenir, fit sa paix avec la République. Le Pape auroit pu espérer d'être assisté par l'Angleterre. Mais les flottes victorieuses de l'Angleterre s'étoient éloignées de la Méditerranée, et n'étoient pas à portée de secourir le St. Siège.

PIE VI se trouvoit ainsi sans forces assez puissantes au dedans, et sans espoir de secours étrangers. Dans cette extrémité, il songea à désarmer les François par des négociations. D'après l'avis d'une nombreuse congrégation de Cardinaux, il engagea le Chevalier Azara à aller à Milan conférer avec Bonaparte. Le Chevalier Azara étoit un de ces hommes adroits, qui, sous des dehors aimables, cachent une ame fausse et perfide. Ministre d'Espagne à Rome, il avoit su gagner la bienveillance de PIE VI et paraisoit étre son ami : il n'étoit que l'ami des François. S'il nous est permis d'en porter un jugement, nous dirons qu'il étoit

trop partisan de la philosophie pour ne pas être aussi un de ses complices ; que les intérêts du St. Siège le touchoient peu , et que le devoir de le défendre ne fut pour lui qu'une occasion de le trahir. Azara entama des conférences avec Bonaparte , qui , tout en négociant , fit entrer son armée sur le territoire ecclésiastique le 19 Juillet 1796 , et prit le fort d'Urbin , Bologne , Ferrare et Ancone. Le résultat de ces conférences fut d'obtenir pour le Pape un court armistice , en cédant au général victorieux les deux belles Légations de Ferrare et de Bologne. Pie VI fut obligé d'accepter ce traité honteux ; mais les esprits furent extrêmement irrités à Rome contre le plénipotentiaire qui l'avoit conclu , et sa Sainteté ne put s'empêcher de lui défendre de revenir dans cette ville. Les Romains n'avoient pas tort sans doute de soupçonner la bonne foi d'Azara. On le vit , après la prise de Rome , vivre tranquillement avec les François , et ce fut même lui qui rédigea le premier code des lois préten- dues constitutionnelles , que les révolutionnaires romains substituèrent au gouvernement pontifical.

L'armistice dont je viens de parler n'avoit été fait que pour parvenir à une paix définitive ; mais cette paix étoit impossible. La République y mettoit des conditions que le Pape ne pouvoit remplir. Elle exigea que Pie VI révoquât les *Brefs* qui proscrivoient la constitution civile du Clergé. Le Pape répondit, que *quoi qu'il dût lui en coûter*, il n'auroit pas la coupable lâcheté de faire ce pas rétrograde. La République insista et chargea Bonaparte d'amener le Pontife à cette révocation. Ce général écrivit en conséquence au Pape une lettre dans laquelle il lui demandoit impérieusement et avec menace l'acceptation de la constitution civile, et il fit porter cette lettre par l'Archevêque de Ferrare, qui par l'ordre de sa Sainteté y fit la réponse suivante :

« J'ai mis sous les yeux de sa Sainteté la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, Monsieur le Général.

Le Souverain Pontife, dépositaire sur la terre des maximes dont Jésus-Christ a donné l'exemple à ses fidèles disciples et au monde entier, a toujours cherché les moyens d'entretenir la paix et l'harmonie dans la Chré-

tienté , et il s'est porté de lui-même à tous les sacrifices que la modération la plus entière a pu lui permettre. Lorsque la France bouleversée par les malheureux évènemens qui l'affligenent depuis sept ans , a contristé son ame et son cœur , il s'est souvenu qu'il étoit par état le père des Chrétiens ; et lorsqu'il a vu que des Enfans de l'Église se plongeoient dans les plus affreux égaremens , il a pensé que les voies de douceur étoient les seules qu'il dût employer , espérant qu'il plairoit à Dieu de les guérir de leur aveuglement , et de les amener à des maximes justes et raisonnables. C'est par suite de ces principes que sa Sainteté , faisant abnégation de tout ce qui est mondain , s'étoit prêtée à des sacrifices bien considérables pour ménager la paix de l'État de l'Église avec la France. Les succès de votre armée d'Italie ont aveuglé votre Gouvernement qui , par un abus intolérable de prospérité , non content d'avoir tondu la brebis jusqu'au vif , a ensuite voulu la dévorer ; et il exigeoit encore que le Pape fit le sacrifice de son ame et de celle des peuples dont l'administration est confiée à ses soins , en

exigeant de lui la destruction totale des bases qui constituent les principes de la Religion Chrétienne , de l'Évangile , de la morale et de la discipline de l'Église. Sa Sainteté consternée de ces prétentions intolérables s'est recueillie dans le sein de Dieu , pour demander au Seigneur qu'il lui plût de l'éclairer sur ce qu'elle devoit faire dans une si fâcheuse conjoncture. C'est sans doute l'Esprit-Saint qui l'a inspirée , en la faisant souvenir de l'exemple des martyrs , et après avoir sollicité vainement que le Directoire se prêtât à des conditions raisonnables , la Cour de Rome à dû se préparer à la guerre ; c'est à l'Europe à décider qui l'a provoquée. *La mort dont vous voudriez nous effrayer , Monsieur le Général , commence le bonheur de la vie éternelle des gens de bien : elle est aussi le terme des prospérités apparentes des méchans , et le commencement de leur supplice , si les remords ne l'ont déjà commencé.* Votre armée est formidable ; mais vous savez par vous - même qu'elle n'est pas invincible. Nous lui opposerons nos moyens , notre constance , la confiance que donne la bonne

cause , et par-dessus tout l'aide de Dieu que nous espérons obtenir... Je conviens avec vous que la guerre que vous feriez au Pape seroit peu glorieuse pour vous. Quand aux périls que vous ne croiriez pas y rencontrer , notre confiance en Dieu ne nous permet pas de croire qu'il y en eût d'autres que pour vous et pour les vôtres.

Maintenant j'en reviens à l'objet qui fait celui de votre lettre. Vous désirez la paix ; nous la souhaitons plus que vous. Accordez-nous des conditions raisonnables , et qui puissent convenir à nos fidèles alliés , et vous trouverez les uns et les autres disposés à y souscrire. De son côté , sa Sainteté fera pour l'obtenir tous les sacrifices qui ne seront pas contraires à son devoir.

Nous osons croire , Monsieur le Général , qu'en votre particulier vous inclinez pour les principes que la justice et l'humanité inspirent aux hommes estimables ; et je serai toujours enchanté de pouvoir concourir avec vous à l'œuvre salutaire de la paix. »

(Signé , le *Cardinal Mattei.*)

L'Archevêque de Ferrare , auteur de cette

lettre , est le Cardinal Mattei. Ce qu'il fit alors lui a mérité l'estime de toute l'Europe, et j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je m'arrête un instant à vous faire connoître ce Cardinal. Dans un rang élevé et sur un des sièges les plus éminens de l'Italie , il avoit des mœurs tout-à-fait apostoliques , et suivant l'expression de l'Auteur des Mémoires , *toute la simplicité d'un Curé de campagne.* A cette simplicité si honorable il joignoit les lumières , le zèle , la fermeté d'un Apôtre. Dès que les François parurent sur les frontières de son Diocèse , il prévint son peuple sur les dangers des principes révolutionnaires que les républicains portoient avec eux , *principes qui sont*, disoit-il, *beaucoup plus redoutables que leurs armes.* Lorsque le général François entra dans Ferrare , il trouva cet Archevêque en chaire dans sa Cathédrale , donnant à ses ouailles ses derniers conseils. Bonaparte l'en fit arracher pour le mettre en prison. Cette violence n'ébranla pas le Prélat , qui refusa constamment d'accepter la constitution civile. Mis en liberté , il ne cessoit de répéter à Bonaparte victorieux et tout-puissant :

« Nous saurons nous résigner à tous les sacrifices temporels, mais pour Dieu, mon général, ne touchons pas au spirituel. » La vertu simple et sans fard a des attractions qui touchent souvent les cœurs mêmes qui lui sont infidèles. Bonaparte conçut de l'estime et de la vénération pour ce Cardinal qu'il avoit d'abord traité avec tant de rigueur, et qui, par la confiance qu'il avoit inspirée, auroit sauvé Rome, si Rome avoit pu être sauvée.

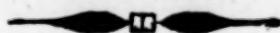
L'armistice avoit coûté au Pape, outre les deux légations de Ferrare et de Bologne, 15 millions, et plusieurs beaux morceaux de peinture et de sculpture. Il ne fut pas de longue durée. L'armée républicaine, battue par les impériaux dans le Milanois, fut obligée de se retirer et d'abandonner les Provinces de l'État Ecclésiastique qu'elle avoit usurpées. Ces Provinces rentrèrent sous l'obéissance de Pie VI. Mais bientôt Bonaparte, vainqueur à son tour, se rendit maître une seconde fois de cette partie des États du Pape ; et le Pontife fut obligé d'acheter la paix de Tolentino. Ce nouveau traité lui coûta 31 millions, et encore des tableaux

et des statues. Il n'eut pas plus de consistance que le précédent ; il n'est pas de paix solide avec les méchans , et l'or qu'on leur donne ne fait que les rendre plus avides , sans les rendre plus justes.

Je suis ,

MONSIEUR ,

ONZIÈME LETTRE.



PRISE de Rome. Persécutions que les François font souffrir à PIE VI. Mort de ce Pontife.

MONSIEUR,

LA paix de Tolentino n'étoit qu'une paix trompeuse ; elle ne fit que favoriser une guerre sourde, plus dangereuse qu'une guerre déclarée. Depuis bien des années des émissaires gagés par la philosophie, répandoient en secret dans Rome leurs funestes et désolantes doctrines ; ils y soulevoient les esprits contre la Religion et le Gouvernement, et ils préparoient ainsi la chute de tous les deux. Un de ces émissaires avoit été le célèbre Cagliostro, et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous apprenne la destinée d'un homme qui a fait tant de bruit en France. Cagliostro à sa sortie de Paris fut envoyé par la secte dans la Capitale du monde chrétien, mais il ne

mit ni assez de prudence ni assez de mystère dans l'exercice de sa mission. Ses complots acquirent quelque publicité ; enfin il fut arrêté et condamné à une prison perpétuelle. Ses nombreux complices jettèrent, comme vous pouvez croire, les hauts cris, ils ne cessèrent pendant long-temps de représenter ce jugement comme dicté par l'intolérance et le despotisme. Pie VI n'eut pas de peine à les confondre. Il fit publier le procès de ce fameux coupable, et l'Europe sut à n'en pouvoir douter ; que non-seulement Cagliostro étoit initié aux plus abominables mystères de la Franc-Maçonnerie Égyptienne et des Illuminés, mais encore qu'il avoit été convaincu par des pièces écrites de sa propre main, d'avoir tramé une conspiration contre le St. Siège et contre le Pape lui-même.

L'exemple de Cagliostro ne rallement point le zèle des agens de la philosophie. Plusieurs des Artistes François qui étoient à Rome pour former leur goût par l'étude des chef-d'œuvres que renfermoit cette ville, professoient hautement les principes qui ont fait les malheurs de leur patrie. Ils donnè-

rent en 1793 de l'ombrage au Gouvernement, qui se crut obligé de faire arrêter les plus factieux. Pie VI les fit élargir de son propre mouvement, au bout de quelques jours, et leur ordonna en même temps de sortir de ses États. Mais la République Françoise ignorant l'indulgence du Pontife, avoit réclamé les coupables, et ce fut à cette occasion qu'elle lui fit écrire ces propres paroles : « Pontife de l'Église Romaine, Prince *encore* d'un État prêt à vous échapper, connoissez les maximes de la République Françoise. Trop juste pour avoir rien à taire même en diplomatie, trop puissante pour recourir aux menaces, mais trop fiere pour dissimuler un outrage, elle est prête à le venger si des réclamations paisibles demeuroient sans effet. »

L'arrogance de ce style n'empêcha point le Pape de veiller à la défense de son peuple, et l'année suivante la tranquillité de Rome exigeant qu'on prit des mesures sévères pour contenir les gens mal-intentionnés, le Gouvernement fit encore arrêter quelques François. Le Ministre de la grande

République à la Cour de Naples envoya alors un de ses Secrétaires de légation *plaider auprès du Pontife*, ce furent ses propres paroles, *la cause de ses compatriotes opprimés*. Ce Secrétaire se nommoit *Basseville*. Aussi brouillon, aussi factieux que ceux qu'il venoit réclamer, il étoit plus fier, plus hardi et sur-tout plus insolent. Ses manières hautaines révoltèrent les Romains; elles excitèrent une émeute populaire dont il fut la victime.

La mort de Basseville n'eut pas les suites qu'on craignoit à Rome, mais celle du général Duphot cher à Bonaparte dont il devoit épouser la sœur, en eut de bien fâcheuses pour *PIE VI* et pour le St. Siège. Depuis la paix de Tolentino, la République Françoise entretenoit des Commissaires auprès du Pape sous prétexte de faire exécuter les conditions du traité. Ces Commissaires n'étoient, dans le fond, que les agens de la révolte. Dès qu'ils furent arrivés à Rome, les insurrections y furent fréquentes. Dans une de ces insurrections, les factieux pressés par la force armée, se refugièrent dans le palais de France qu'ils appeloient

leur quartier-général. La garde les y poursuivit, et le général Duphot voulut les défendre : il fut tué dans l'espèce de combat qui se livra. Aussi-tôt on fit retentir par-tout en France, en Italie, et principalement dans l'armée Françoise, ce cri d'indignation : *mort au Pontife assassin ! vengeance à nos libérateurs !* Tout étoit prêt ; on n'attendoit plus qu'un prétexte pour frapper Pie VI et détruire, s'il étoit possible, le St. Siège. Cette mort le fournit. Berthier fut chargé par Bonaparte de venger Duphot, ou plutôt de consommer un attentat déjà bien avancé.

Arrêté quelque temps par les neiges de l'Appennin, Berthier traversa les états du Pape, comme il auroit parcouru les départemens de la République Française. Il arriva avec son armée sous les murs de Rome. Le plan étoit de prendre cette ville ; mais le Général crut que pour s'en assurer la possession, il étoit de la prudence d'employer plutôt la ruse que la force. Il déclara donc au Prince de *Belmonte* qui lui avoit été envoyé en qualité de Député, il fit même notifier au Pape et cela par écrit, que le Directoire lui avoit expressément recommandé

de respecter le Gouvernement, la Religion et toutes les propriétés soit publiques, soit particulières ; que son unique objet étoit de se saisir de ceux qui étoient coupables de l'assassinat de Duphot ; que pour remplir ses instructions et prévenir toute effusion de sang, il requéroit, 1^o. que le Pape publiât un édit dont le modèle fût envoyé au Cardinal Doria, alors Secrétaire d'Etat ; (l'objet de cet édit étoit de tranquilliser le peuple Romain sur l'arrivée de l'armée Françoise) ; 2^o. qu'on n'enlevât rien du Museum, de la Bibliothèque et de la Galerie de tableaux, parce que tous les articles qui s'y trouvoient renfermés étoient garantis *par la loyauté françoise et par ses propres assurances* ; il ajouta qu'en cas de refus, il ne répondroit pas des suites, ayant des ordres pour s'emparer alors de vive force de Rome et des États de l'Église.

PIE VI ne se laissa point effrayer par les menaces de Berthier. S'il ne songea point à se défendre, c'est qu'il étoit bien persuadé que toute résistance à une armée disciplinée seroit inutile, et n'aboutiroit qu'à faire verser bien du sang ; idée qui révoltoit le

cœur

cœur naturellement bon et humain du Pонtife. Quant aux protestations du Général républicain , Pie VI étoit intimement convaincu qu'elles étoient hypocrites et mensongères ; cependant il se crut obligé de paroître y donner quelque confiance. Quoiqu'il ne comptât pas sur les promesses de Berthier , il eut soin que toutes les conditions imposées par le Général fussent religieusement observées , et il fut si fidelle à ses engagemens que quelqu'un ayant proposé d'enlever les articles les plus précieux du Muséum Clémentin , il opposa à ce projet la parole qu'il avoit donnée , et assura ainsi aux brigands François la proie qu'ils se proposoient de dévorer.

Berthier ne tarda pas à jeter le masque ; il paya un petit nombre de personnes pour l'inviter , au nom du peuple Romain , à entrer dans la ville , et il y entra en effet sur cette invitation. On le vit alors tel qu'il étoit ; toute sa conduite n'offrit plus que ce tissu de cruauté , de trahison et d'hypocrisie qui distingue d'une manière si particulière les agens de la République Françoise. Les instructions que Caligula donnoit à ses

K.

bourreaux étoient de ménager les tourmens avec tant d'art que les victimes pussent sentir les approches de la mort. Berthier eût été l'homme le plus capable d'exécuter les ordres de ce tyran. Les affidés qu'il sou-doyoit à Rome avoient élevé dans quelques endroits l'arbre de la liberté Françoise. Berthier, immédiatement après son arrivée, fit abattre tous les arbres qui avoient été ainsi plantés, de peur qu'ils ne compromissent ses succès, en dévoilant trop tôt les intentions du Directoire. Il choisit pour le planter une seconde fois le moment où le Pape, suivant la coutume, célébroit dans la Chapelle Sixtine l'anniversaire de son exaltation au Souverain Pontificat, et recevoit à ce sujet les complimens des Cardinals. Ce fut le 15 Février 1798, pendant que sa Sainteté étoit assise sur son trône, que l'arbre de la liberté fut planté au Capitole, et qu'afin de pouvoir exécuter le précepte de Caligula, un Calviniste Suisse nommé Haller, ci-devant marchand et banquieroutier à Paris, fut envoyé au Pape environné de tout le Sacré Collège, pour lui dire que son règne étoit cessé.

Le Souverain Pontife leva les yeux au ciel , joignit les mains , et se résigna à son sort. Aussi-tôt qu'il eut reçu cette notification , ses Gardes furent licenciés , et on les remplaça sur le champ par des François. Ce fut alors que le général Corse Cervoni eut l'insolence d'offrir la cocarde nationale à Pie VI , qui lui répondit : « Je ne con-
» nois point d'autre uniforme pour moi que
» celui dont l'Église m'a honoré. Vous avez
» tout pouvoir sur mon corps , mais mon
» ame est au-dessus de vos atteintes. Je n'ai
» pas besoin de pension. Un bâton au lieu
» de crosse , et un habit de bure suffisent
» à celui qui doit expirer sous la haire et
» sur la cendre. J'adore la main du Tout-
» Puissant qui punit le berger et le trou-
» peau pour les péchés de toute la bergerie.
» Vous pouvez brûler et détruire les habi-
» tations des vivans et les tombeaux des
» morts ; mais pour notre sainte Religion ,
» elle subsistera après nous comme elle a
» subsisté avant nous, et elle se perpétuera
» jusqu'à la fin des temps. »

Peu de temps après , les scellés furent mis au Muséum et aux Galleries , et tous

les objets qui y étoient contenus furent confisqués au profit de la grande nation , c'est-à-dire de la République Françoise. Cette République ne se contenta pas de ces larcins. Le Pape avoit une bibliothèque particulière qu'il avoit formée lui-même , et qui depuis bien des années faisoit son principal amusement ; les François s'en emparèrent. Ils s'étoient déjà mis en possession de celle du Vatican , la première du monde. Le Pape protesta , quoiqu'avec douceur , contre l'outrage particulier qu'on lui faisoit ; mais ce fut en vain. Les livres de sa bibliothèque furent vendus à un Libraire de Rome pour la modique somme de douze mille écus.

Les Commissaires François entrèrent aussi dans le cabinet du Pontife , et le forcèrent d'être lui-même présent à toutes leurs recherches. Ils ouvrirent ses bureaux , ses garde-robés , ses tiroirs mêmes dont ils brisèrent les serrures , et ils fouillèrent partout ; mais ils ne trouvèrent que du linge et des habits. Cependant ils apperçurent à la fin une boîte en forme d'urne et ils s'en saisirent aussi-tôt. « Qu'est-ce qu'il y a là- (*)

» dedans , dit l'un d'eux au Pape ? — *du tabac.* — Ils ouvrirent la boite et trouvèrent qu'elle en étoit effectivement pleine. Le Commissaire en prit une prise. *Il est excellent* , dit-il , et se tournant du côté d'un de ses gens , il ajouta , en lui donnant la boîte : *Portez cela à la maison. Eh quoi!* dit le Pape , *vous m'ôtez mon tabac ? oui* , reprit le Commissaire. *Il est bon et je le garde pour moi.*

Après un tel exemple , que pourroit-on ajouter pour donner une idée des Agens François ? rien n'est plus odieux sans doute , si ce n'est les proclamations qu'ils publièrent pour vanter leur humanité. Ainsi Domitien , pour abuser de la patience des hommes d'une manière plus insultante , ne prononçoit jamais un édit de mort qu'il n'y joignit un préambule de clémence , *quonam contemptius abuteretur patientiam hominum , unquam tristiorum sententiam sine præfatione clementiae pronuntiavit.* (*)

Cependant ce qu'on appelle la République Romaine s'étoit élevé en peu de jours

(*) Suétone.

sur les ruines de la Puissance Pontificale. Il ne restoit presque aucun vestige de celle-ci. Les armes et le nom de Pie VI avoient été effacés de tous les monumens publics. Les Cardinaux, les Princes, les riches propriétaires, tout ce qu'il y avoit à Rome d'hommes honnêtes et fidelles à leur Souverain, avoient pris la fuite. Pie VI restoit presque seul au milieu de ses sujets rebelles, dont une armée victorieuse protégeoit la révolte. Sans doute les François ni les Romains révolutionnaires n'avoient rien à craindre d'un vieillard qu'on avoit dépouillé et qu'on gardoit jour et nuit à vue. Néanmoins, soit que le remords de leurs crimes leur rendit la présence du Pontife importune, soit que le sentiment de leurs injustices les rendit ombrageux, ou bien enfin que leur cruauté ne fût pas encore satisfaita, le départ ou plutôt l'exil de Pie VI fut une mesure résolue. On savoit que son premier désir étoit de mourir au pied du tombeau des saints Apôtres. Cette grace lui fut refusée. Le 18 Février, à une heure après midi, pendant que, servie par un petit nombre de domestiques, sa Sainteté étoit

à dîner dans sa chambre , le calviniste Haller y entra. « Je viens , lui dit-il , pour recevoir vos trésors. Il faut que vous me les livriez tout à l'heure. J'ai donné tout ce que j'avois pour procurer la paix de Toulentino , répondit le Pape ; il ne me reste plus rien... Vous avez cependant deux belles bagues à vos doigts : donnez-les moi... » Le Pape en tira une en lui disant : je peux vous donner celle-ci , mais l'autre doit passer à mon successeur... Par D. dit Haller , je ne le souffrirai pas. Il faut aussi que vous me la donniez sur le champ , si vous ne voulez que je vous la prenne de force. » Le Pape la lui donna donc aussi. C'étoit l'anneau du Pécheur. Elle étoit de peu de valeur , et on la jugea telle sans doute , car on la lui remit le lendemain. Quand Haller eut les deux bagues , il apperçu sur la table une petite boîte sur laquelle il se jeta aussi-tôt avec avidité. « Ah , ah ! dit-il en la prenant , c'est ici sans doute que sont vos diamans. » Le scélérat l'ayant ouverte , la trouva pleine de confitures qu'on étoit dans l'usage de servir au Pape à son dessert. Il la prit cependant ,

sans avoir ôté son chapeau , il se leva et sortit... Lorsqu'il fut dans l'anti-chambre, il ordonna à un des Prélats qui y étoient d'aller dire au Pape de se préparer à partir.
« Nous n'avons plus besoin de lui ici , dit-
» il , et demain il faut que dès six heures
» du matin il soit en route. » Le Prélat
alarmé refusa d'obéir et répondit : « Allez
» vous-mêmelui apprendre cette nouvelle. »
Haller rentra donc dans la chambre , et or-
donna au Pontife de se tenir prêt pour son
départ.

« J'ai quatre-vingt et un ans , lui répondit
» le Pape. J'ai été si malade pendant les deux
» derniers mois qui viennent de s'écouler ,
» qu'à chaque instant je croyois toucher à
» ma dernière heure. Je suis à peine conva-
» lescent ; d'ailleurs je ne peux abandonner
» ni mon peuple ni mes devoirs. Je veux
» mourir ici. Vous mourrez par-tout , dit
» Haller. Si les voies de douceur ne vous
» persuadent pas de partir , on emploira les
» moyens de rigueur pour vous y contrain-
» dre. Choisissez. » Après lui avoir tenu ce
discours , il se retira.

Le Pape resté seul avec ses domestiques

parut pour la première fois accablé de douleur ; mais étant entré dans son cabinet , et y ayant passé environ un quart-d'heure , il reparut avec son calme et sa sérénité ordinaire. « Dieu le veut , dit-il ; ainsi préparons-nous à recevoir tout ce que sa providence me destine. » Il se mit ensuite à travailler aux affaires de l'Église , et il ne cessa point de le faire pendant les quarante-huit heures qu'il resta encore dans Rome.

La veille de son départ , il passa tout le soir en prières , et quand il descendit le matin pour se mettre en route , il trouva au bas de l'escalier deux détachemens de dragons autour de sa voiture , avec deux Commissaires chargés de le conduire à Sienne. Quoiqu'il fût encore très-bonne heure , l'indigne Haller se mit à presser le Pape de monter en voiture. « Vite , vite , disoit-il , dépêchez-vous. » Le vénérable Pontife , soutenu par quelques serviteurs , et les yeux baignés de larmes , pouvoit à peine se traîner. Cependant il étoit toujours harcelé par Haller qui ne cessa de crier aux domestiques de le faire marcher plus vite , que lorsqu'enfin il le vit dans la voiture. Ce fut ainsi que Pie VI fut

arraché de son Siège. Ses géoliers eurent l'inhumanité de lui montrer en passant le clocher de St. Pierre. Cet acte de barbarie fut une nouvelle secousse pour le cœur du vieillard. Il étendit ses mains vers l'édifice sacré dont il s'éloignoit pour toujours. Ses yeux se remplirent de larmes , et les François purent jouir du triste plaisir de lui avoir causé une affliction sensible.

A la fin de la première journée , il fallut s'arrêter pour passer la nuit. On commanda pour garder le Pape , deux Officiers auxquels on dressa des lits dans l'antichambre du Pontife. Ces malheureux y firent venir une prostituée avec laquelle ils passèrent la nuit dans la débauche la plus honteuse et la plus bruyante. Ce genre de persécution raffinée, le plus sensible aux vrais Chrétiens, avoit été employé par les premiers persécuteurs ; on l'avoit renouvelé en France à l'égard des plus saints Prêtres , et les François devoient croire que rien n'affligeroit davantage le vertueux Pontife. Au reste , dit l'Auteur Anglois qui a recueilli ces détails , et que je ne fais que traduire , « plusieurs témoins » pourroient déposer de la vérité de ces

» faits , mais le Directoire ne paroît pas
» chercher à s'en défendre ; au contraire
» n'a-t-il pas eu la bassesse de souffrir qu'on
» lui présentât comme un trophée la canne
» qu'on avoit volée au Pape ? Les Journa-
listes n'ont-ils pas annoncé l'arrivée de ce
» trophée à Paris , et n'est-il pas encore au
» moment où on écrit ceci dans la salle
» d'assemblée du Directoire , sur la table
» de marbre qui se trouve entre les fenêtres
» qui donnent sur la cour. »

Le Pape , à son arrivée à Sienne , choisit pour sa demeure le couvent des Augustins. L'Ambassadeur d'Angleterre vint l'y complimenter comme le modèle du Clergé et l'admiration de son siècle , et une Dame Angloise femme de qualité ayant été admise à son audience , lui offrit le tiers du revenu annuel dont elle et son fils jouissent. Mais , quoique sa Sainteté vécût à Sienne d'une manière fort retirée , et qu'il ne vit guère que les personnes de sa maison , la haine et la jalousie des François n'étoient pas encore satisfaites ; ils prirent la résolution de faire sortir le Pontife de cette ville.

Le 26 Mai de cette même année 1798 , sa

Sainteté fut conduite à Florence. Sa première entrevue avec le Grand-Duc fut accompagnée de part et d'autre de marques d'attendrissement. Le Grand-Duc fut ému jusqu'aux larmes. Il étoit difficile en effet de ne pas éprouver un vif sentiment de douleur à la vue d'un vieillard octogénaire que l'on traitoit ainsi, sur-tout quand on se rappeloit que ce vieillard vénérable étoit tout à la fois Prince Souverain et Chef de toute la Catholicité.

Cependant **PIE VI** ne resta pas long-temps à Florence. Il fut encore transféré à deux milles de cette ville dans le fond d'une **Chartreuse**. Ce changement de situation ne parut point l'affecter, si nous en croyons l'Auteur des Mémoires. Sa santé, loin d'être altérée par une catastrophe qui auroit fait mourir tout autre de chagrin, sembla n'en être que plus florissante. Il menoit une vie uniforme, paisible et retirée; il se couchoit de bonne heure, se levoit tard, passoit la journée à écrire ou à dicter à son Secrétaire. A Sienne, il avoit une espèce de Cour Ecclésiastique: il étoit entouré d'une certaine pompe. Depuis qu'il fut à la Char-

treuse, son cercle devint fort circonscrit. Il évitoit sagement d'être accessible, et recevoit seulement quelques visites. Il n'avoit auprès de lui qu'un Camérier ou Maitre de la Chambre, quelques Gentilshommes, quelques Monsignori, un Médecin et son Secrétaire. Parmi les Prélats de la suite du Pape, on distinguoit l'Archevêque de Corinthe, et le Cardinal Lorenzana, Archevêque de Tolède, Ambassadeur de sa Majesté Catholique auprès du St. Siége. Le dernier est un homme vraiment apostolique. Ce fut plus par inclination que par l'ordre de sa Cour qu'il se renferma avec le Pape dans la Chartreuse, et qu'il fut le compagnon fidelle de ses infortunes.

Pendant le séjour du Pontife dans la Chartreuse, les François exigèrent à Rome *un serment de haine à la royauté et à l'anarchie*. Sa Sainteté, quoique captive et au pouvoir des impies, ne laissa pas de condamner ce serment avec les formalités accoutumées. Le Bref de condamnation est daté du 30 juin 1799; mais sa Sainteté, dès le 16 du même mois, avoit écrit à Mgr. Passarini. Celui-ci ayant été obligé de quitter

Rome avant que la lettre du Pape lui fût parvenue , son absence fit passer l'administration du Diocèse dans les mains de M. Boni, qui , malgré les risques auxquels il s'exposoit, osa publier les ordres du Souverain Pontife, et les accompagner d'une déclaration par laquelle il s'y soumettoit lui-même le premier. Quelques personnes ayant fait , avec des restrictions mentales , le serment prescrit , le Pape leur écrivit de sa propre main, pour les engager à se rétracter , l'explication qui avoit été faite de ce serment par les Magistrats qui l'avoient reçu , rendant toutes les réserves nulles et inutiles.

Les cœurs religieux et sensibles n'oublièrent point dans la Chartreuse de Florence, le Pontife opprimé. De tous côtés on lui proposa , on lui envoya même des secours. Sa Sainteté refusa constamment tout ce qui lui vint des particuliers. Et quant aux Souverains qui se disputèrent l'honneur de prévenir ses besoins , il n'en accepta que des sommes modiques et ce qui étoit absolument nécessaire à sa subsistance. Pie VI étoit cependant sensible aux marques d'intérêt qu'on lui donnoit ; on l'en vit même quelquefois

attendri jusqu'aux larmes ; mais rien ne le consola davantage que les lettres qu'il reçut des Rois de France, d'Espagne, de l'Empereur d'Allemagne, et de presque tous les Prélats du monde Chrétien. Les Évêques de France, dans tous les lieux où la persécution les a dispersés, s'empressèrent en particulier de donner au père commun des Fidèles un témoignage de la juste douleur dont ils étoient pénétrés. Ceux qui sont exilés en Angleterre lui écrivirent une lettre qu'un Ecclésiastique François vient de traduire du latin dans notre langue (*). Il y a joint la réponse que le Pape y fit. Cette réponse est remplie d'élévation. On y admire, entre autres choses, ces beaux sentimens : « Si nos malheurs vous inquiètent, parce que vous pensez que dans cet exil notre âme est

(*) J'avois moi-même traduit cette Lettre et la réponse dans le dessein de l'insérer dans mon ouvrage ; mais la traduction également fidelle et élégante qui vient de paroître, m'empêche de publier la mienne. Le peu que je donne de la longue réponse du Pape est de cette traduction, qui se vend chez *A. Dula*u, N.^o 107. Wardour Street, Soho Square, et chez tous les autres Libraires François.

» accablée du poids de la tristesse, ce tendre
» intérêt que vous prenez pour nous, mérite
» sans doute notre reconnaissance ; mais
» nous vous conjurons avec l'Apôtre de ne
» pas gémir sur nous, et de ne pas perdre
» courage dans nos tribulations. Car quels
» que soient les maux que nous endurons,
» seroit-il possible que notre ame fût acca-
» blée du poids de la tristesse ? Nous savons
» que rien au monde ne peut procurer au-
» tant de gloire que ces mêmes souffrances
» qui nous ont assaillis par la permission de
» Dieu ? . . . Soit que la main du Seigneur
» se soit appesantie sur notre tête pour nous
» corriger et nous punir, quoi de plus glo-
» rieux pour nous que cette tribulation ?
» Nous sommes châtiés justement pour nos
» péchés ; néanmoins ce châtiment même
» nous fait connoître que Dieu nous aime,
» et que, tout pécheurs que nous sommes,
» le père aimable des miséricordes nous ad-
» met au nombre de ses enfans... Soit qu'en
» permettant que la tentation nous exerce,
» Dieu se propose d'éprouver notre foi et
» notre persévérance, combien encore une
» telle épreuve est-elle glorieuse pour nous ?

» Graces à cette tentation , nous pouvons ,
» tout indignes que nous en sommes , nous
» flatter de l'espérance que nous sommes
» agréables au Seigneur loin d'en être re-
» jetés. Nous lisons en effet , *de même que*
» *l'or s'épure par le feu , ainsi les hommes*
» *chéris du Ciel s'éprouvent dans le creuset*
» *de la tribulation....* Nous désirons en-
» durer non-seulement les tribulations que
» nous souffrons , mais de beaucoup plus
» grandes encore , pourvu que ce soit pour
» la justice et pour Jésus-Christ... Man-
» quons-nous de motifs qui élèvent assez
» notre courage pour soutenir ces calami-
» tés , non-seulement en toute patience ,
» mais même avec joie , avec actions de
» graces?... Dieu a voulu , vous le savez ,
» que l'Église dût sa naissance à la croix
» et aux supplices , sa gloire à l'ignominie ,
» sa lumière aux ténèbres de l'erreur , ses
» progrès aux attaques de ses ennemis , sa
» stabilité à ses pertes , à ses désastres.
» Jamais la gloire de l'Église ne fut plus
» pure que lorsque les hommes firent plus
» d'efforts pour la ternir... » Pie VI s'ap-
plique à lui-même ces paroles de St. Jean

Chrysostôme persécuté comme lui : « dites-
» moi, que pourrions - nous craindre ? la
» mort ? *Jésus-Christ est ma vie, et la mort*
» *m'est un gain.* L'exil ? *La terre et tout ce*
» *qu'elle contient est au Seigneur.* La con-
» fiscation de nos biens ? *Nous n'avons*
» *rien apporté dans ce monde, il est hors*
» *de doute que nous ne pouvons en rien*
» *emporter.* Je méprise tout ce que le
» monde a de terrible ; je ris de ses biens ;
» je ne redoute point la pauvreté ; je ne
» désire point de richesses ; je ne crains
» point la mort ; je ne souhaite vivre que
» pour votre avantage ; c'est pour cela que
» je parle des choses présentes. Je conjure
» votre charité d'avoir de la confiance ;
» personne en effet ne pourra nous sépa-
» rer... » Le Pape termine cette lettre par
l'expression de sa reconnoissance envers le
Roi de la Grande Bretagne et la Nation An-
gloise. « Les nombreux et importans bien-
» faits, dit-il, que cet auguste Monarque a
» répandus sur vous, ont excité toute no-
» tre reconnoissance ; mais il n'est pas en
» notre pouvoir de nous acquitter. Nous
» prions le Dieu rémunérateur de l'en ré-

» compenser lui-même d'une manière digne
 » de lui. S'il nous exauce , il n'y aura rien
 » que vos vœux et les nôtres puissent de-
 » mander de plus , pour le bonheur su-
 » prême de ce Prince très-clément et celui
 » de tout son Empire. »

Les Évêques de la Province de Rheims écrivirent aussi à Pie VI , et le Pontife leur répondit de la manière la plus affectueuse. Vous ne serez pas fâché de trouver ici la lettre et la réponse. Elles sont peu connues et méritent cependant bien de l'être.

*LETTRE des Évêques de la province de
 Rheims à PIE VI, dans la Chartreuse
 de Florence.*

T R È S - S A I N T P È R E ,

« Nous pourrions difficilement exprimer par des
 » paroles l'affliction amère dont nous avons été acca-
 » blés , à la triste nouvelle des abominables excès
 » commis à Rome au mois de Février dernier. Car
 » puisque , suivant la doctrine de l'Apôtre des Gen-
 » tils (*), tel est l'effet de la charité chrétienne , que
 » lorsqu'un membre de l'Église souffre , tous les au-
 » tres souffrent aussi ; qu'elle doit être la mesure de

(*) 1. Cor. 12. 26.

» la douleur , quand c'est le Chef qui souffre lui-
 » même tant et de si grands maux ? C'est ce que St.
 » Bernard écrivoit autrefois de France aux Romains :
 » *La cause est commune*, leur disoit-il, *c'est le Chef qui*
 » *souffre , et dès-lors il est impossible que le Corps ne*
 » *souffre pas... Laissez-moi donc , je vous en con-*
 » *jure , laissez-moi répandre un instant ma douleur*
 » *dans votre sein. Mais que dis-je , ma douleur ,*
 » *c'est celle de toute l'Église.* (*).

» Certes , il est bien juste que le Clergé de France
 » en soit encore plus vivement pénétré que le reste
 » de l'Église. Il a bien des titres pour être dévoué
 » d'une manière particulière à VOTRE SAINTETÉ. Car
 » aussi-tôt que notre Église à vu fondre sur elle ces
 » flots tumultueux qui , se grossissant toujours de-
 » puis , sont arrivés jusqu'au Siège de Pierre, (plaise
 » au Ciel qu'ils ne fassent plus de progrès et qu'ils ne
 » tardent pas à se briser) que n'a pas fait VOTRE
 » SAINTETÉ pour appaiser la tempête , détruire le
 » schisme le plus déplorable , ramener dans la voie
 » de la justice ceux des nôtres qui s'égaroient , con-
 » soler les affligés , et soulager par toutes sortes de
 » moyens ceux qui étoient devenus pauvres pour
 » Jésus-Christ ? Plus le souvenir de ces insignes bien-
 » faits est gravé dans nos coeurs en caractères ineffa-
 » çables , et plus aussi nous sommes affligés de voir
 » que celui qui souffre aujourd'hui tant d'indignes
 » traitemens est le Père sensible qui nous a donné des
 » marques si éclatantes de sa tendresse paternelle.

(*) Epistola CCLXII.

» Ce sentiment de douleur n'absorbe cependant
» pas tellement nos ames, qu'elles ne soient saisies
» d'une vive admiration en voyant la magnanimité et
» la constance invincible de VOTRE SAINTETÉ au milieu
» des vicissitudes les plus accablantes. L'inébranlable
» fermeté avec laquelle VOTRE SAINTETÉ supporte ses
» malheurs, ajoute à la gloire que tant de belles et
» saintes actions lui ont acquise, et dès-lors augmente
» la vénération qui lui est due.

» Ah ! si, garantie de tant de calamités qui l'affligeant depuis plusieurs années, l'Église Gallicane
» étoit encore dans son ancien état de splendeur ;
» avec quel zèle et avec quelle ardeur elle s'empêtreroit de consoler VOTRE SAINTETÉ non-seulement
» par son obéissance, mais encore par toutes
» sortes de services !

» Maintenant (et c'est la seule chose qui soit en
» notre pouvoir) nous ne cessons d'elever vers le
» Ciel des mains suppliantes, et nous redoublons nos
» prières pour la conservation de VOTRE SAINTETÉ, à
» l'exemple de l'Église naissante qui, au rapport de
» St. Luc (*), dans le temps que St. Pierre étoit persécuté pour le nom de Jésus-Christ, *adressoit à*
» *Dieu pour cet Apôtre une prière continue*.

» Qu'il daigne le Dieu très-bon et très-puissant
» sous la protection duquel nous savons que le vaisseau de Pierre peut bien être battu par la tempête,
» mais qu'il ne peut jamais être submergé ; qu'il
» daigne, dis-je, ce Dieu bon exaucer nos voeux, et

(*) Act. 12. 5.

» que bientôt nous puissions adresser à VOTRE SAINTETÉ les mêmes paroles que St. Cyprien écrivoit à votre saint prédécesseur Luce revenu de son exil (*): Nous vous félicitons de ce que la bienfaisante protection du Seigneur vous a ramené parmi ses enfans, avec la même gloire et les mêmes éloges que vous aviez mérités. Le Pasteur est rendu au troupeau, le Pilote au navire, et le Recteur au peuple qu'il doit diriger. Il est visible que votre exil n'étoit pas destiné à priver l'Église de son Évêque, mais à rendre à l'Église cet Évêque plus grand et plus illustre encore.

» Dans cette espérance que nous entretenons au fond de nos coeurs, et prosternés avec un profond sentiment de vénération aux pieds de VOTRE SAINTETÉ, nous vous demandons instamment votre Bénédiction Apostolique; »

DE VOTRE SAINTETÉ,
Les très-dévoués et très-
obéissans Fils,

Les Évêques de la Province de Rheims.

RÉPONSE DU PAPE (**) .

VÉNÉRABLES FRÈRES EN J. C.

« La douleur dont vous dites que vous avez été accablés, en apprenant l'insulte faite à la Dignité

(*) Epist. LVIII. ad Lucium Papam.

(**) Cette réponse est adressée aux Archevêques de Rheims, de Bourges et de Lyon, et aux Évêques de Soissons, de Châlons, de Laon, d'Amiens, de Noyon, de Boulogne, d'Auxerre et de Chartres.

» Apostolique , la violation des immunités de l'Église
» et l'exil du Pontife Romain chassé par une horrible
» violence de son Siège , est bien digne de cette foi et
» de cette piété qui nous étoient connues depuis long-
» temps , et dont vous nous avez donné tant de preu-
» ves. Il étoit impossible que dans une plaie si funeste
» au Christianisme , vous ne fussiez très-vivement af-
» fligés , vous qui les premiers avez souffert avec
» constance et même avec joie tant d'amertumes et
» tant d'indignités pour la défense de l'Unité de l'É-
» glise. Vous avez cependant un sujet de consolation
» dans la douleur profonde que vous causent les
» malheurs de l'Église et les nôtres : c'est que vous-
» mêmes , qui , conformés avant nous à l'image de la
» Passion de Jésus-Christ , avez tant souffert pour
» l'Église avec une fermeté que tout l'univers a admi-
» rée , vous avez été un exemple pour notre faiblesse ;
» en sorte que dans les calamités qui nous affligen ,
» nous n'avons fait qu'imiter votre courage , lorsque
» nous nous sommes réjouis à la vue de nos enne-
» mis , parce que devenus avec nous un spectacle
» au monde , aux Anges et aux hommes , nous étions
» trouvés dignes de souffrir des affronts pour le nom
» de Jésus-Christ. Ainsi , vénérables Frères , conso-
» lons-nous les uns les autres. Car , quoique nos tri-
» bulations paroissent au-dessus des forces humaines ,
» cependant Dieu de qui vient toute force et qui
» a promis d'être avec nous jusqu'à la consom-
» mation des siècles , est pour nous un tel appui
» que nous pouvons les supporter non-seulement
» avec constance , mais encore avec joie. Cepen-

» dant comme St. Léon le Grand l'écrivoit à Flavien :
 » *Quoique nous rendions gloire à Dieu qui nous soutient par la puissance de sa grace , il faut pleurer le malheur de ceux qui attaquent la vérité, foulent aux pieds la Religion , et ebranlent les fondemens de toute l'Église ;* prions donc sans cesse Notre-Seigneur Jésus-Christ qui veut sauver tous les hommes » et dont les miséricordes sont au-dessus de toutes les œuvres , de délivrer des ames rachetées par son sang , du grand péril auquel elles s'exposent , et de ne pas souffrir que la perte déplorable d'un si grand nombre de prévaricateurs rende comme inutiles et sans fruit sa vertu et ses mérites.

» Mais parce qu'il n'est pas douteux que la main toute puissante du Seigneur ne soit particulièrement appesantie sur notre tête , de peur que vous ne vous laissiez abattre par nos malheurs , vous qui êtes nos membres , nous nous servirons , pour affirmer votre courage , des mêmes paroles dont se servit St. Silvère Pape , lorsque relégué dans l'isle de Ponce , il écrivit à l'Évêque Amateur : *Nous sommes mes , il est vrai , nourris du pain de la douleur et abreuivés de l'eau d'angoisse , mais pour cela nous n'avons pas abandonné et nous n'abandonnerons pas les devoirs de notre place.* Nous ajouterons en outre , et nous voulons vénérables Frères , que vous le fassiez connoître au reste de nos Frères , nous ajouterons qu'il n'y aura jamais aucune espèce de tribulation si grande et si cruelle qu'elle puisse être , qui nous sépare de la charité de Jésus-Christ , ni que , par l'aide de Dieu qui fortifiera notre foiblesse ,

nous

» nous ne recevions avec joie. Nous souhaitons seulement que nos enfans qui nous sont extrêmement chers , ne trouvent pas un danger dans les calamités mêmes dont nous sommes les victimes , et que par nos peines la paix puisse être rétablie , et l'unité de l'Église conservée.

» Nous vous saluons , vénérables Frères et illustres Confesseurs de Jésus-Christ. Nous vous souhaitons du fond de notre aine la paix que les impies ne peuvent jamais avoir , mais que les hommes de bien possèdent au milieu même des souffrances et des persécutions , et c'est avec une très-grande affection que nous vous donnons notre Bénédiction Apostolique , comme un gage de notre amour paternel et de notre reconnoissance. »

DONNÉ dans la Chartreuse près Florence , au mois de Juin 1798.

Le séjour du Pape dans la Chartreuse de Florence donna bientôt de nouveaux ombrages aux François. Ils craignirent qu'au centre de l'Italie , et presque dans le voisinage de Rome , il ne parvint à leur échapper , ou que les peuples touchés de ses malheurs , et connoissant enfin l'honneur et le courage , ne se réunissent pour le tirer de captivité , ils prirent donc la résolution de l'éloigner encore , et pressèrent le Grand-Duc de le faire sortir de ses États. Celui-ci

répondit : « Je n'ai point désiré le Pape, » ce sont les Commissaires François qui » me l'ont envoyé ; vous n'exigerez pas que » je le chasse. » Sur ce refus, ils prirent et abandonnèrent successivement les différens projets de l'envoyer en Allemagne, en Espagne et en Sardaigne, et il se déterminèrent enfin à le faire venir en France.

Lorsque l'ordre de partir arriva au Pontife, il s'étoit fait un changement visible dans sa santé. Les Médecins craignant la paralysie, avoient ordonné les vésicatoires et un régime convenable. Les domestiques de Sa Sainteté représentèrent aux Commissaires François qu'elle n'étoit pas en état de soutenir le voyage : les Médecins certifièrent la même chose, et le Pape lui-même demanda encore qu'on le laissât mourir en paix en Italie ; mais on ne voulut rien entendre. D'abord un des Commissaires fit arracher les vésicatoires pour examiner si on ne le trompoit point, et le Pontife supporta cette indignité sans se plaindre : à peine lui échappa-t-il un soupir. On ne s'en tint pas là. Les scélérats qui tenoient Sa Sainteté captive n'eurent plus le moindre

égard pour elle, eux qui jusques-là auroient voulu persuader l'univers qu'on ne la traitoit qu'avec respect. Ils exigèrent que le Pape se mit en route; et le corps d'un vieillard infirme, couvert de plaies, fut jeté dans une voiture et moins trainé que précipité à travers des chemins montueux et difficiles, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Briançon, méchante petite ville sur les frontières du Dauphiné et de la Savoie, accompagné seulement de deux fidèles serviteurs, M. Carraccioli Napolitain et M. Spina Génois. On ignore si le premier eut la permission de rester avec le Pontife; le second fut obligé de lui servir alternativement de secrétaire, de domestique et même de cuisinier. Le Pape fut bientôt après transféré à Valence, ville qui est située dans un climat plus doux, mais qui n'est guère moins pauvre ni guère moins misérable que Briançon.

Depuis Florence jusqu'au terme de son exil, le Pape fut souvent témoin sur la route de la douleur muette des Fidèles. Il put observer les larmes coulant à la dérobée et les soupirs à demi-étouffés de ceux qui accourroient sur son passage. Mais, courbés en

esclaves sous le joug des François leurs farouches vainqueurs, les peuples n'osoient nulle part faire éclater les sentimens dont leurs cœurs étoient pénétrés. Ce ne fut que sur l'ancien territoire françois et dans le pays où on s'y seroit le moins attendu, que Sa Sainteté reçut les premiers hommages publics. Dès que PIÉ VI toucha, si j'ose ainsi parler, le sol de la France, il y eut un concours général dans tous les lieux par lesquels il passa. Le peuple François, toujours religieux malgré tous les efforts de la philosophie pour lui ôter la Foi, voulut voir un Pasteur que ses infortunes ne rendoient que plus vénérable. Sans craindre les satellites qui environnoient Sa Sainteté, il fit éclater hautement des sentimens qu'on a bien pu comprimer, mais qu'on n'a pas pu anéantir. On le vit par-tout se prosterner humblement devant le Pontife prisonnier, et lui témoigner son zèle et son respect, en le reconnoissant comme le souverain Pasteur et comme le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. On en jugera par cet extrait d'une lettre adressée à un émigré François réfugié à Londres. Quoique cette lettre ait

été imprimée plusieurs fois, nous la transcrirons encore ici, persuadés qu'elle fera plaisir à beaucoup de nos Lecteurs :

« LE maître du Château de Vizile reçut ordre du » Département de Grenoble de préparer tout chez » lui pour y recevoir Sa Sainteté, et alla lui-même » jusqu'à Gap pour offrir à Pie VI tous les services » qui pourroient dépendre de lui. Craignant avec » raison qu'une voiture ordinaire ne fût trop fatigante » pour le Pontife dans un voyage qu'il falloit faire à » travers les hautes montagnes du Dauphiné, il le fit » consentir à prendre une litière qu'il avoit fait pré- » parer exprès, et qui étoit conduite par des mulets. » Les habitans du voisinage s'empressèrent d'accourir » au-devant du vénérable Pontife. Ils ne l'eurent pas » plutôt apperçu qu'ils se jetèrent à genoux en lui » demandant sa bénédiction; ensuite ils dételèrent » les mulets, et entreprirent de transporter eux-mêmes » sur leurs épaules le Pape au Château de Vizile. » Chacun se disputoit l'honneur de le porter. Pour » prévenir le tumulte, il fallut convenir qu'ils se rele- » veroient les uns les autres par compagnie de distance » en distance. — Le Pape demeura deux jours au » Château de Vizile. Le maître de ce Château s'em- » pressa de lui en faire les honneurs, et ne négligea » aucune de ces attentions délicates qui pouvoient lui » faire oublier les fatigues de son voyage. Pendant ces » deux jours la grande cour du château fut nuit et » jour remplie de paysans du voisinage qui se pros-

» ternoient aussi-tôt qu'ils voyoient le Pontife , le sa-
» luoient avec de grandes acclamations et lui deman-
» doient sa bénédiction. — Le château de Vizile est à
» deux lieues de Grenoble. Le Département l'avoit
» choisi pour y recevoir PIE VI , afin que ce Pontife ne
» fût pas obligé de s'arrêter à Grenoble où les Jaco-
» bins auroient pu l'insulter. Par le même motif on
» avoit arrangé que Sa Sainteté quitteroit sa litière au
» château et qu'elle monteroit dans la voiture , afin
» de traverser plus promptement la ville à l'aide de
» quelques bons chevaux. Mais le peuple regarda
» cette précaution comme un affront. Les citoyens
» désharnachèrent les chevaux : ils menacèrent de
» brûler la voiture si on ne permettoit pas qu'ils por-
» tassent le Pape dans sa litière , et ils offrirent leurs
» bras pour le garantir de toute insulte. Il fallut con-
» sentir à ce que le peuple demandoit d'un ton si
» absolu. Toute la ville de Grenoble alla au-devant
» du Pontife , comme on avoit fait à Gap , à Vizile et
» sur toute la route. Cette foule immense se mit à
» genoux , demanda au Pape sa bénédiction , déploya
» les plus grands sentimens de respect à son égard ,
» et lui donna les marques les plus touchantes d'in-
» téret et de sensibilité. Ce fut au milieu de cette af-
» fluence que PIE VI traversa Grenoble , et il fut par-
» tout accompagné des mêmes acclamations et des
» mêmes témoignages de respect. La déclaration publi-
» que et solennelle qu'avoient faite les citoyens de
» tous les rangs et de toutes les conditions , contint
» les Jacobins. Ils se tinrent à l'écart , et cette espèce

» de procession passa tranquillement et sans accident.
» Elle continua jusqu'à Voiron qui est à six lieues de
» Grenoble sur la route de Lyon. Là , le maître du
» château de Vizile termina sa mission , et remit le
» Pape dans les mains d'une autre personne chargée
» par le Département de conduire Sa Sainteté jus-
» qu'aux frontières du Dauphiné. Il est vraisemblable
» que le peuple se rassemblant de tous côtés sur la
» route , on auroit continué de porter jusqu'à Dijon
» PIS VI , comme on l'avoit fait de Gap à Voiron.

» Dans cette marche triomphale , le Pape avoit plutôt
» l'air d'un père au milieu de ses enfans que celui
» d'un captif enyironné de ses gardes. Son maintien
» calme et serein annonçoit une très-grande tranqui-
» lité d'esprit , et la sagesse de ses discours répon-
» doit parfaitement à son maintien. Il ne paroissoit
» ni abattu par la rigueur de son sort , ni enorgueilli
» par la réception affectueuse qu'on lui faisoit. Il
» déployoit dans toute sa conduite un courage supé-
» rieur à ses infortunes , et malgré son âge de 82 ans
» et la fatigue d'un si long voyage , il paroissoit en si
» bonne santé qu'on eût cru la vigueur de son corps
» égale à celle de son ame. — Pendant qu'il traversoit
» le Dauphiné , il arriva deux événemens qui firent
» un singulier contraste. Le général Championnet ,
» autrefois cuisinier à l'Hôtel des Princes à Grenoble ,
» passa par cette ville à son retour de Naples , le même
» jour que le Pape y passoit aussi. On ne fit pas la
» moindre attention au Général Carmagnol. Le même
» jour trois Directeurs de la ci-devant République

» Cisalpine arrivèrent aussi à Grenoble , et demandèrent aux Magistrats une chambre de l'Hôtel de Ville pour pouvoir y tenir leurs séances : le peuple » ne les accueillit qu'avec des huées. »

Ce fut donc au milieu de toutes les acclamations et de tous les témoignages de respect d'un peuple naturellement sensible , que Pie VI arriva à Valence. Cette ville fut , comme nous l'avons dit , le terme de son exil ; mais elle ne jouit pas long-temps de sa présence. Le Pontife y trouva aussi la fin de ses malheurs. Il y termina sa longue carrière , le 29 Août de l'année dernière , à l'âge de 81 ans 8 mois 2 jours , après avoir gouverné l'Église 24 ans 6 mois et 14 jours. Dans ses derniers momens il montra ce calme et cette sérénité que la vertu seule peut donner et qu'on ne trouve que dans l'homme de bien. Pendant les onze jours que dura sa dernière maladie , ses lèvres ne s'ouvrirent que pour louer son Créateur , pour protester de son humble soumission aux décrets de la divine Providence , et pour implorer les bénédictions du Ciel sur l'Église et sur tous les Fidèles. Il dit , quelques instans avant sa mort , à l'Archevêque

de Corinthe : *Recommandez sur-tout à mon Successeur de pardonner aux François comme je leur pardonne de tout mon cœur.*

Cet événement répandit la plus grande consternation à Valence. Les habitans avoient donné au Pontife*, pendant sa maladie, les plus grands témoignages d'attachement et de respect pour sa personne et d'intérêt pour sa santé ; ils donnèrent des larmes à sa mort et des regrets à sa mémoire. Ceux qui ne regrettèrent pas Pie VI comme Vicaire de Jésus-Christ et Chef de l'Église, le pleurèrent comme un modèle de vertu et comme un de ces hommes extraordinaires que le Ciel envoie de temps en temps à la terre pour être l'ornement et la gloire de l'espèce humaine. Puisse la Providence lui donner un Successeur qui lui ressemble, mais qui soit plus heureux !

Je suis ,

MONSIEUR.

F I N.

T A B L E

*Des Matières contenues dans ce
volume.*

LETTRE PREMIERE.

<i>RÉFLEXIONS préliminaires sur les Mémoires Philosophiques.</i>	Page 1
LETT. II. Élection de PIE VI. Com- mencement de son Pontificat. . .	21
LETT. III. Gouvernement temporel de PIE VI.	36
LETT. IV. PIE considéré comme Pon- tife ; ses pieux établissements ; son zèle ; la manière dont il remplis- soit les fonctions Pontificales. . .	52
LETT. V. Affaires de Toscane. . . .	67
LETT. VI. Démêlé de PIE VI, avec JOSEPH II. Voyage de Vienne. . .	83
LETT. VII. Affaires de PIE VI avec Naples.	102



TABLE DES MATIÈRES. 251

LETT. VIII. <i>Relations de PIE VI avec diverses Puissances.</i>	Page 126
LETT. IX. <i>Tableau de la conduite de PIE VI à l'égard de l'Église Gallicane.</i>	152
LETT. X. <i>Entreprises de la République Françoise contre le saint Siège jusqu'à la paix de Tolentino. . .</i>	192
LETT. XI. <i>Prise de Rome. Persécutions que les Français font souffrir à PIE VI. Mort de ce Pontife.</i>	211

Fin de la Table.



5